

Éditions-Diffusion Charles Léopold Mayer
38, rue Saint Sabin
75011 Paris
tel/fax : 01 48 06 48 86
diffusion@eclm.fr
www.eclm.fr

Les versions électroniques et imprimées des documents sont librement diffusables,
à condition de ne pas altérer le contenu et la mise en forme.

Il n'y a pas de droit d'usage commercial sans autorisation expresse des ECLM.

Dans les courées de Calcutta

Gaston Dayanand

Dans les courées de Calcutta

Un développement à l'indienne

Préface de Noël Cannat

Éditions Charles Léopold Mayer
38, rue Saint-Sabin
75011 Paris

L'association Éditions-Diffusion Charles Léopold Mayer a pour objectif d'aider à l'échange et à la diffusion des idées et des expériences de la Fondation Charles Léopold Mayer pour le progrès de l'Homme (FPH) et de ses partenaires. On trouvera en fin d'ouvrage un descriptif sommaire de cette Fondation, ainsi que les conditions d'acquisition des ouvrages et dossiers édités et coproduits.

Noël Cannat, sociologue indépendant, ancien expert pour les Nations unies et la Banque mondiale, spécialiste des bidonvilles, a collaboré très activement à l'édition du présent ouvrage, comme à celle d'un autre livre du même auteur, *Les racines des palétuviers*, paru simultanément aux Éditions de l'Atelier, préfacé par Dominique Lapierre.

Toutes les photographies reproduites dans cet ouvrage (couverture comprise) sont l'œuvre de son auteur, Gaston Dayanand.

© Éditions-Diffusion Charles Léopold Mayer, 2003

Dépôt légal, 2^e trimestre 2003

Dossier FPH n° DD 131 * ISBN : 2-84377-080-7

Diffusion : Éditions-Diffusion Charles Léopold Mayer,

38 rue Saint-Sabin, 75011 Paris

Graphisme et mise en page : Madeleine Racimor

Maquette de couverture : Vincent Collin

Du même auteur

L'enfant de Pilkhana, publié par Les Amis de Seva Sangh Samiti, 1975.

Du village au slum, ronéotypé, 1980.

The prayer of a social worker, édité par Shis, Bangore (West Bengal), 2000.

Les racines des palétuviers, préfacé par Dominique Lapierre, aux Éditions de L'Atelier (2003).

Gaston Dayanand a abandonné la totalité de ses droits d'auteur pour les verser à différentes ONG du Bengale. Vous pouvez soutenir son action auprès de ses frères et sœurs indiens en faisant un don à l'association :

AELC

« Pour les ONG des Palétuviers »

Valderian

F-83350 Ramatuelle

France

(Un reçu de réduction fiscale sera adressé pour chaque don.)

Les citoyens helvétiques peuvent adresser leurs dons à :

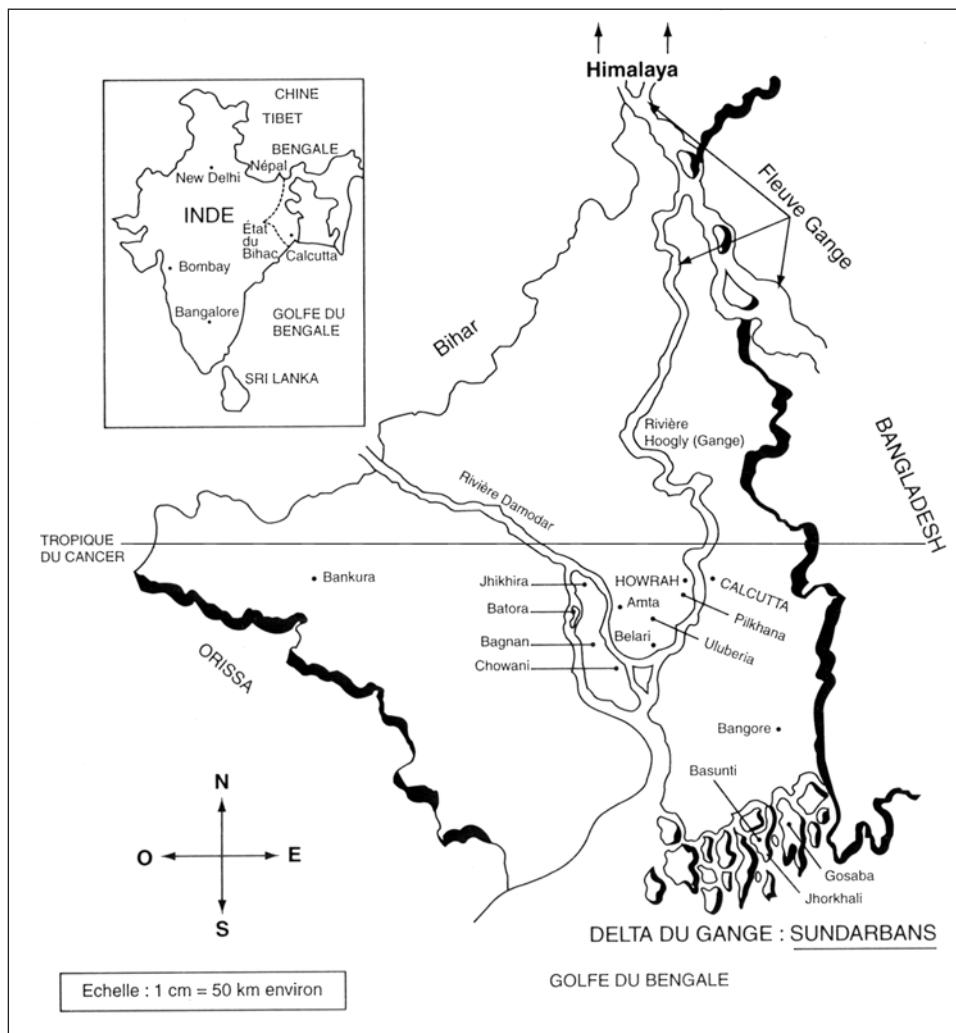
FFB

Fonds d'urgence pour micro-réalisations en faveur des déshérités de Calcutta – R.1029.27.59 CCP 12-1-2

Banque cantonale de Genève

CH-1211 Genève 2

Suisse



Les noms indiquent les villages et les centres où se sont déroulés les événements décrits.

Préface

Noël Cannat

Dans *Les racines des palétuviers*, Gaston Dayanand raconte comment les terribles inondations de 1978 au Bengale avaient lancé au secours d'un monde rural martyrisé la petite équipe du dispensaire de Pilkhana, et les multiples réalisations qui s'en étaient suivies.

Il expose ici les conditions du démarrage du développement populaire qui, comme les racines pneumatophores des palétuviers, cherche son oxygène en s'arrachant à la boue des *slums*. Cet oxygène, c'est l'espoir. Le développement humain parti d'en bas, dans la confusion la plus totale, se nourrit des rêves de tous et, dans leur partage, puise l'énergie qui assurera leur dépassement dans l'action.

Trois thèmes récurrents, comme dans une symphonie, se répondent dans ce livre :

- l'écoute des habitants dans les rues, les courées, au dispensaire ;
- la contemplation des beautés de la nature et du divin partout présent ;

– l'action au service des autres, le feu du vécu éprouvé dans l'urgence des premiers secours, les initiatives d'une équipe, la création laborieuse de comités de village, de réseaux d'entraide et de collectifs de développement où les hindouistes côtoient les musulmans, où les musulmans aident les chrétiens, où ces derniers, très minoritaires, se mettent à l'écoute de tous.

Les conversations spontanées, naturelles, offrent des scènes de vraie comédie, rapportées avec un humour optimiste qui ne se dément pas.

Elles accompagnent l'apparition hésitante, année après année, des radicules du développement : échange, quelque peu passionné, avec des visiteurs étrangers, chant d'espérance des femmes, activité des comités du peuple, déboires des brahmanes tisserands et des intouchables avec leurs cochons stériles, sauvetage des Dacoïts et des handicapés ; à chaque page, on est pris à la gorge...

Les récits se succèdent sur un rythme haletant où s'affirme l'énergie peu commune, le dévouement sans limites, le courage physique et moral de cette équipe du Service d'entraide, derrière laquelle se dissimule modestement « l'infirmier de Pikhana ».

Les inondations, les cyclones, les sécheresses, qui désolent régulièrement cette région du monde, furent ainsi les étapes successives d'une lente ascension, celle des « spirales d'espoir » que décrivent les pauvres quand ils se prennent par la main dans une ronde sans fin.

Les spirales médicales se déploient modestement autour du petit dispensaire de Fakir Bagan.

Les spirales rurales prennent le relais et nous entraînent dans les villages du Bengale régulièrement dévastés.

Avec les spirales des autonomies, le lecteur commence à saisir la grande originalité de cette aventure, toute d'intuition et d'efforts persévérants : Jhikira, Jhorkhali, Banghor, Bélari, Bankra, Basanti, autant de terrains de service lentement tirés de la boue des origines par les racines des palétuviers...

Ultime spirale, la Fondation du Cipoda, collectif interreligieux d'actions de développement aux racines multiples, et d'un centre international proche de Bélari (*ashram*, foyer de hors castes, centre de formation de travailleurs sociaux et coopérative agricole), nous fait comprendre que nous sommes à l'opposé du « développement-croissance » à vocation exclusivement économique et financière que prônent les organisations internationales.

Il s'agit ici d'une action d'un troisième type, débordant le caritatif et l'humanitaire, où l'infirmier, le travailleur social totalement immergé dans le don aux autres et suscitant des émules par son seul exemple, devient au fil des ans le « conseiller sociospirituel », le guide qui inspire la création, dans un esprit œcuménique, de centaines d'organisations, hindoues, musulmanes, chrétiennes.

Au cours de l'année 2002 pourtant, les épreuves n'ont pas manqué à mon frère Gaston : santé délabrée, fermeture du Service d'entraide, expulsion des chrétiens de Bélari, violences hindouistes et maoïstes...

Mais, pour son soixante-cinquième anniversaire, en juillet, parmi d'autres manifestations d'amitié de tous bords, près de 800 musulmans ont participé à une journée de prière à laquelle un prêtre hindou avait aussi été invité. Et, avec un grand courage, Abdul Wohab, fondateur du centre antituberculeux de Banghor et ancien guérillero lui-même, vient d'installer un petit dispensaire dans les jungles du Terai où la « guerre populaire » maoïste assassine tous ceux qui ont une influence, y compris religieux et travailleurs sociaux...

Au terme d'un récit où résonnent parfois des éclats de trompette, la dernière note, *adagio sostenuto*, est donnée par un bref postlude, *La tranquille beauté de l'hibiscus*, qui réunit dans une vision pacifiée l'ensemble des thèmes évoqués : l'observation, l'écoute, l'action et la contemplation. Ainsi se précise peu à peu le sens de cet ouvrage, non pas imposé comme un message définitif, mais proposé au lecteur sous de multiples facettes qui, dans

leur apparent décousu, sont autant d'invitations à l'observation et à l'écoute aimante de ce qu'il a lui-même sous les yeux, à la méditation émerveillée et à l'action sans concessions qui donne la vie. Ce livre, expression sans fard d'une foi vivante et complètement incarnée, invite à la marche en laissant chacun libre de nommer le chemin choisi.

Prologue

Un Shikari dans la jungle

Ce matin-là, à cent cinquante kilomètres de Calcutta, dans la jungle de Bankura, épaisse et encore noyée de brume, un jeune aborigène court légèrement, du long pas élastique qu'il peut soutenir sans faiblir pendant trente heures d'affilée. L'œil rivé sur la petite sente créée par les éléphants, il en balaie à chaque instant les abords d'un regard vif...

Tout à coup, notre *Shikari* (chasseur, mot hindi anglicisé) stoppe abruptement, met un genou en terre et examine avec intensité de légères traces sur le sol: «le seigneur cerf s'est affaibli, sa troisième empreinte ne se lit plus et sa patte postérieure recoupe l'antérieure: il boîte et ralentit... Une goutte de sang n'est pas totalement coagulée puisqu'elle colle encore à mon doigt, il n'y a pas dix minutes qu'il est passé... Mais déjà un léopard le suit, une femelle qui allaite ses petits, car il y a une longue trace centrale qui efface à moitié ses *pugmarks* (empreintes de félins); il me faut accélérer... »

Et le voilà reparti, allongeant le trot mais toujours aussi silencieux qu'un tigre. Une autre sente s'ouvre à gauche : « quelle direction le seigneur cerf a-t-il prise ? Aucune empreinte sur le sol couvert de feuilles de teck. À un mètre environ, une branche pend, à moitié arrachée, mais avec encore quelques gouttes de sève. Un éléphant vient de passer par ici, il y a une demi-heure environ. C'est donc par là qu'est parti le seigneur cerf : à côté du Roi de la forêt, c'est la sécurité pour lui... »

Notre Mowgli change de direction et s'élance sur la nouvelle piste qui débouche sur une clairière où stagne un marigot boueux. Là, une dizaine de sentes s'entrecroisent. Le petit homme ébène, presque nu avec son arc et ses flèches, s'interroge à nouveau en lisant le livre de la jungle si clairement imprimé sur la boue détrempée...

« Deux éléphants se sont donc rejoints, deux femelles, c'est évident. Dans leurs énormes traces aplaties fourmillent les témoignages du passage de plusieurs cervidés, de la panthère, d'un paon qui a même esquissé un pas de danse puisque les marques indiquent clairement que sa traîne s'est déplacée, de quelques coqs sauvages *bankiwa*, d'un serpent de taille moyenne et de quelques oiseaux des forêts attirés par l'eau, dont un grand *drongo* qui a laissé une de ses raquettes de trente centimètres sur le buisson... Enfin, un chacal et un cerf aboyeur (le *muntjac*, de petite taille) ont traversé très tôt la clairière cette nuit, car leurs passées sont à moitié effacées... »

Le cerf blessé s'est visiblement abreuvé : ses trois empreintes fraîches et sanguinolentes dépeignent ses pattes écartées pour atteindre le fond du trou, et les marques des ongles montrent tout aussi clairement la direction prise... »

Notre chasseur note encore l'humidité à l'intérieur du sillage de la panthère : elle est toute proche donc, mais suit avec prudence, car son pas est court. Des hurlements aigus, un peu comme des vociférations, se font soudainement entendre. Les grands singes *hanuman* à longue queue (de la famille des *langurs*)

ont détecté quelque félin, là, à droite en avant, alors que la panthère est là, devant à gauche...

Un paon s'envole lourdement. Le fauve ne doit donc pas être loin. Prudence. Encore cent mètres... Une empreinte tout à coup très prononcée avec le talon postérieur fort enfoncé et quelques bulles qui s'agitent encore doucement au fond d'une des traces d'orteil...

« La panthère a bondi à gauche, mais pourquoi ? Son odeur pugnace est très forte, mais celle du seigneur cerf indique qu'il a filé tout droit... »

Alors, examinant soigneusement tout le secteur du layon, l'Adibasi (Aborigène) voit son intuition confirmée en découvrant la raison de la disparition de la bête. Vingt-cinq mètres en avant, d'énormes *pugmarks* annoncent l'arrivée latérale d'un tigre mâle qui, chose curieuse, semble boiter légèrement puisque sa deuxième patte ne marque presque pas...

Au même instant, un aboiement de détresse crève le bruisant silence de la jungle, suivi de quelques rauques feulements...

L'indigène a compris. Le tigre a achevé le seigneur cerf.

« *Reçois le dans ta demeure, ô toi le Pourvoyeur de gibier, et envoie à sa place un autre cerf pour garder ton « peuple-de-la-forêt » de la faim.* »

Et, dépité mais avisé, il rebrousse lentement chemin tout en reprenant le vent et en observant sur les troncs les traces des termites (qui indiquent toujours le sud), bien décidé à ne pas rentrer les mains vides dans sa hutte ancestrale et à suivre les empreintes du petit groupe de jeunes *sambars* (grands et puissants cerfs) qu'il a détectées au croisement, deux mâles, les femelles, bien sûr, étant interdites en cette saison par le grand Pourvoyeur...

À l'image de cet aborigène qui, pour survivre, s'adapte sans relâche à son environnement, avec patience et respect, ceux et celles qui veulent voir changer les choses doivent acquérir une connaissance parfaite du terrain et des cultures qu'il nourrit.

Car le développement des Indiens ne se fait pas à Londres, Paris ou Genève. Le développement des pauvres des *slums* de Howrah ne se fait pas dans les bureaux climatisés de Calcutta Ville. Le développement des intouchables des villages ne se fait pas par les hautes castes ou les privilégiés de ces mêmes villages, à quelques exceptions près. Le développement ne se fait pas par des étrangers ; ces derniers ne peuvent qu'y coopérer en humbles serviteurs, comme des catalyseurs ou des innovateurs.

Le développement ne se fait que par le pauvre lui-même. Au grand dam de ceux qui n'ont pas foi en lui. Et qui s'achopperont à leurs définitions sophistiquées, mais irréalistes, condamnant sans recours les ambiguïtés et les limites de ceux qu'ils jugent sans culture et inadaptés.

Inadaptés à quoi ? À nos sociétés ? Pauvres de nous si nous y croyons encore ! Mirages de l'Occident hyper industrialisé qui, avec son utopie marxiste effondrée, se cramponne désespérément à son autre utopie consumériste bien discréditée déjà ! Mirages du modèle des mégapoles indiennes, avec leurs rêves démesurés, qui secrètent plus de misères qu'elles n'en reçoivent des campagnes ! Mirages des modèles de développement ruraux proposés – souvent imposés –, qui ruinent le paysan plus sûrement que le plus dévastateur des cyclones, pour mieux enrichir le riche au pouvoir !

Amos, le prophète hébreu du VIII^e siècle avant Jésus-Christ, ne le clamait-il pas déjà ? : « *Malheur à vous, qui broyez le pauvre et opprimez l'indigent !* » (Amos 8.4). Et, plus proche, tout proche, Gandhi, le prophète indien, ne nous a-t-il pas si souvent averti de nos erreurs, et ne l'a-t-il pas payé au prix de sa vie ?

Car il existe réellement deux Indes : l'Inde de la riche et puissante minorité, et la *Bharat* des marginalisés majoritaires. Il y a les Indiens d'un côté et les « moins-Indiens » de l'autre. Et pendant que l'Inde exulte et célèbre, *Bharat* agonise !

La culture indienne a survécu chez les 8/10^e des Indiens qui en sont restés à l'âge du bronze. Ces Indiens-là ne sont ni les

destructeurs, ni les pollueurs de leur environnement. Ils en sont les porteurs ! Et les « développeurs » !

Au début de ce siècle, Rudyard Kipling, le célèbre écrivain anglais, présentait Calcutta comme « la Cité de l'épouvantable nuit ». Il n'a jamais eu le courage d'y attendre l'aube !

Ce qui frappe d'abord, c'est la misère ambiante et l'anarchie de ses rues. Mais en outre, Calcutta serait la septième ville la plus polluée du globe et, pour les particules en suspension (SPM), la première. Pas étonnant que dans Howrah, le coin le plus pollué de Calcutta, on puisse quasiment observer à l'œil nu la danse macabre des monoxydes de carbone, sulfures et autres oxydes empoisonnés.

Longue vie à tous les asthmatiques et autres emphysémateux !

Observateur observé (Ô combien !) depuis un quart de siècle, ma seule ambition est d'essayer de restituer aux acteurs presque tous analphabètes de cette épopée, les richesses de leur action, en resituant humblement les événements dans leurs contextes dynamiques.

Contemplateur contemplatif des ratés, des boues et des cendres apparentes de toutes ces vies, j'ai été ébloui par le nombre d'hommes et de femmes porteurs d'espoirs – bien plus, d'espérance – s'acharnant à souffler sur des braises trempées par les exploitations les plus sordides que ce monde peut offrir... Mais braises il y avait sous ces cendres fumantes, et des flammèches ont jailli.

Niradh C. Chaudhury, probablement le plus grand écrivain indien de langue anglaise, a posé en 1962, dans *Le continent de Circé*, deux préalables pour qu'un Occidental écrive sur l'Inde :

« Je déclare chaque jour qu'un homme qui ne peut pas supporter la saleté, la poussière, les odeurs nauséabondes, le bruit, la laideur, la chaleur et le froid, n'a aucun droit de vivre en Inde. Et je dirai même qu'un homme ne peut pas être regardé comme un digne citoyen de l'Inde tant qu'il n'a pas surmonté la crasse et le sordide, au point d'être indifférent à la présence de cinquante lépreux... »

Et plus loin, il s'enquiert : « Combien d'Occidentaux ont payé ce prix avant d'écrire sur l'Inde ? »

Je vois là ma seule qualification pour conter ce que j'ai vu, vécu ou entendu ; mais elle ne garantit nullement mon objectivité, et je ne prétends pas faire œuvre d'historien. De témoin seulement.

1. Au détour des conversations

C'était dans les années 1960. Un événement majeur s'annonçait dans le *slum*. Je n'étais pas encore à Howrah. Mais j'ai bien connu tous les protagonistes de ces actions... si on peut appeler ça des actions ! Et j'ai écouté bien souvent mes amis raconter, toujours dans une version différente d'ailleurs, comment ça s'était passé.

Car, bien sûr, aucun de ces dialogues n'a été enregistré. Mais je sais qu'ils se sont déroulés à peu près ainsi, parce que, par la suite, j'en ai entendu des centaines du même type, et pour les mêmes problèmes, et pour trouver des solutions presque identiques.

Et si on interrogeait les mêmes témoins aujourd'hui, après trente-cinq ou quarante ans, gageons que leurs récits seraient encore plus colorés : car tout cela fait partie du mythe qui est le lien vivant du pauvre avec son passé.

Chez le marchand de pétrole

Une longue file de récipients, de toutes tailles et couleurs, serpente devant l'échoppe où trois énormes *containers* goudronnés montent la garde, protégeant un petit homme chauve ventripotent qui se donne des airs de Ganesh, le dieu à tête d'éléphant. Ses oreilles décollées et sa voix de fausset en trompette en accentuent l'impression, tout autant que l'importance qu'il s'attribue.

C'est lui le dispensateur du précieux kérosène rationné et, à l'en croire, c'est par un mandat de *Projapoti*, « le Seigneur de toute la création », qu'il en est le distributeur. Il ignore que les gens l'appellent en sourdine « papillon » (autre signification du mot *projapoti* en hindi), allusion évidente à ses oreilles... S'il n'ouvrait sa boutique que les deux fois par semaine où il en a la permission, « que feraient donc les habitants sans moi, je vous le demande ? », claironne-t-il...

Il y a bien déjà cent personnes en file indienne, la plupart jeunes filles et enfants, mais aussi bon nombre de femmes âgées ainsi que quelques hommes aux cheveux gris ou blancs. Neuf sur dix viennent se ravitailler en carburant pour leur lampe tempête ; quelques-uns, les plus fortunés, pour le réchaud qui préparera rapidement le thé lors d'une visite inattendue ; beaucoup, enfin, portent la petite lampe à huile dont le remplissage ne coûtera que quelques sous, car ils sont trop pauvres pour avoir ne fût-ce qu'un récipient.

La file est longue. Ça prendra du temps, d'autant plus que « Oreilles papillon » a tout son temps, lui, et sirote thé sur thé. Après tout, tant mieux. On peut au moins papoter entre voisins et amis. Car c'est bien le seul endroit, avec la pompe à eau, où les femmes peuvent s'épancher sur leurs malheurs conjugaux, les problèmes des enfants, échanger des recettes contre les esprits mauvais et les maladies, bref, alléger le fardeau quotidien de la vie des pauvres, qui ne les épargne jamais...

Une petite dame rondelette, d'environ quarante ans, au visage attirant et régulier respirant l'autorité, est en conversation animée avec une autre femme plus jeune, qui porte les signes de plusieurs maternités, mais dont le visage ovale, ouvert et souriant, est celui d'une jeune fille presque innocente. Toutes deux arborent le *sindur* écarlate, marque des femmes mariées, sur la raie centrale de leurs cheveux relevés en chignon.

L'allure de leur sari, la petite croix en chaînette, nous révèlent qu'elles sont chrétiennes. L'une d'elles porte le nom de la Vierge Marie, mère de Jésus...

– Mary: « Dis donc, Sonamukhi-baou! (« Visage d'or », en bengali. Ba-ou, belle-fille). Une fois de plus, mon gosse va rater ses examens. Et ta fille Mo-utussi-Suimanga (oiseau-mouche), qui est la plus intelligente de la courée, elle aussi va échouer. C'est Buri (« la Vieille Dame », appellation courante des femmes plus âgées) qui me l'a dit ce matin. »

– Visage d'or: « Ne m'en parle pas! Le père de mes enfants l'a battue hier. C'est la première fois qu'il la touche. Elle est pour lui « la perle de ses yeux ». Alors, il a toujours cru qu'un jour, elle se marierait avec un gars qui a fait toutes ses études (jusqu'à la *matriculation*, le certificat d'études)...

Maintenant, à quatorze ans, est-ce qu'elle va pouvoir continuer? »

– Keshito (autre nom de Krishna, dont il est le dévot): « Les femmes, ça pleurniche toujours. Écoutez donc le Dieu! Il a tout inscrit sur le front de vos gosses quand ils ont vu le jour. Ahmed, mon copain, il me disait l'autre jour: « *C'est écrit. Inch Allah!* ». Moi, je dis, quand Gopala (nom de Krishna enfant) faisait des bêtises, sa mère Devaki disait: « *C'est inscrit sur son front. Mais voyons donc ce qui est inscrit encore!* »

Et alors, elle cherchait des raisons de comprendre, et des moyens d'éviter que ça recommence. Ta petite, Oiseau-mouche, elle aura pas un maharajah, c'est sûr, mais ce dont elle a besoin, c'est... »

– Visage d'or: «Toi, le *bhakta* (adorateur de Krishna), tu te laisses influencer par ton copain islamique. Mon-Père, c'était un sage, et il disait: «*Si Jésus veut qu'on soit meilleur, on le deviendra* », et puis aussi... »

– Mary: «Mais, c'est justement ce que Keshto-Da (Dada: Grand-Frère) vient de te dire, Boka mukhi (jeu de mots: Bouche stupide, au lieu de Sona-mukhi). Écoute donc un peu! C'est vrai, il est hindouiste, il ne connaît pas Dieu. Mais il a raison. Il faut faire quelque chose. Le Mon-Père, il a dit à l'église: «*Aide-toi, et puis, tous les anges, ils t'aideront...* » Enfin, quelque chose comme ça... »

– Visage d'or: «Ce que tu peux être gourde, Bo-udi-Belle-sœur (sœur-épouse)! Il n'a pas dit «*les anges* », il a dit «*l'Esprit* »...

– Keshto: «Mon pote Ahmed, il dit «*les djinns* » ; vous: «*les anges ou les esprits* ». Moi, je dis que seul le Dieu peut nous aider. Il faut faire quelque chose pour nos gosses, c'est sûr. Mais quoi? »

– Mary: «Qu'est-ce qu'on peut bien faire? On n'a déjà rien! Tenez, moi, ce soir, je sais pas ce que je vais donner à mes enfants. Pourvu que leur père ait trouvé un peu de travail aujourd'hui... Il est parti avec la fièvre, et ce matin, il n'y a que les quatre petits qui ont mangé. Les quatre grands, après la prière, ils ont dit: «*Ce soir, Dieu, il nous donnera beaucoup. T'en fais pas, maman, on n'a pas beaucoup faim.* » Moi, j'avais envie de pleurer...

Oh! Et puis, l'école, c'est un luxe! Est-ce que j'y suis allée à l'école, moi, hein? Ça m'a pas empêché d'avoir huit gosses, et un mari qui est plus fort que le banian. »

– Visage d'or: «Mais, j'y pense, avec ta marmaille, tu es la seule à avoir plus de place. Nous, on n'a tous qu'une petite pièce, mais toi, tu as une véranda. D'accord, je ne pourrais même pas y allonger mon grand. Qu'est-ce qu'il pousse, celui-là! Mais, au moins, tes gamins, ils peuvent y étudier le soir... même s'ils se chamaillent et ne travaillent pas vraiment. Je me demande si... »

– Keshto: « Mais, c'est une idée, ça ! C'est ça qu'il faudrait ! Ça doit venir du Seigneur Krishna. Si on a une place pour mettre vos gosses, le soir, ils pourront étudier. Et pour qu'ils ne se disputent pas, il faudrait que quelqu'un les surveille. Il pourrait même les aider à étudier... »

– Mary: « Ah, ça y est ! Toi, tu vis seul maintenant, tu sais plus ce que c'est que la vie. T'as pas de problèmes. Tu pourrais le payer, hein, ce « quelqu'un » ? Surtout qu'il faut un de la haute. Et puis l'emplacement, tu pourrais l'acheter ? Peut-être, si tu mettais pas tous tes sous pour les *pujas* (offrandes aux dieux) !

J'aimerais bien voir ça ! On n'a même pas la place pour les chiens parias ici. On est tellement nombreux, qu'on vit plus serrés que les pigeons dans leurs pigeonniers. Toi aussi, tu pourrais aider les enfants, depuis que les tiens sont mariés. Mais non, tu préfères chanter avec ta Radha (favorite de Krishna) toute la nuit...

Et puis le soir, y faut de la lumière ! Tu y as pensé à la lumière ? Ne me dis pas que c'est Radha qui va tout illuminer ! D'ailleurs, tout le monde sait bien que seul Jésus, il est la lumière. Mais, même lui, je vois pas très bien comment il pourrait les éclairer. Encore, si on était à Noël, il pourrait envoyer son étoile ! Hein, ce serait marrant, s'il le faisait quand même ! Ça t'en boucherait un coin, l'oncle, et ton copain, il pourrait plus dire Inch Allah, non ? »

– Visage d'or: « Mais, avancez donc un peu ! Oreilles-papillon a commencé la distribution. Vous brisez la ligne. Et puis, au lieu de vous comporter comme des crabes dans un panier, essayez de réfléchir !

Nous, on n'a que des huttes, mais M. Joseph, lui, il a une grande maison. Ses deux filles sont mariées. Son fils est seul avec lui. Est-ce qu'il n'a pas une grande véranda sur le palier ? Le soir, il y a que les *goonda* (maffiosi) qui y jouent aux cartes, *tchi* ! (expression de dégoût). Si on lui demandait, au Grand-Oncle ? Son cœur est gros comme ça !

Et puis, sa femme, elle prie toujours les « Ave »... Elle dit qu'elle veut imiter la Maman Marie... Comme si c'était possible ! Moi, je dis, vaut mieux être comme moi : je suis pas toujours bonne chrétienne, mais je suis quand même bonne chrétienne, parce que ça sert à rien de jouer... »

– Keshto : « Ça y est ! La *dekhi* (pédale à riz) a démarré ! C'est pire que le glou-glou de l'eau pendant la mousson ! Il s'agit pas d'être bonne ceci ou pas bonne cela. Il s'agit des gosses !

Faut être pratique. On va demander à M. Joseph... Mais il faut aussi que d'autres soient d'accord. Écoutez, les femmes, vous vous y entendez plus que moi pour le papotage. Moi, je vais chanter la *Gîtâ* (poème sanscrit) et faire comme Devaki (mère de Krishna), et je comprendrai tout. Et vous, c'est votre Jésus qui l'a dit, vous allez vous aider les uns les autres... Écoutez ce qu'a dit Gandhi ! »

Et brusquement, il se redresse, prend un air inspiré, regarde au loin, joint les deux mains et récite en rythmant les syllabes à très haute voix :

*« Om ! Ram, Christ, Allah,
Tels sont les différents noms de Dieu.
Quel que soit ton nom, Ô Dieu,
Donne-moi ta lumière, Om ! »*

Toute la file indienne s'est soudain figée dans un silence respectueux. Et après quelques minutes :

– Mary : « C'est que c'est vraiment beau ! Mais Gandhi, il a pas dit ça. Il était pas païen. Il mélangeait pas tout. C'est le Père de la nation, et il aimait Jésus. Alors ? Et puis, c'est trop compliqué pour moi. Il n'y a qu'un Dieu, et moi... »

– Visage d'or : « Laissez-le à ses *bhajan* (hymnes religieux) ! Tu sais bien, ma tante, qu'il sait beaucoup plus de choses que nous. Peut-être, qu'il a raison après tout. Si c'était vrai, ce serait bien beau... Bon, voilà notre tour. Vite, on file après, mais il faudra faire vite, parce qu'on doit encore allumer les tchoulas... »

(les *chula* sont des seaux enduits de terre glaise, alimentés par du poussier de charbon moulu et de la bouse de vache, qui

tiennent lieu de fourneaux dans l'Inde entière, et constituent la première source de pollution urbaine).

M. Joseph fut d'accord. Sa femme organisa tout. La terrasse (dix mètres carrés) fut mise à la disposition d'une dizaine de jeunes de cinq familles. Mithai-la-Délicieuse proposa sa fille de dix-huit ans pour surveiller le soir et suivre les écoliers dans leurs études, parce que, elle, elle avait été haut ! José apporta une lampe tempête qu'il avait empruntée à son fils parti pour le Golfe (près de 3 millions d'Indiens travaillent dans les pays du Golfe Persique). Et chacun promit de fournir, à tour de rôle, l'huile pour quatre annas (4/16^e de roupie)... Et une « école du soir » démarra. Et tous réussirent leurs examens cette année-là !

Autour de la pompe à eau

Une trentaine de seaux de tous gabarits forment une ligne sinueuse en direction d'un tas de ferraille rouillée qui représente la source de vie la plus essentielle pour les habitants du slum : la pompe à eau. Il s'agit d'un puits tubé, creusé à l'aide d'une fraise actionnée à la main, qui va chercher l'eau potable entre 100 mètres et 550 mètres de profondeur (dans les campagnes).

Une gamine de six ans s'escrime à pomper. Comme la ferraille grince et ne rejette qu'un mince filet d'eau, elle doit sauter et retomber de tout son poids plume sur la hampe pour espérer pouvoir remplir son seau sans trop provoquer de railleries. Mais comme c'est probablement la dixième fois qu'elle vient à la pompe depuis ce matin – et ce n'est pas fini –, elle a déjà beaucoup moins de force...

La plupart des personnes présentes sont des enfants et des jeunes filles, ou des femmes plutôt âgées. Une très vieille femme, à cheveux blancs, mais droite comme un piquet, est assise sur un immense récipient d'étain retourné. Elle bavarde avec une petite jeunette d'environ seize ans, aux longues tresses noires comme jais, resplendissante dans la simplicité d'un sari de coton rose,

avec un port de princesse rajpoute. Son visage de starlette est simultanément illuminé par les sourires qui lui semblent habituels et les éclats d'indignation de ses yeux pétillants « comme des abeilles butinant dans des fleurs de lotus », qui communiquent un rouge rosé à ses pommettes de bronze chaud...

– Kiron – Rayon de Soleil: « Vraiment, Grand-tante, nous, les pauvres, on est rien. C'est la deuxième fois que j'amène mon jeune frère à l'hôpital de Calcutta. Et le docteur Babu (nom de respect donné aux gentlemen) m'a renvoyée comme une chienne. Pourtant le petit, il tremblait de fièvre. L'infirmière a dit qu'il avait la « phoïde » (typhoïde), quand elle nous a repoussés. S'il meurt, Dieu les enverra sûrement tous les deux en enfer.

Mais maintenant, qu'est-ce que je peux faire ? Ma mère travaille depuis la mort de mon pauvre papa quand il a vomi ses poumons en tirant son *rickshaw* (espèce de pousse-pousse)... Je suis seule...

Il me faut beaucoup d'eau parce qu'il transpire comme en été. Dis, ma vieille tante, aide-moi... »

– Mrs Thomas: « Allez, petite fille de ma sœur. Il ne faut pas perdre la tête. Moi, j'en ai vu d'autres, moi, dans ma longue vie... C'est comme quand j'ai failli perdre ma petite, il y a vingt ans, elle allait... »

Noorjahan – Lumière du monde (du nom de l'épouse de l'empereur Djahangir, « Lumière du Gynécée ») s'est approchée et écoute attentivement depuis le début :

– « Arrête un peu, grande sœur Tomasi. On sait bien toutes les histoires. On pourrait les raconter à ta place. Tu les racontais avant ma naissance à ce qu'il paraît. Allah – son nom soit béni et exalté – t'a envoyé des épreuves, mais il t'a faite forte. Nous, on sait ce qu'on sait...

Mais regardez la pauvre petite Rayon de Soleil. Elle a pas seize ans et elle élève toute sa famille depuis déjà cinq ans ! Et maintenant, son frère est pris par les djinns et toi, tu racontes ta vie...

Il nous faut faire quelque chose tout de suite. Laisse ton seau ici...

Hé petiot ! toi là qui n'en a qu'un petit, tu peux le lui remplir avec le tien et l'amener dans sa courée. Tu sais bien où elle habite, ta Didi... Là, c'est bien, c'est de l'or, le gamin de Hasi-Sourire et ça n'a pas dix ans... Bon, comme ça, nous, on peut aller voir comment va ton petit frère. Nos seaux d'eau à nous, ils vont pas mourir... »

Tchatcha Francis (*tchatcha*, oncle paternel en hindi) s'est lui aussi joint au petit groupe et a vite sympathisé avec les malheurs de la jeune fille :

– « Tiens, moi aussi, je vais avec vous. S'il faut faire quelque chose, on peut pas compter sur les femmes. Quoique si la mienne était ici, elle mettrait vite de l'ordre partout. Elle sait tout faire, ma Moti (Perle). C'est une vraie perle. C'est une bénédiction de Dieu. Et avec les quatre gosses qu'elle m'a donnés, moi je vous... »

– Mrs Thomas : « On sait, petit ! On connaît ton refrain. Ta femme est un bijou ; nous, on est des riens. Tu ne manques plus de rien, tu es gâté, etc. Si tu continues, tu vas devenir gâteux... Et alors, comment tu vas la garder, hein, ta perle ? C'est comme l'Oncle Keshto disait : « Tu te lamenterais comme Dashan (le roi Dasharath, père de Rama), si elle venait à te quitter »...

Allez, zou, viens avec nous. Parce que tu as quand même raison. Un homme, c'est un homme et il peut faire des tas de choses que nous, les femmes, on peut pas... »

Dans une pièce de deux mètres sur deux, éclairée en plein jour par un lumignon, le petit corps émacié et pathétique d'un garçonnet de dix ans gît sur une natte, bercé par une fillette de huit ans qui lui éponge le visage avec un chiffon mouillé en sanglotant.

– Lumière du monde : « Mais il brûle de fièvre, mon petit-fils ! J'ai vu ça l'autre jour chez Kushir-Joyeuse. Elle m'a dit que c'est le « feu de la Déesse » (la déesse de la fièvre).

Bien sûr, je n'y crois pas, je suis croyante, moi. Mais c'est très grave. Il me faudrait de l'eau de Zen-Zen (eau de La Mecque)...»

– Rayon de Soleil: «Tu appelles ça comme tu veux, mais c'est mon frère et il va mourir. Faut faire vite quelque chose... Tchatcha, toi tu peux...»

– Francis Tchatcha: «Ma fille, écoute Mrs Thomas. Elle va faire baisser la fièvre. Elle s'y connaît mieux qu'un docteur. En attendant, dis-moi qu'est-ce que l'hôpital a donné?»

– Rayon de Soleil: «Rien, mais rien du tout. Ils ont dit: «Autre hôpital». Mais j'ai rien pu comprendre d'autre. Et puis, l'infirmière, elle nous a repoussés et a refusé de le toucher. Moi, je crois qu'elle avait peur...»

– Lumière du monde: «Pas étonnant que t'as rien compris. Tu parles que le hindi. Et à l'hôpital, les gros, ils parlent que le bengali. Ah! Si j'avais été là, j'aurais bien voulu voir ce médecin et lui dire ce que je pense. Même si tout le monde dit que les musulmans, ils sont bêtes parce qu'ils parlent l'ourdou. Moi, je lui en aurais flanqué du bengali, et où je pense, en plus!»

– Mrs Thomas: «Est-ce que tu dis vrai? La nurse l'a pas touché? Et ils ont dit «autre hôpital», hein?

Alors, je sais. C'est l'hôpital des infectieux. C'est dangereux. Voilà pourquoi ils ont pas admis le petit, ces fils de porc! Mon troisième gamin, il est mort comme ça. C'était juste avant la fin de la mousson, et...»

– Tchatcha: «Si on attend la fin de la mousson, pour sûr qu'il va y passer, le gosse. Tout de suite, je cours chercher le Père à l'église. Peut-être qu'avec l'eau bénite...» (considérée comme quasi miraculeuse par nombre de catholiques, et fréquemment utilisée pour les malades, l'eau bénite n'est supplantée que par les eaux de Lourdes et de Fatima, jugées plus efficaces).

– Lumière du monde: «Qu'est-ce que tu veux qu'il fasse, ton «Lepère»? Ça va prendre une heure et ce sera trop tard. Moi, je reviens dans cinq minutes. Je dis à la deuxième femme du père de mes enfants: «Tu prépares le repas...» – Une gamine celle-

là ! Mais où est-ce qu'il a été la chercher ? Elle gaspille tout... Enfin, elle le fera.

On va à l'hôpital des infectieux. C'est loin ! Toi, Rayon de Soleil, tu prépares quelques habits propres, un seau, un récipient pour puiser l'eau, un bol. Il faut qu'il soit admis. Alors, j'ai besoin de quelqu'un. France Sahib, va chercher un *rickshaw*. Missous Thomasi, tu viens avec moi ! On va bien voir...

Eh, dis donc, je paie le *rickshaw*, mais qui est-ce qui va payer le taxi, hein ? Avec mes trois gosses et les deux de sa bonne à rien de deuxième femme, nous, on peut pas. Rayon de Soleil, elle, elle a déjà rien. Et toi, tu es si vieille que tu peux à peine nourrir tes os... »

– Tchatcha : « Ça va, ça va... J'ai compris, je vais payer. D'ailleurs, je suis gâté, avec la mère de mes enfants qui... »

– Lumière du monde : « Ah non, ça suffit ! Bon, c'est l'oncle qui nous remboursera. On avancera les roupies... En route ! Et Bismillah ! « (*Besmillah El Rohman El Rahim* – Au nom de Dieu clément et miséricordieux, première sourate du Coran).

– Tchatcha : « Non, encore un mot, c'est important. Là-bas, j'y suis déjà allé. Il y a des tas de malades qui attendent. Alors, Buri (vieille dame), toi, tu demandes en bengali et tu dis que c'est ton fils.

Mais il faut que Rayon de Soleil aille en même temps que toi. Et puis, peut-être, si elle sait sourire au Docteur, ça marchera. Parce qu'elle est belle comme un ange et... »

– Mrs Thomas : « Ça, c'est bien les hommes. Tiens, moi, je lui dirai ça à ta Moti, que tu trouves la petite si belle. Quelle raclée elle va te passer. Bon, en attendant, t'as raison. Des fois, ça sert aussi...

Allez, t'as compris, « face d'ange » ? Faudra sourire grand, hein ? Mais pas à l'infirmière, ça sert à rien. Au Docteur... Et puis, tu lui fais des yeux avec quelques larmes. Les hommes, c'est comme ça, il suffit de rien... Et toi, Tchatcha, puisque tu viens pas, tu ferais bien d'allumer un cierge à la Vierge Marie pour le

petiot... et puis un bâtonnet d'encens à Sainte Rita (fort populaire pour toutes les causes « perdues »). On sait jamais... »

Et voilà l'expédition qui démarre. Et le gosse est admis. Et le gosse est sauvé. Et même aujourd'hui, il rappelle toujours à qui veut l'entendre, que c'est depuis ce jour-là qu'un groupe d'habitants de Pilkhana, sous la direction énergique de Mrs Thomas, relayée peu après par Rayon de Soleil, s'organisa pour faire accompagner à tour de rôle à l'hôpital les malades ne comprenant pas le bengali par ceux d'entre eux qui le parlaient. Et ça a été vraiment une action importante. Car pour les habitants du slum, la santé c'est la vie.

Il faut quand même dire qu'ici, c'est la maladie qui triomphe. C'est comme le démon à dix têtes, Ravana : on en coupe une, elle repousse aussi sec. Tous sont touchés, directement ou indirectement.

Dans ce quadrilatère malsain de 700 mètres sur 700 mètres, à l'époque de ces événements, 60 % des dix mille familles avaient perdu au moins un enfant (32 % avant l'âge de deux ans) ; il y avait deux cent soixante-sept morts pour mille naissances, 62 % des enfants étaient atteints de malnutrition chronique, 90 % des familles habitaient dans une seule pièce, 10 % des pièces étaient sans fenêtre et 40 % ne voyaient jamais le soleil... Il n'y avait que trente arbres, dont six cocotiers, une pompe à eau pour deux à six mille personnes selon les endroits, quasiment aucune latrine, mais quarante étables avec mille cinq cent buffles... Les maladies infectieuses régnaient en maîtresses, y compris la variole tueuse... On y trouvait une colonie de six cents lépreux...

Il n'y avait pratiquement aucun médecin, à part quelques exploiters non diplômés et bon nombre de praticiens des médecines traditionnelles (*Ayurveda-Kobiraj*) ou parallèles (homéopathie, biochimie, phytothérapie indienne), mais ceux-là aussi étaient fort chers...

Que faire alors en cas de besoin, sinon aller trouver l'usurier ?

Chez l'usurier

On n'entre pas comme ça. Il y a des barreaux. On ne peut pas aller plus loin. Derrière, il y a le Mahajan, l'usurier, respecté et respectable. Du moins quand on va le voir. Parce que c'est un personnage indispensable dans la vie des pauvres. Une maladie ? Un médecin à payer ? Vite, on va déposer quelques bijoux chez le Mahajan. Un mariage à préparer ? Quelle autre solution qu'un emprunt à long terme chez le Mahajan ? Une dette venue à échéance et un créancier à bout de patience ? Le Mahajan va tout résoudre. Un pot de vin important pour obtenir un travail ? Un seul recours, le Mahajan.

Bref, l'usurier est pour les problèmes pécuniaires des pauvres ce que Dieu est pour leurs problèmes... futurs. Mais, à la différence de Dieu – car il y a quand même une différence –, il a quelques petites exigences. Selon le proverbe, « la cupidité du Mahajan n'a d'égale que la rapacité du brahmane. »

Celui-ci est un Kabuli (habitant de Kaboul). La plupart des deux millions de réfugiés afghans en Inde sont prêteurs sur gages ou joailliers ; fréquemment, ils assurent les arrières des guérilleros de leurs tribus pour la fourniture d'armes et de médicaments.

Coiffé d'un immense turban retombant négligemment sur l'épaule, le Mahajan trône sur des coussins de mousseline écarlate derrière les barreaux peints en vert criard. Au fond de sa boutique, des petites armoires aux battants grands ouverts exposent sur fond de satin blanc ou doré des centaines de bijoux brillants de tous leurs feux, des dizaines de colliers de cou, de tête, de bras, de poignets, de chevilles, des boucles d'oreilles, des bagues de doigts, de nez, d'orteils, des pendentifs de toutes tailles... Tout est en or ou en argent massif, serti de diamants et autres gemmes précieuses, si prisées en Inde.

Devant lui, une balance de bijoutier, un petit creuset avec un bec à gaz toujours allumé et un fer à souder qui lui servent à fondre l'or et l'argent apporté, pour refaçonner de nouveaux

bijoux selon le goût des clients. Et il en gagne de l'or dans le *slum*, ce trafiquant afghan !

– Joya-Victorieuse : « *Namasté* (Bonjour en hindi), Ô, vénéré Mahajan. Je t'ai apporté ce collier d'or massif porté à mon mariage. Un présent des dieux. Regarde comme il est lourd et beau. Il vaut plus de cinq mille roupies... »

Combien tu m'en donnes ? Bien sûr, je reviendrai le rechercher sous peu... Juste après le mariage de ma fille. Tout le monde sait que dans tout Pilkhana, tu es le Père des pauvres et que, pratiquement, tu ne demandes aucun intérêt... »

Un gros bras, poilu à souhait, saisit avidement le collier à travers les barreaux, le soupèse avec quelque dédain, fait mine de le rendre, puis daigne le peser avec une minutie digne d'un artiste joaillier à l'œuvre. Et le sourire cauteleux ne fait qu'amplifier la cupidité des gestes !

– Jennifer (prénom chrétien) : « Ô Grand Bienfaiteur, ajoute aussi ces boucles d'oreilles de reine dans la balance. C'est pour Bulbuli-Petit-Rossignol, ma nièce. Regarde-la, elle va se marier bientôt... Pas encore quinze ans qu'elle a, et elle est plus belle qu'un hibiscus. Et elle ne peut même pas porter deux bracelets d'or parce qu'on est trop pauvre. Et une fille sans bijoux, c'est comme un fantôme de fille, selon le dicton... »

Moins de dix minutes après, les trois femmes sont assises sur les marches du magasin voisin, la mine déconfite et la taille déjetée...

– Victorieuse : « Ah, le rapiat, le bandit ! Même après ce qu'on lui a dit de Bulbuli, son cœur était comme du diamant... »

– Jennifer : « Tu veux dire comme la pierre à râper les épices. Il n'a rien voulu entendre. Tu te rends compte, cinq cents roupies pour des ornements qui en valent deux mille ! Et les intérêts : dix pour cent par mois... Ça fait... Ça fait combien en une année ? »

– Victorieuse : « Facile, ça fait plus du double du prix qu'il nous a offert. Pas difficile à calculer. Il fait pour tous la même

chose. Et tout le monde le sait bien, va, sa nourriture, c'est son argent !

Mais comment va-t-on pouvoir rembourser ? Je vous l'avais dit, c'était inutile avec lui. Tout le monde veut lui toucher les pieds, mais moi, je dis que c'est la tête qu'il faudrait lui toucher, mais avec un sabre ! »

– Petit Rossignol : « Voyons, Ma, le Seigneur Jésus, il serait pas d'accord, tu sais bien... Et puis aussi, il fallait pas mentir. Ça aussi, le grand Dieu ne le veut pas. Pourquoi tu as dit cette histoire de mariage ? Moi, je veux pas me marier maintenant. Il fallait lui dire directement que c'était pour payer les frais de scolarité de mon frère Laurence à la grande école. »

– Jennifer : « Allons, fille de mon frère. Tu n'y comprends rien. L'église, c'est l'église, et ici, c'est le Satan ! Tu ne te marieras jamais si tu fais confiance aux hommes. On avait espéré qu'il aurait pitié de toi et de ton petit minois... »

Mais on est des stupides bonnes femmes parce qu'à la place du cœur, c'est une noix de coco qu'il a dans la poitrine. »

– Victorieuse : « Et sans le lait... »

Éclats de rire en cascades, vite étouffés sous les regards réprobateurs des passants, dont quelques femmes voilées, qui se demandent pourquoi ces chrétiennes sont si dissipées dans la rue.

La lavandière Lakshmi (déesse de la fortune en hindi) se joint à la conversation tout en continuant à étendre le linge de son échoppe de *dhobi* sur tout ce qui offre une surface au soleil alentour :

– « Moi, je dis qu'on est tous comme les chèvres du temple de Kali (divinité de Calcutta, Kali-katta). On attend qu'on nous coupe la tête sans bouger. J'en ai vu, moi, des gens tomber dans ses griffes de tigre assoiffé, et en ressortir désespérés. Est-ce que quelqu'un pourrait pas faire quelque chose pour qu'on n'ait pas à payer si cher pour les mariages ou pour qu'on puisse s'aider à rembourser une dette ? Je sais pas quoi. Parce que moi, je sais rien

que taper du linge. Et ça, je le tape, croyez-moi. Il y a pas deux *dhobis* comme nous dans le *slum*...

Et en tout cas, nous, tous les secrets des familles, on les connaît. Y a qu'à savoir lire sur les draps... Écoutez un peu (baisant la voix), est-ce que vous savez ce qui s'est passé chez le Mahajan il y a huit jours, avec la petite de Shabana Didi qui n'a pas pu rembourser sa dette ? Et bien, il... »

– Jennifer: « Écoute, c'est pas le moment. Moi, je pense surtout aux plus pauvres, à ceux qui ont rien et qui sont obligés d'emprunter. Je pense pas aux orphelins parce qu'eux, ils sont toujours pris en charge par quelqu'un. Mais pour les autres, qu'est-ce qu'on peut faire ? Ça nous dépassera toujours. »

– Petit Rossignol: « On dit toujours « ça nous dépasse » et puis, c'est fini. Et tout recommence comme avant. Mais, est-ce qu'on pourrait pas une fois en discuter avec tout le monde ? Tiens, justement samedi, c'est la fête et c'est congé. Moi, je vais avec des copines chez les Joseph. On va en discuter et, elles, elles ont toujours des idées terribles. »

– Victorieuse: « Ça serait mieux en tous cas que de vous moquer entre vous des garçons. »

– Lakhshmi: « Tu te trompes, Boro-Di (Grande-Sœur), parce que c'est pas pour ça que Petit Rossignol va chez les Joseph. C'est parce qu'il y a le grand Robert qui vient de finir ses grands examens... »

– Petit Rossignol: « *Chi*, Choto-Baou (Petite-Belle-Sœur) ! Pourquoi tu dis ça ? C'est la grand-tante Joseph qui m'invite toujours. Elle dit que je sais bien raconter des histoires aux enfants. Et puis, les filles des voisins, elles ont toujours des tas d'idées pour la broderie. Même que pendant les vacances de *Puja* (fêtes à la fin de la mousson, en octobre), elles se sont relayées pour garder pendant cinq jours et cinq nuits six fillettes dont les parents visitaient leurs familles au Bihar. »

– Victorieuse: « Mais c'est justement ça aussi qu'il nous faudrait. Quelqu'un pour s'occuper des enfants pendant qu'on est au travail. Je vais en parler à mon mari. Lui, il travaille aux

Railways et il connaît des tas de gens... (beaucoup de chrétiens travaillent aux chemins de fer ; Pilkhana est à dix minutes à pied de la gare de Howrah, la plus grande d'Asie).

Écoutez, pour le congé, pourquoi on se rencontrerait pas chez les Joseph ? J'en parle à tous, d'accord ? Le 1^{er} janvier, on se voit quand les sirènes d'usine sonnent (les sirènes des aciéries, qui n'arrêtent jamais le travail, sont l'horloge populaire). On aura comme ça tout le temps de se parler avant que les conques ne résonnent... (au crépuscule, chaque maîtresse de maison souffle dans un coquillage pour inviter la déesse Lakshmi à rentrer à la maison). Et puis chacun, il faut qu'il pense à quelque chose... »

– Jennifer : « C'est ça. Moi, je pense aux petites pièces pour tous. Eh ! Petit Rossignol ! Pense aussi à quelque chose avec tes copines. Et pas seulement au grand Robert ! »

Et c'est la dispersion, au milieu des protestations embarrassées de la plus jeune et des éclats de rires joyeux de toutes.

Une réunion où les idées fusent...

Et le jour tant attendu arriva. Et la réunion eut lieu dans le grand appartement des Joseph, accueillants comme toujours.

Il y avait là plus de vingt personnes, dont douze chrétiens, et puis des bambins partout, ceux des assistants et ceux du voisinage qui profitaient du monde pour s'infiltrer subrepticement avec leurs amis, les chiens parias... Une joyeuse confusion, vraiment !

Il y avait les quatre membres de la famille Joseph, y compris le grand Robert qui portait pour la première fois une cravate (on sait bien maintenant pourquoi), Petit Rossignol avec ses trois copines rieuses (dont Rayon de Soleil), Jennifer et Victorieuse, Visage d'Or et Mrs Thomas, trois hindous : Keshto, Lakhsmi, un certain Rana, *pujari*, prêtre du petit temple du coin, et deux musulmans, Ahmed et Lumière du monde. Ah ! j'allais oublier

le si nécessaire Tchatcha Francis, mais il est arrivé en retard, tout essoufflé : « Ma Perle voulait que... etc. »

Ça a bavardé, ça a ergoté, et puis, ça a grignoté.

Il faut dire qu'à Pilkhana, il n'est pas rare qu'on se réunisse comme ça, entre voisins, même de plusieurs religions, bien que la plupart du temps, les gens se rassemblent selon les affinités religieuses, linguistiques ou de castes. Le thé, c'est le ciment de l'amitié. C'est quand même mieux, pensent les femmes, que lorsque les hommes vont dans les tripots clandestins pour boire en cachette... Pendant ce temps, ils gaspillent pas les sous des enfants.

Une telle réunion ne posait ainsi aucun problème. Mais aujourd'hui, c'était vraiment spécial, très spécial. Parce que chacun avait pensé à ce qu'il allait proposer.

Donc, Jennifer proposa d'ouvrir une autre petite école du soir ; c'est Mrs Thomas qui apportera la lampe...

Petit Rossignol suggéra timidement d'aider les mamans qui ne peuvent nourrir leurs nourrissons parce qu'elles sont anémiées et tuberculeuses, et immédiatement, le grand Robert se porta volontaire pour donner un coup de main, mais on ne savait pas encore très bien comment.

Rayon de Soleil semblait avoir peaufiné l'idée d'accompagner les malades à l'hôpital et trouva plusieurs volontaires pour l'aider...

– « Parce que, nous les pauvres, quand on propose quelque chose, c'est qu'on est prêt à le faire ; sinon, on se tait. C'est pas comme dans les grands bureaux de Calcutta ; là bas, c'est juste le contraire : plus ils proposent, plus ils décident, moins ils sont disposés à le faire. C'est comme ça. »

Bref, ce jour-là, il fut proposé (donc décidé) d'organiser les deux projets existants et de les élargir. Puis on discuta un peu plus longuement de la proposition de s'occuper des nouveau-nés nécessiteux. Ce qu'il fallait, c'était une collecte de lait.

Et on chargea les grandes filles d'aller chaque matin dans les étables à buffles récolter les dernières gouttes de lait de chaque

tétine, tout en pensant que quelques sourires bien placés auraient raison des gars un peu rustauds préposés à la traite. Et on ne se trompait pas. Même si les filles ont dû, les premiers jours, subir quelques plaisanteries du plus mauvais goût de la part des immigrés biharis (originaires du Bihar, État de l'Union indienne), rapidement, même les redoutables propriétaires mafiosi, comprenant pourquoi elles faisaient cette collecte, donnèrent l'ordre de finir de remplir toutes les bouteilles à moitié pleines...

Mais le plus important, ce sont les femmes qui y ont pensé.

Ce qu'il faut, c'est chercher les plus pauvres, dépister les plus paumés, découvrir ceux qui sont tout seuls. Quoiqu'en vérité, il n'y ait jamais vraiment de personnes toutes seules, à Pilkhana, parce que les voisins se chargent souvent de les nourrir.

Du coup, elles ont cherché celles qui auraient le plus de temps pour faire des enquêtes. Et le Tchatcha Francis a évidemment proposé son trésor de femme, Moti, qui a, tout aussi évidemment, accepté peu après. Et pour l'aider, Rayon de Soleil elle-même s'est proposée, ce qui a été adopté à l'unanimité parce qu'elle, c'est quelqu'un, même si elle est encore toute jeune.

Et, je ne sais pas exactement, mais je suis sûr que moins de dix minutes après, des cierges brûlaient devant la Vierge Marie accompagnés d'*Ave Maria*, des bâtons d'encens fumaient devant Krishna, accompagnés de « Haré Krishna, haré, haré », et de l'eau de Zen Zen aspergeait les petits chevaux de terre cuite que les femmes musulmanes cachent même à leurs maris, en murmurant : « Allah ! Allah ! », bien loin des regards soupçonneux des Maulvis (lettrés musulmans) et autres hommes de Dieu.

(Ces chevaux « *Dul-Dul* » sont le symbole de l'Imam Hussein, petit-fils du prophète, tué en Irak il y a 1 400 ans ; leurs sabots sont oints de lait pour obtenir ce qu'on désire... Bien que ce soit surtout un symbole chiite, les sunnites y recourent aussi, non sans quelque superstition parfois).

2. Au gré des intuitions

Sur la piste de toutes détresses

Dans les courées de Pilkhana, ce matin-là, Moti et Kiron sont sur la piste, parcourant en tous sens les ruelles du *slum*, comme il avait été décidé dans la maison des Joseph.

Perle a immédiatement proposé de procéder systématiquement en commençant par les voisins et connaissances et en allant directement chez les malades qu'elle connaissait. Mais allez donc retenir Rayon de Soleil ! Elle, elle veut tout, et tout à la fois. C'est de son âge, et il faut toute la ferme sagesse de Perle pour empêcher la jeunette de se lancer tête baissée dans n'importe quelle courée, n'importe quel bouge, n'importe quel tripot... Car elle avait affirmé :

– « Aucune menace ne compte quand on cherche des gens en danger. Et rien ne peut arriver puisque Dieu, il est avec nous. »

Elles voulaient traquer les misères et les détresses ; elles ne réussirent qu'à éveiller des soupçons, à provoquer des regards

moqueurs, et même à se faire chasser d'une courée où Rayon de Soleil s'était introduite à l'étourdie.

Elles voulaient découvrir le cerf blessé, mais elles ne savaient pas pister... Car la traque ça s'apprend. Il faut observer, écouter, prendre le vent, se renseigner, se laisser enseigner et, avant tout, avoir la patience, beaucoup de patience; il faut savoir ne pas blesser, ne pas susciter d'arrières pensées (« dans quel but font-elles tout ça ? quels intérêts ont-elles là-dedans ? »), ne pas bloquer, ne pas se faire rejeter...

Et Rayon de Soleil, dans sa fougue enthousiaste dut bien se rendre à l'évidence. Après deux heures de recherches, elles n'étaient pas plus avancées qu'au départ, car leurs questions trop directes : « Est-ce qu'il y a chez vous quelqu'un dans la détresse ? » rebutaient les gens...

Finalement, le point de vue de la sage épouse du Tchatcha prévalut et, se rangeant à son avis, Rayon de Soleil se découvrit soudain de nouvelles idées :

– « Tu sais, tu as raison Petite Tante. Ça sert à rien de s'affoler comme les fourmis, il vaut mieux réfléchir. Pourquoi pas commencer par les courées chrétiennes ? Tout le monde me connaît et puis on peut discuter avec tout le monde. On verra bien alors... Allez, viens ! On passe dans la courée des Toni ; il y a dix familles, ça fait beaucoup de monde, ça. On trouvera bien quoi faire parce que, moi, pour le moment, je sais pas très bien par où il faut commencer... »

– Perle : « C'est ça, si on parle avec d'autres, on aura des idées... »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Quelques minutes plus tard, les voilà assises sur la margelle du puits central des Toni, au milieu des cent mètres carrés qui sont l'espace vital de plus de quatre-vingts personnes.

Plusieurs copines de Rayon de Soleil sont là, affairées à laver du linge, à nettoyer un gamin, à bercer un petit bébé, à piler les épices ou à se préparer à partir pour la grande école. Elles

s'arrêtent à cette vue, tout excitées à la perspective d'un événement qui va rompre la monotonie du labeur quotidien.

– Rayon de Soleil : « Écoutez, vous croyez qu'on se balade, pas vrai... ? Eh bien non ! On est là parce qu'on a... »

De grands cris de colère l'interrompent :

– « Dites donc, vous les deux reines ! Qu'est-ce que vous fichez là, sur la margelle ? Est-ce que vous savez pas que ça se fait pas ? Vous allez encore souiller notre eau... »

Toi, la petite bécasse, je te connais, je te connais bien. Tu vas même pas à l'école et tu te promènes sans honte partout, *tchi* ! Ah, si ton pauvre père était encore en vie, il te bouclerait à la maison. Une fille de ton âge, c'est pas croyable de se montrer partout. Quelle dévergondée ! Tu finiras sur le trottoir, c'est moi qui te le dis.

Et puis il faut que le frère Tchatcha apprenne que sa femme admirable débauche la jeunesse ! C'est pas possible de se promener à cette heure ! Est-ce que c'est le jour de l'Indépendance ou quoi ? Hein ? Filez de là, ou c'est mon balai qui vous chassera ! »

Une barrière vivante s'est formée entre les visiteuses et l'acariâtre marâtre, fable – et plaie – de la courée, qui rend la vie épouvantable à son pauvre mari, à sa belle-mère, et à ses voisines...

Bien que tout le monde lui reconnaisse une qualité : elle est toujours prête à rendre service, de jour comme de nuit, dans la courée ou à l'extérieur. Mais qu'on ne lui demande pas de sourire ; même quand elle rend service, elle bougonne toujours...

Longues explications entrecoupées d'interjections, de rires, d'exclamations, de redemandes d'explications, de moqueries, de coups de gueule de Mudita-l'Enjouée (ce nom signifie plus exactement, selon la Bhagavad Gîtâ, 12.4, « *qui se réjouit en permanence de la joie de l'autre et veut activement qu'il soit heureux* », ce qui finalement, malgré sa méchante langue, convient fort bien à notre Mudita) :

– « Alors, si je comprends bien, et je suis pas plus bête qu'une autre, vous avez décidé de faire un groupe pour aider les autres, et vous ne m'avez même pas appelée. Mais alors, ça sert à quoi tout ce que je fais moi, quand je me décarcasse pour aider les faînéants qui jouent les malades, ou les gosses qui piaillent parce qu'ils veulent leur mère pour les nourrir et pas moi ? Ou encore... »

– Mère de Rita : « Calme-toi donc, Babhi (belle-sœur aînée en hindi) l'Enjouée ! Perle, elle t'avait bien dit qu'elle voulait te poser des questions. Alors laisse-la ouvrir la bouche, et boucle la tienne un moment ! Parce que *« la violence, ça réduit le sage au silence »* me disait toujours ma défunte mère... »

Plusieurs des jeunes amies de Rayon de Soleil entourent alors affectueusement, mais fermement, la cocotte minute bouillonnante, et la font s'asseoir sur la margelle tout en s'esclaffant devant l'air indigné de la tigresse ainsi domptée...

– Perle : « Voilà, Ma Sœur, c'est parce qu'on sait ce que tu fais qu'on a commencé par ici. Est-ce que tu pourrais pas nous dire comment faire ? Nous, on sait pas bien. Est-ce que tu connais quelqu'un qui a besoin d'être aidé ou bien, je ne sais pas, moi, d'être assisté, ou qui est seul, ou... »

– L'Enjouée : « Est-ce que je connais, est-ce que je connais ? Mais j'en connais des tas, espèce d'empotée, des gens à aider ; et puis des gens seuls, tu peux chercher tant que tu veux, t'en trouveras pas, parce que je suis toujours là ! Rien que ce matin, on m'a appelée avant les corbeaux... (dans les *slums*, le premier son du matin, juste avant l'aube, est le croassement de la corneille mantelée).

Dis, c'est pas vrai, Mère de Rita ? Avant les aurores, il y avait que toi qui étais levée... Alors ce matin, ils sont venus dans la courée musulmane voisine tout affolés, parce que la grosse Khatun, elle arrivait pas à avoir son bébé. Toute la nuit qu'elle a essayé. La sage-femme en pouvait plus. Elle-même, elle a dit qu'il fallait m'appeler...

(Khatun est un terme quasi générique accompagnant le nom d'une femme musulmane non mariée; après son mariage, elle devient automatiquement Bégum; mais, pour les non-musulmans, le changement de statut met quelque temps à passer, d'où l'étrangeté d'une « Khatun » qui accouche.)

J'y suis allée, même sans avoir le temps de me brosser les dents... et zou, j'ai fait sortir tout le monde. Y avait pas d'air là-dedans. J'ai engueulé les Bibis (femmes mariées, terme générique). Z'ont pris l'air de quelqu'un qui affronte une troupe de Djinnns. Alors, j'ai secoué la grosse Khatun et je lui ai dit de pousser, sinon le diable viendrait la prendre dans une heure. J'ai même ajouté que c'est Jésus qui nous l'avait dit...

Alors, elle a eu tellement peur, elle a tellement essayé, qu'elle a eu son bébé en quelques minutes. Il était encore plus gros qu'elle... enfin presque! En tout cas, encore plus rouge qu'elle, ça oui, et il hurlait comme un possédé. Peut-être bien, après tout, que le diable est sorti avec ses cris... »

– Rayon de Soleil: « Ça, c'est bien ce que tu as fait, Grand-tante, parce qu'elle aurait pu mourir. »

– L'Enjouée: « Qu'est-ce que t'en sais, espèce de béjaune? T'as jamais eu de gosses. Ça te dresserait bien d'en avoir une douzaine! T'aurais plus le temps de te balader. Mais c'est vrai, c'est pas bête ce que tu dis, elle aurait pu mourir. »

– Perle: « Oui, mais maintenant, y a plus rien à faire puisque le bébé et tout, ça va bien. Alors nous, qu'est-ce qu'on peut faire? »

– L'Enjouée: « Mais rien puisque j'ai déjà tout fait... Allez, ne pleure pas. Ça me rappelle que, pas plus tard qu'hier soir, la voisine de Keshto que vous connaissez, oui, celui qui brame à en perdre haleine ses *bhajan*, est venue pleurnicher chez moi parce que sa belle-mère a eu un accident et s'est cassé la jambe, et qu'elle-même, elle doit aller travailler tous les jours, et que ses enfants sont trop petits pour faire quelque chose... »

Je lui ai dit que je lui apporterai des fois du riz à midi, et peut-être que le plus petit de ses gosses pourra venir toute la journée

chez moi. Mais mon bon à rien de mari dormait déjà et j'ai pas pu lui demander la permission. Parce qu'il veut toujours que je lui demande la permission quand je veux aider les autres !

C'est pas vrai, il se prend pour le Grand-Père du Ciel ou quoi ? Mais moi, parce que j'aime pas les discussions ou les bagarres, je lui demande toujours, surtout que quand il est saoul, il dit toujours oui. Alors, j'attendais ce soir pour demander parce que, ce matin, il était d'une humeur massacrant quand il est parti... »

– Rayon de Soleil : « Oh, Grand-tante, c'est merveilleux, c'est justement ça qu'il nous faut. Grâce à toi et à ton cœur de bon Samaritain, on va pouvoir commencer avec quelqu'un. Dis, Grande-Sœur Perle, on y va, dis ? »

– Perle : « Ma foi, je sais pas trop que dire. Comment on va se présenter ? Et pour quoi ? »

– Rayon de Soleil : « Écoute, pour une fois, tu me laisses faire. J'ai une idée et la tante l'Enjouée nous accompagne parce que, sans elle, j'oserais rien faire toute seule là-bas, je me sentrais toute perdue... »

– L'Enjouée : « Très bien, petite, je vois que, finalement, t'as la tête sur les épaules. Parce qu'avec moi, ça sert à rien de minauder et de jouer les mijaurées, faut agir. Allez, on y va ! Et je vous donne la permission de m'accompagner.

Moi, je n'ai de permission à demander à personne. Et puis, il faut faire quelque chose ensemble, c'est évident ; c'est parce que les bons ils font jamais rien que les méchants ils peuvent tout. »

Et les voilà parties, les deux « envoyées » s'efforçant de suivre leur guide qui, à longues enjambées peu féminines, fend la foule en lançant à droite et à gauche des remarques plutôt désobligeantes pour se frayer un chemin. Mais tout le monde la connaît et les gens s'écartent en riant.

Les trois femmes longent les courées chrétiennes, traversent sur cinquante mètres le quartier musulman, passent devant quelques boutiques hindoues, et arrivent enfin au milieu d'un groupe de huttes qu'il serait fort honorifique de qualifier de

courée tant les toits délabrés et les parois semi-affaissées menacent à chaque instant de s'écrouler.

La première vision qui s'offre à elles est celle d'un Khesto en pleine inspiration (sa voix a presque doublé de volume à leur arrivée), psalmodiant non sans art des *sloka* (strophes) de la *Bhagavad-Gîtâ*, à la vitesse d'un étourneau picorant des graines de riz volées.

Assis en lotus, les bras semi-étendus, les paumes ouvertes, balançant le torse de gauche à droite, le chef dodelinant de droite à gauche, il jette de temps à autre un regard rapide sur l'énorme ouvrage maroquiné rouge posé sur un petit lutrin devant lui, et clame, d'un air plus inspiré que jamais, un dialogue de Krishna avec Arjuna, son conducteur de char.

Dans un nuage d'encens, trois chromolithographies, genre Saint-Sulpice, ornées de guirlandes d'hibiscus et d'immortelles, montrent Radha en laitière ou en danseuse, et Khrisna en amoureux à la plume de paon jouant de la flûte ou dansant avec quelques-unes des trente-trois mille *gopis* (bergères amoureuses de Krishna) réunies dans les clairières de Brindavan (lieu-dit près de Mathura, Uttar Pradesh, où aurait vécu Krishna enfant, synonyme de paradis dans l'imagerie populaire).

Et le petit tambourin *Sri Khole* que Khesto utilise largement montre bien qu'il est, lui aussi, de la danse !

La commotion produite par l'arrivée de la délégation ne l'interrompt pas, mais de toutes les huttes jaillissent des gens qui se demandent bien ce que ces trois chrétiennes viennent faire en groupe chez eux. L'Enjouée dissipe vite le doute en criant d'une voix forte :

– « Rani Devi, Rani Devi (Reine-déesse), je t'amène du monde, on va tout arranger. »

– Rani Devi (se prosternant pour étreindre les pieds de son aînée) : « Oh ! Bagwan (un des noms génériques les plus populaires de Dieu, techniquement réservé à Vishnou, mais décerné aussi au Bouddha, « *Celui qui est béni* »), je savais que tu viendrais. Regarde mes trois petits qui tremblent de peur parce que

j'allais partir au travail et que la mère de leur père est clouée au lit et ne peut rien faire. C'est la Déesse qui t'envoie. Venez vite chez moi.

Eh ! Ma Sœur voisine ! Tu pourrais pas préparer trois tasses de thé pour elles ? Moi je ne peux plus, j'ai plus rien. Dis, Oncle Khesto, si tu apportes, toi aussi, quelques biscuits ? Petite Sœur, vite, déplie une natte et apporte-la ! C'est un grand jour aujourd'hui, car les « mamans Marie » vont faire quelque chose pour m'aider... »

À peine entrée dans la hutte sombre, basse et humide, l'Enjouée s'est tue, n'osant plus récriminer. Perle transpire d'angoisse en se demandant ce qu'elle va bien pouvoir faire. Mais Rayon de Soleil, pleine d'assurance et avec son plus beau sourire, découvre immédiatement la forme allongée sur le grabat, s'assoit à côté, lui saisit les mains et les caresse tout en disant de sa douce voix paisible :

– « Ma Tante, t'en fais pas, on est là, maintenant tu vas aller très bien... »

Et, experte en rien du tout, mais écoutant son cœur et son intuition, elle commence à arranger les oreillers, à redresser les draps, à découvrir la jambe moulée dans un mauvais plâtre, à la surélever doucement avec une couverture et à commencer immédiatement un léger massage en décrétant :

– « Belle-fille de ma mère, tu peux aujourd'hui aller au travail le cœur léger, je m'occupe de la grand-mère de tes enfants et la ferai manger à midi. Ma Mère l'Enjouée, prends le petit chez toi ! Perle Didi, amène le deuxième dans ta maison ! Et moi, je garde ici la petite. Au fait, elle a combien ton aînée ? Six ans ? Non ? Ah, bon, sept ans ! Elle m'aidera bien alors. Et puis, j'enverrai ma petite sœur, elle a huit ans, elles s'arrangeront bien toutes les deux. Elle a l'habitude de tout faire à la maison. »

Et voilà que l'Enjouée, interloquée, acceptant peut-être pour la première fois de sa vie des directives, prend la main de l'enfant et s'éloigne avec Perle, en oubliant sa tasse de thé... et ses invectives coutumières.

Du coup, toute la courée devient un essaim d'abeilles. Et chacun de proposer quelque chose, apportant, qui un linge, qui du savon, qui des légumes. Tant et si bien que, finalement, plusieurs se proposèrent pour jouer à tour de rôle les gardes-malades durant la journée ; ce qui permit à Rayon de Soleil, non seulement de respirer, mais encore de continuer ses enquêtes...

Car l'ami Khesto, qui s'était ressaisi, avait compris bien plus vite que les autres l'enjeu réel de ce changement, puisqu'il avait été partie prenante d'une des toutes premières décisions avec Mary et Visage d'Or. Et ce fut lui, finalement, qui prit la situation en mains.

Il alla s'asseoir d'autorité devant la hutte de Rani Devi, mais sur une autre natte (caste et sexe obligent), et commença à expliquer à Rayon de Soleil qu'il connaissait plusieurs cas de grabataires et de cas désespérés, qu'il priait toujours et longuement pour eux tous, et que le grand seigneur Khrisna avait répondu en envoyant à son dévot les trois chrétiennes, ses avatars (incarnations d'une divinité) :

– « Car, *« où un Bhakta chante mon Nom, là, j'habite en lui »*, dit la Gîtâ. Mais tu dois comprendre, je ne puis aller chez eux avec toi. Il faut qu'un homme nous accompagne... Que diraient les gens ? Mais pourquoi tu demanderais pas à ta tante Moti de venir avec le père de ses enfants ? »

– Rayon de Soleil : « Écoute, Oncle. C'est trop compliqué. Lui, il travaille. Et puis, s'il faut toujours faire attention à ce que les gens disent, on fera jamais rien. Pas vrai ? Est-ce que c'est pas quelque chose comme ça que tu avais dit à ma tante Visage d'Or quand elle voulait commencer quelque chose et que les gens ont dit que ça se fait pas ? Alors, tu me dis où il y a des gens à aider.

Tu es un grand Pandit (lettré sanscrit), tu peux même écrire les noms et les adresses. Si tu écris gros, moi je pourrai même lire parce que j'ai été jusqu'à la classe six à l'école...

Et avec tante Perle, on se débrouillera bien. »

Un réseau d'entraide

L'idée lancée, la décision prise, le premier pas accompli, un réseau d'amis fut vite constitué, et le mot circula de bouche à oreille, à la vitesse de toutes les files d'attente réunies, qu'un groupe de volontaires chrétiens s'était constitué pour dépanner tous ceux qui étaient en difficulté.

Mais quand les nouvelles se firent plus précises, on découvrit avec stupeur et joie que les noms qui circulaient comprenaient autant d'hindous et de musulmans que de chrétiens et que, chose inouïe, les femmes étaient la majorité. Ce qui provoqua vite une demande qui dépassa en quantité les humbles possibilités de l'offre première et la fit déborder !

Et chacun de conter son expérience.

Maman Perle en visite

– « Mais comment tu en es arrivé là, grand-père ? »

– « Oh, c'est une bien longue histoire. Je te la dirai un jour... Mais quand j'ai commencé à plus pouvoir voir, on m'a dit que j'avais des rideaux bleus qui me fermaient lentement les yeux (cataracte)...

Je suis parti avec ma femme pour Calcutta et, à la gare de Howrah, il y avait une telle foule que j'ai perdu les miens. Je n'avais plus qu'à mendier... Et un jour, quelqu'un m'a laissé dormir sur sa petite véranda la nuit... Mais, maintenant, je suis trop vieux pour marcher. Les voisins me nourrissent à tour de rôle, mais l'hiver, c'est froid, j'ai attrapé l'asthme et la bronchite chronique, et je ne peux plus respirer. Le docteur dit que c'est un « physème »... (emphysème, une des maladies pulmonaires tueuses les plus communes par ici, résultat de l'extrême pollution). »

– Maman Perle : « T'en fais pas, on va voir ce qu'on peut faire. On t'apportera à manger et aussi une couverture pour quand il fait froid... »

Rayon de Soleil Didi

– « Petite Sœur Amrita-Nectar, qu'est-ce que tu as ? Pourquoi que tu pleures ? Maintenant, je suis là... »

– « Je pleure parce que tu es si bonne avec moi. Oui, je pourrais vraiment être ta petite Sœur. Je n'ai que quatorze ans, mais la vie a été dure pour moi. Je n'ai plus de parents. Tous deux, ils ont disparu quand on a passé la frontière du Bangladesh, l'année dernière...

(Encore aujourd'hui, des milliers de Bangladais entrent clandestinement en Inde, et s'installent dans le moindre espace vide ; ce sont surtout des hindous, fatigués d'être en butte aux tracasseries de la majorité musulmane, depuis l'Indépendance du Bangladesh en 1972 ; mais depuis six ou sept ans, on rencontre aussi des musulmans, poussés par la misère, l'intolérance des fondamentalistes, et l'instabilité politique chronique).

« Je n'avais que mon petit frère de onze ans avec moi et une très gentille dame m'a alors recueillie et logée. Puis, elle m'a amenée dans un grand bungalow où il y avait des méchants messieurs qui voulaient me tirer le sari, je sais pas pourquoi. Mais, moi, je voulais pas en tout cas, et mon petit frère, il a tellement hurlé et griffé qu'ils lui ont tous couru après. J'ai profité de ce moment pour sauter par la fenêtre sans qu'ils me voient et des musulmans m'ont protégée, même que j'étais hindoue.

Ils m'ont dit qu'ils me cacheraient parce que c'était déjà arrivé comme ça chez les voisins avec d'autres jeunes filles et avec d'autres méchants messieurs. Mais mon petit frère, je l'ai jamais revu. J'ai trouvé du travail dans une usine où je gagne deux roupies par jour. Même pas assez de quoi manger. Maintenant, j'ai attrapé la « tibi » (tuberculose), et je vais mourir. Mais mes patrons, ils me laissent habiter dans cette chambre. Ils sont gentils, même depuis que je travaille plus. »

– « Tu peux pas rester ici, on va te mettre à l'hôpital.

Je reviens demain et je vais demander à ma grande tante, Visage d'Or, de trouver un hôpital pour toi. Mais depuis

aujourd'hui, tu deviens comme ma vraie Sœur. Et puis, tu vas pas mourir parce que je vais prier pour toi Maman Marie et, sûr de sûr, elle va te guérir. Tu sais, elle aime aussi beaucoup les hindous.

Tu répètes après moi « *Pronam Maria* » (« Je vous salue Marie », en bengali), et tu deviens ainsi la petite Sœur du Seigneur Jésus. Tu sais, lui, il en a guéri beaucoup d'autres et des plus malades que toi. Je sais pas s'il a sauvé des tibi, mais je sais qu'il a sauvé des paralysés, et puis des aveugles aussi. Alors, tu penses, pour lui, c'est pas difficile de te guérir ! »

Oncle Keshto chez le lépreux

– « Mon frère Siddique-le-Juste, tu veux pas me dire, mais moi je sais bien que c'est la lèpre que tu as... »

– « Oui, c'est vrai, maintenant que tu le dis, je le reconnais, je suis maudit de Allah – *Son Nom soit exalté*. C'est à cause de mes péchés passés, dans mon autre vie. Même si, à la Mosquée, ils disent qu'on a pas plusieurs vies, moi je dis, dans mon autre vie, j'étais pas bon. Et puis, peut-être aussi, à cause des péchés de cette vie...

(Les musulmans, comme les chrétiens, ne croient pas en la réincarnation; mais l'influence culturelle hindouiste est telle que le « bon peuple » y croit souvent).

« En tout cas, ne me touche pas ! Je suis maudit, je te dis. Personne ne veut me soigner et mes doigts partent en pourriture. Ma famille m'a chassé quand ils ont su que j'avais ça. Tu ne peux rien faire pour moi, laisse-moi seul... »

– « Comment ça je peux rien faire pour toi ? C'est vrai, je sais pas trop que faire parce que je suis hindou et nous, on peut pas toucher les lépreux. On perd notre caste, qu'ils disent au temple. Mais aussi, notre grand swami Vivekananda, il a dit qu'*aucune souillure n'atteignait le croyant au cœur pur*.

Et je sais aussi que « *comme l'eau boueuse ne s'attache pas à la feuille du lotus, le mal n'adhère pas à celui qui connaît la Réalité*. » Alors, ça m'est égal de te toucher. Mais je connais rien...

Moi, je vais parler à Rayon de Soleil ; elle a peur de rien cette fille, et elle dit toujours que son *Ishta Devata* (Divinité préférée que tout hindou se doit d'avoir, ici, Jésus) est venu aussi pour les lépreux. Elle viendra te voir avec Tchatcha Francis qui, lui, pourra te porter chez « la Mère des pauvres », Térésa, qui s'occupe beaucoup des lépreux. Il paraît même qu'elle les aime.

Et puis, en réfléchissant, mon nom c'est Keshto et toi, tu as la *Kushto* (lèpre, en bengali), il n'y a presque pas de différence. Peut-être que c'est voulu comme ça pour que je comprenne que, toi et moi, on n'a presque pas de différence. Et puis, Allah et le Seigneur, c'est tout un, non ?

Voilà, je te laisse, je vais chanter le *Harirama* (litanie des noms de Hari et Rama, psalmodiée 108 fois), le nom de Hari qui est Krishna pour nous comme tu le sais, et il viendra chasser le démon de la lèpre. Pour sûr, il est moins dangereux que le grand roi-démon des Najas (cobra indien) que Krishna a tué à l'âge de cinq ans, dans la rivière Yamuna. C'était Kalyia son nom, même qu'il avait cinq têtes qui crachaient du feu...

Et bien, le Seigneur, il les lui a coupées. Alors, tu comprends, la lèpre, il lui coupera bien la tête aussi. »

Tante Lakshmi et son linge

– « Ce n'est pas de mes histoires, mais comme je suis *dhobi* (lavandière), je vois bien que ça va pas avec toi Minoti-toutepure, fille de ma sœur. Tout ton linge, il était plein de sang noir, et, depuis trois jours, tu peux plus marcher. Tu es libre, mais c'est mon métier et je sens bien que tu es malade. Moi, je veux pas te voir sangloter comme ça. T'as pas vingt ans et tu es toute sens dessus dessous. Allons... »

– « Voilà, c'est à cause de mon mari. Il boit toujours, il m'a déjà fait quatre enfants et je n'ai que dix-neuf ans, et le cinquième, il ne le veut pas. Il dit que c'est de ma faute. Moi, j'en peux plus ! J'en voulais plus, mais c'est lui qui veut. Il ne veut plus d'enfant, mais il veut faire des enfants ! Moi, je comprends pas. Alors, il a envoyé chercher la vieille Napiti, la femme du

coiffeur, qui m'a fait une opération avec une grande aiguille, et depuis, j'ai mal au ventre, le sang, il coule toujours et j'ai très, très chaud sur tout le corps. Dis, est-ce que tu crois que je vais mourir ? »

– « Ah, ça je connais. J'en aurais beaucoup de ces histoires à raconter avec mon linge. Il faut très vite voir un docteur sinon c'est très dangereux. »

– « Tu sais bien que j'ai déjà plus d'argent pour payer ton linge. La vieille a tout pris et il y a encore une grande somme à lui payer et alors, un docteur Babu, c'est pas possible. »

– « Laisse-moi faire : Victorieuse Didi, c'est mon amie ; elle va s'occuper de toi. Elle m'a dit qu'avec mon travail, je connais des tas de gens et si j'apprends qu'ils ont des difficultés, je l'avertis. Donne-moi ton garçon pour quelque temps, il va surveiller mon linge dehors. À sept ans, c'est possible, non ? Et moi, je cours chez Victorieuse Didi. Si elle est pas chez elle, c'est le Mama (oncle maternel, en bengali) Francis que j'avertis.

Ton linge, pas besoin de le payer, tu me revaudras ça un jour quand je serai en difficulté. Mais le grand Mahadev (Shiva), il m'a bénie de tant de travail qu'on ne manque de rien chez nous, puisque souvent on mange deux fois par jour. Alors, faut pas se plaindre, hein ? »

Oncle Francis et la déesse

– « Dis-moi un peu. Tu m'as fait appeler, mais comment as-tu su ? »

– « C'est simple ! C'est l'homme de Victorieuse qui travaille aux chemins de fer qui a dit à mon voisin qui y travaille aussi, que la mère de tes enfants pouvait aider tout le monde. Moi, je pouvais quand même pas l'appeler. Qu'est-ce que toi t'aurais dit ? Et puis, je n'ai pas besoin d'une femme, moi. Je suis un homme. Alors, c'est toi que j'ai fait venir parce que, vraiment, je n'en peux plus et je ne sais plus que faire. »

– « T'as eu raison de pas l'appeler. Moi, j'aime pas du tout qu'elle se ballade seule partout. Mais j'aime bien quand même qu'elle aide ceux qui ont des difficultés.

Après tout, tout le monde maintenant, il me salue mieux qu'avant depuis qu'elle a commencé à mettre son nez dans les affaires des autres. Note que je suis pas contre, mais je suis pas toujours pour non plus, parce que je vois bien, moi, comment les autres hommes, ils la regardent. Elle est si belle, tu la connais ! Et c'est vrai que je suis moins en souci depuis que Rayon de Soleil l'accompagne partout, parce que la petite est si jolie qu'heureusement que ma femme est avec elle, sinon je ne sais pas ce qui lui arriverait.

Bon, c'est pas tout ça, mais pourquoi tu veux me voir ? Dis-le donc enfin ! »

– « Voilà, j'ai honte de l'avouer, mais je suis sans travail depuis longtemps... »

– « T'es pas le seul, c'est presque la majorité ici. »

– « C'est vrai, mais jusqu'à maintenant, je pouvais faire comme tout le monde, des petits boulots, des bricolages, des travaux, des tas de choses à droite et à gauche, quoi ! Et puis, ma grande fille, elle peut aller ramasser du charbon sous les locomotives. Mon fils a arrêté l'école ; ça lui suffit, cinq classes. C'est un homme maintenant, à douze ans. Il vend des petits fruits qu'il coupe en morceaux et sur lesquels il met du piment. Même mon dernier qui a trois ans, il peint des ballons, là, devant ma porte. Tu l'as rencontré probablement.

Mais c'est leur mère qui s'est effondrée l'autre jour. Elle était toute blanche : « elle a plus de sang », m'a dit la mère de l'éboueur qui vient chaque jour vendre ses verroteries. Elle a les jambes toutes gonflées, elle peut plus marcher, elle est sur la natte et elle vomit toujours...

J'ai dû arrêter le travail et on mange une fois tous les deux jours maintenant, depuis la dernière lune, alors qu'avant on avait assez. Par la grâce de Dieu, on était des *Ekbela* (ceux qui mangent une fois par jour). Mais mes gosses, ils pleurent de faim,

sauf la grande qui dit que ça va pas mal. Mais je vois bien qu'elle est toute maigre et qu'elle aussi a faim, mais elle ne veut pas le dire... »

– « Je vois. Il faut faire quelque chose et vite. Mais aujourd'hui, c'est déjà trop tard. Est-ce que vous avez déjà mangé aujourd'hui ? »

– « Non, mais hier soir, alors oui, ça, c'était la fête. Parce que Ashoka Agréable-à-voir, il a amené de l'argent chez lui et il a invité mes gosses à manger. Quelle joie ! Oui, vraiment, c'était la fête ! »

– « La fête, la fête, mais quand même, toi, ta fille et sa mère, vous n'avez rien mangé... »

– « C'est vrai ça. On n'a rien mangé, mais on était si content dans le cœur que c'était comme si on avait mangé. Alors, on a remercié le Dieu pour tout ça et la mère de mes enfants a dit : *« Ô Seigneur glorieux, merci pour tes dons à Ashoka et demain, n'oublie pas ceux qui te remercient aujourd'hui »*, et on a acheté des fleurs pour la Déesse... » (comme le prescrit le proverbe : *« si tu as faim et que tu n'as que deux roupies, achète avec l'une du riz, et offre avec l'autre des jacinthes pour la Déesse »*, Lakhshmi, née de l'océan).

– « Ça, c'était une belle prière, et les fleurs, c'était une bonne idée aussi. Mais ça vous a pas fait manger aujourd'hui, pas vrai ? »

– « Comment ça, ça nous a pas fait manger ? Mais la Déesse nous a donné beaucoup plus, elle nous a donné toi et ta femme. Alors, ce soir, même si on mange pas, tu penses bien si on va la remercier la *Lokhi Devi* (Lakshmi). L'ennui, c'est qu'on n'a plus d'argent, mais comme pour les fleurs d'hier, on en empruntera encore. Pour la Déesse, c'est le moins qu'on puisse faire. Elle fait tant pour nous ! »

– « C'est dit. On va s'occuper de tout ça. À propos, où est-elle, la mère de tes enfants ? J'aimerais bien savoir comment elle est... »

– « Faut pas te fâcher, mon frère et bienfaiteur, mais moi, tu comprends, je préfère que ce soit la mère de tes enfants qui vienne la voir. Tu comprends, entre femmes... »

Petite sœur Souïmanga et Visage d'or, sa mère

– « Où est la brosse à cheveux ? Et puis, où t'as mis les boucles d'oreilles que Baba (papa, en bengali) m'a données pour mon anniversaire ? »

– « Qu'est-ce qui te prend, Souïmanga, d'être si excitée et d'enfiler un sari à cette heure ? C'est pas la fête et il y a encore du travail à la maison. Tu vas quand même pas au cinéma ? Je te l'ai interdit, tu sais bien ! »

– « Tu comprends pas, Ma (maman, en bengali). La grande tante Victorieuse a envoyé sa fille Petit Rossignol pour me chercher. Elles disent qu'elles ont besoin de moi parce qu'il y a une fille de mon âge qui va mourir, et si elle devient mon amie, et si je vais la voir à l'hôpital où elles l'amènent, elles disent qu'elle va guérir. Tu te rends compte, Ma ? Moi, je vais faire comme Jésus, je vais guérir un malade ! »

– « Ne gesticule donc pas tant ! Ce que tu vas faire, c'est bien. Mais d'abord, c'est comment le nom de ton amie ? »

– « J'en sais rien, Ma. Mais Petit Rossignol dit qu'elle pleure toujours. Alors, c'est mon Amie-des-larmes, même si je connais pas son nom... »

– « Bon, vas-y, mais reviens vite parce que moi, ce soir, il me faut aller voir un homme qui a voulu se suicider. C'est pas possible ça ! Même quand on est pauvre, c'est pas une raison. Y a que les riches ici qui se suicident parce qu'ils font pas confiance en Dieu... Mais, enfin, il faut que j'y aille. J'essaierai de comprendre. »

Très rares à l'époque (dans les années soixante), le nombre de suicides a augmenté de 14 % depuis vingt ans. Aujourd'hui, on en compte un pour dix mille habitants. Les causes les plus importantes en sont les maladies mentales (17 %) et les

querelles avec les belles-familles (10 %). La misère n'entre en compte que pour 2,2 % des cas.

Visage d'Or chez le suicidé

– « Il faut m'excuser, Grand-père maternel, mais ma fille Souïmanga m'a retardée. Ces temps, elle a de ces idées, la petite. Elle croit qu'elle va rendre tous les jeunes de son âge heureux. Enfin, c'est ce qu'elle nous ressasse sans fin depuis quinze jours... C'est vrai qu'elle a des tas d'amis. Mais moi, j'aime pas la voir courir ici et là. À son âge, moi, j'avais encore jamais montré mon visage en dehors de la courée et avec tous ces garçons modernes qui courent dans les rues, non, j'aime pas ça ! Mais elle, elle dit que ça lui fait rien puisque le Seigneur Jésus, il est avec elle. »

– « Oh, le grand prophète Issa (Jésus, en urdu ; cité 74 fois dans le Coran) – loué et vénéré soit son nom ! Moi, j'ai souvent prié sa mère pure, Myriam (Marie, qui apparaît 32 fois dans les textes coraniques). Mais vous, vous dites qu'il est mort sur la croix, alors que c'est pas vrai. Allah, il l'aimait tellement, « Issa-la-parole-de-Dieu », qu'il l'a monté au Ciel juste avant, et que c'est le mauvais Judas qui est mort sur la croix. Alors, pourquoi, vous, vous adorez Judas ? » (le Coran – IV.156 – affirme qu'il y a eu substitution, et que Jésus est monté au Ciel avant la crucifixion).

– « Écoute Frère-Grand-Père, je suis pas venue pour discuter de Judas, ce vaurien qui a tué le Seigneur Jésus. Ça, tu demandes aux prêtres. Eux, ils connaissent, mais moi, j'y connais rien. Ce que je sais, c'est que ma sœur Lumière du Monde m'a appelée pour me dire que tu n'avais plus confiance au Dieu... »

– « Comment ça, plus confiance en Allah ? Il est « Tout-Puissant et Miséricordieux ». Comment pourrais-je ne plus avoir confiance en lui ? C'est pas possible ! Sans Allah – Son Nom soit béni –, le ciel et la terre, c'est rien. Est-ce qu'un *telagari* (fardier) peut rouler sans ses deux roues ? L'homme et Allah, ils ont besoin l'un de l'autre, non ? »

– « Bon, bon. Mais comment ça se fait que maintenant tu es cloué sur ta natte, hein ? C'est quand même pas Allah qui t'y a mis ? »

– « Ah, mais ça, c'est une autre histoire. J'en avais tellement marre. À mon âge, tu te rends compte. J'ai presque quatre-vingt-cinq ans. Ma Bibi, elle m'a abandonné. »

– « Comment est-ce possible ? Elle est la mère de tes enfants et elle s'est occupée de toi jusqu'à maintenant, non ? »

– « Oui, et même bien ! Mais elle a dit que je lui ai donné le divorce, alors... »

– « C'est vrai ça ? Tu l'as renvoyée ? »

– « Non, non. Mais j'étais tellement fâché l'autre jour que je l'ai giflée. Enfin, tu sais bien ce que c'est, ça ne tue pas, une gifle. Et j'ai dit trois fois le *talaq* (formule traditionnelle de divorce islamique)... Alors, elle m'a dit qu'elle partirait, et je ne l'ai plus revue. Trois jours maintenant.

J'étais déjà bien trop faible alors pour me nourrir moi-même. Est ce que tu sais que j'ai plus de quatre-vingt-quinze ans ? Et mes fils ne sont plus là et toutes mes filles, elles sont mariées. On n'est plus que les deux. Alors, j'ai pleuré, pleuré tout seul et puis (tu le dis à personne, hein ?), j'ai pu me traîner vers le bistrot derrière les étables et j'ai bu un peu. Oh, un tout petit peu, juste comme ça pour passer mon cafard. C'est dur d'être seul. Toi, tu peux pas comprendre, tu sais, tu peux pas comprendre. Et puis, c'est ma Bibi qui m'apportait l'argent. Alors, plus de Bibi, plus de païsa (un centième de roupie)...

À mon âge ! Est-ce que tu sais que j'ai plus de cent ans ? Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Alors, j'ai vu tout trouble et puis tout noir, et alors j'ai coupé mon poignet avec une lame de rasoir. Ça faisait pas mal et je crois que j'ai beaucoup ri en le faisant. Tu sais, j'avais un peu bu quand même. Alors, je me suis endormi et quand je me suis réveillé, il y avait le *Kobiraj* (docteur traditionnel musulman) qui avait été appelé par mon copain Mohammed qui venait passer me voir. Je vais mieux, mais j'ai perdu beaucoup de sang. Mais, c'est rien le sang.

Maintenant, c'est le sang de mon cœur qui est tout parti. Mon cœur, il est vide parce que ma Bibi, elle est pas là. Je veux la revoir. Sans elle, je peux rien ! Oh, Allah, Allah ! »

– « C'est pas bien, non c'est pas bien ce que tu as fait. Mais avec ma sœur Lumière du Monde, on va aller la voir, ta Bibi. Sûr qu'elle est dans la famille de son frère. Vous les Islams, vous vous aidez tellement que vous êtes comme une seule famille et qu'on sait toujours où aller vous trouver. Ça, vraiment, c'est pas comme chez nous. On est les vrais croyants, nous les chrétiens, mais parfois, on s'aide pas beaucoup tandis que vous... ! C'est dommage que vous soyez incroyants quand même ! »

– « Comment ça incroyants ? Mais c'est vous les mécréants qui dites qu'il y a trois Dieux. Pardonne-moi Allah, d'avoir proféré ce blasphème ! Mais si vous dites la *fatiha* (*Au nom de Dieu clément et miséricordieux*), peut-être qu'il vous pardonnera. Parce que « *Celui qui croit en Allah, Allah guide son cœur* » (Coran LXIV.11). »

– « Je vois que tu n'es pas mourant. C'est au moins ça ! Alors, je te laisse et je vais voir ma sœur, et on va tout arranger. Et si tu veux, par-dessus le marché, je t'envoie le curé de la paroisse, il saura te répondre. Moi, qu'est-ce que je sais là-dessus, sinon qu'il y a qu'un seul Dieu et que c'est Dieu ! »

– « C'est pas possible que tu dises ça, puisque nous, on dit la même chose, et qu'on n'est pas la même chose... »

– « Moi, je sais pas, à la fin ! Alors, c'est peut-être qu'on a le même Dieu, même si il a un nom différent... »

La colère de Tante Jennifer

Tante Jennifer est au comble de l'indignation :

– « C'est incroyable ! Ma sœur et sa fille, les voilà qui partent sur les traces de mon mari. Ça suffisait pas qu'il y en ait un dans la famille qui s'occupe des autres ? Les voilà tellement emballées, qu'elles s'occupent même plus de leur ménage. Et leurs enfants qui chapardent dans les rues, je parie ! C'est que je regrette maintenant d'avoir été à cette réunion chez les Joseph. Ça nous

a tourné à tous les sangs et tout est chamboulé. Faut tout de même pas exagérer.

Je vais aller le lui dire de ce pas, moi, à la Victorieuse et à son écervelée de Petit Rossignol, ce que je pense de tout ça...

Et la voilà partie dans la ruelle. Mais en réalité, ce ne sont pas les démarches de sa Sœur qui ont fait déborder le vase, c'est ce que son cheminot de mari manigance par derrière, en allant ici et là pour enquêter...

« Est-ce que j'ai besoin de « quêter », moi, pour vivre ? Ce que je veux, c'est que mon homme soit présent à la maison quand il revient du travail et qu'il « quête » pas partout... »

Elle est tout à coup rejointe par notre amie Mudita l'Enjouée, qui lui flanque en pleine figure, devant la boutique du tailleur où elle s'était arrêtée :

– « Dis donc, la cheminote, est-ce que tu te prépares pour les Olympiques, ou quoi ? T'as tout l'air du Toofan express (train « Ouragan », partant de Calcutta). Et tu fais la fière, hein ? Tu veux même pas me saluer dans la rue ? Non mais des fois, t'aurais avalé des taureaux furieux que tu fasses cette tête ? Et premièrement, où est-ce que tu vas ? »

– « D'abord, langue de vipère, je t'ai pas appelée. J'ai pas été élevée avec toi, que je sache. Heureusement pour moi ! Tu me fiches la paix maintenant ! Moi, je vais chez ma sœur Victorieuse et elle va m'entendre. »

– « Quoi ! Tu vas te battre avec elle ? Alors, pour le coup, je vais avec toi parce que, justement, ça me fait penser que j'avais deux mots à lui dire à ta pimbêche de sœur. Depuis qu'elle joue les grandes dames de charité, c'est tout juste si elle nous reconnaît ! Je t'accompagne. »

Et c'est en véritable ouragan que les deux femmes pénètrent dans la courée où, justement, Victorieuse, Petit Rossignol, oncle Khesto et deux ou trois autres semblent en discussion animée.

– Jennifer : « Dis donc, ma sœur. Est-ce que tu as perdu la boule ou quoi ? À quoi ça rime tout ton tintouin ? Moi, je te le dis carrément, j'arrête tout parce que j'en ai par-dessus la tête de

tout ça. Le monde est maintenant à l'envers et on sait plus qui fait quoi. Tout ça à cause de vos réunions... »

– Victorieuse: « Je comprends pas, mais vraiment je comprends pas. Qu'est-ce que j'ai fait ? On était justement en train de se dire qu'il fallait faire une nouvelle réunion et vous arrivez comme des jars en furie... »

– L'Enjouée: « Quoi ! Encore une nouvelle réunion ? Mais, moi, je vais te le dire à quoi ça sert vos réunions. C'est de la merde et vous brassez toutes de la merde, rien d'autre. Et vous emmerdez tout le monde pour couronner le tout ! Ça, moi, je vous le dis aussi sec. »

– Jennifer: « Faut quand même pas exagérer, grande sœur Mudita. Je voulais pas dire ça... »

– Petit Rossignol: « Oh, sœur de ma mère, ma tante Jennifer ! Justement, on avait besoin de toi. Je viens d'aller derrière la Mosquée voir un petit nouveau-né. Sa maman est morte en le mettant au monde. Son papa a disparu depuis six mois et ses grands-parents ont déjà cinq de leurs petits-enfants à charge depuis que leur fille est morte de « phoïde » (typhoïde), il y a quelques mois. Ils nous demandent de faire adopter le bébé. C'est difficile là où ils habitent parce qu'eux ils sont Bengali, et tous les autres musulmans autour parlent urdu... »

– Oncle Keshto: « Moi aussi, j'étais venu pour discuter de ce que j'ai vu dans le coin madrassi (au fond de Pilkhana, occupé par plusieurs milliers de chiffonniers venus de Madras), là où il y a que des petites huttes ? Et bien, est-ce que vous savez que là-bas, il y a des centaines d'enfants et pas une seule école ? Ils voudraient bien qu'on s'occupe aussi des petits enfants comme la crèche qu'on voit chez les Sœur-à-la-croix... »

Et puis, ça sert à quoi de critiquer tout le monde ? Shri Tulsidas (fameux poète hindi) a dit: « *même dans tes rêves, ne regarde pas le mal chez les autres* ». C'est aussi ce qu'a dit Shanti Parva du Mahabaratam: « *que votre façon d'agir avec les autres soit comme vous voulez que les autres agissent avec vous* »...

– L’Enjouée: « Bon, c’est bien ce que j’ai toujours dit. C’est même pour ça qu’on est venue vous voir aujourd’hui. Hein, pas vrai Sœur Jennifer ? Alors, c’est décidé. Moi, je vais avec toi et Petit Rossignol voir le bébé orphelin et vous, vous réfléchissez aussi pour l’histoire de l’école chez les madrassis. On la fera, je vous dis, leur école.

Enfin, peut-être qu’on la fera pas, mais on fera quelque chose pour les enfants, ça c’est sûr. Allez, assez bavardé. On y va. »

Les uns et les autres se sont alors dispersés pour vaquer à leurs occupations, chacun se demandant: « où tout ça va donc aboutir ? Parce qu’on ne peut vraiment pas continuer comme ça ? »

Les potions du bon docteur

Ce souci était tellement partagé qu’après l’échauffement de la dernière rencontre, rendez-vous fut pris à l’unanimité pour le surlendemain, mais, cette fois, chez Rama, le prêtre *Pujari* (chargé des rites, des *Pujas*) du petit temple du bout du *slum* qui, seul, offrait assez de place pour recevoir tout le monde.

Aux quelques dix ou douze qui avaient déjà commencé quelque chose, s’étaient joints en effet une douzaine de leurs amis qui entendaient bien, eux aussi, participer à une action utile, plus une dizaine de curieux venus « pour faire plaisir », qui restèrent dans l’ombre, à l’arrière, pour ne pas trop se mouiller et risquer de se faire embaucher.

Il y avait sept hommes ; le reste de l’assemblée était composé de femmes. Se faisait cependant remarquer (ne serait-ce que par ses rires) le petit groupe de jeunes filles tournoyant autour de Rayon de Soleil, Petit Rossignol et Souïmanga, la fille de Visage d’or. Un bon nombre de femmes musulmanes, certaines ayant relevé le voile aveugle qu’elles portaient, avait répondu à l’invitation de leur amie Lumière du Monde. L’une d’entre elles était la maman d’un gosse amené à l’hôpital.

Les jeunes gens brillaient par leur absence. Seul le grand Robert les représentait, mais on n'était pas absolument sûr de la vraie raison de sa présence, parce qu'il ne s'était guère fait remarquer par son zèle, sauf pour aider Petit Rossignol à temps et à contretemps...

Le début de la réunion fut fort confus. Tous parlaient en même temps.

Chacun voulait rapporter ses expériences, ou les problèmes rencontrés, et personne n'était à même de mettre un semblant d'ordre dans le débat. Rama, le *pujari*, habitué à diriger les cérémonies, essayait bien, mais sa voix fluette et quelque peu chevrotante était dominée par les coups de gueule de l'Enjouée ou la voix puissante de Jennifer. Tout ça n'aboutissait à rien.

C'est alors qu'à la surprise de tous, les trois oncles Francis, Khesto et Joseph se sont avancés, ont imposé le silence, fait signe à Monsieur Ahmed de les rejoindre, et pris la parole :

– « Écoutez tous. Ces derniers jours, chacun a essayé de voir ce qui pouvait être fait pour les gens en détresse qu'on a rencontrés. Mais il semble que maintenant, on soit plutôt débordé. Alors, au lieu que chacun dise n'importe quoi ou qu'on parle tous à la fois, on propose que chacun parle à tour de rôle, en commençant par les plus âgés. Tiens, tante l'Enjouée, tu as la parole. »

Il n'avait d'ailleurs guère le choix car elle s'était déjà avancée et se tournait avec assurance vers l'auditoire :

– L'Enjouée : « D'abord, je suis pas la plus âgée ici, moi ! J'ai pas encore des cheveux très blancs, mais j'ai vu des centaines de familles... – rires, exclamations –... Enfin, j'en ai vu des dizaines, et ce qu'il faut avant tout, c'est un hôpital, parce que tout le monde est malade et qu'avec cet imbécile de gouvernement, on ne peut rien faire. Aussi, il nous faut de l'argent. Les riches, ils ont qu'à payer et aussi les docteurs, ils écrasent les pauvres... »

– Khesto, la coupant : « Ça va, ça va. On a compris. Maintenant, au suivant... »

Mais personne n'osait plus parler parce que l'Enjouée lançait autour d'elle des regards furibonds, vexée de s'être fait interrompre dans la tirade qu'elle avait longuement préparée.

Alors tout à coup, nos trois petites jeunes, Bulbuli, Kirone et Moutoussi se sont avancées, poussées en avant par le groupe rieur qui les entourait :

– « Allez-y, allez-y, vous avez des tas de choses à dire, non ? »

Conscients qu'elles n'étaient pas exactement parmi les plus âgées et que la tradition indienne ne permet guère aux jeunes (surtout aux filles) de parler avant, et même devant, les adultes, les quatre hommes hésitèrent un instant, se concertèrent du regard, puis Tchatcha Francis les encouragea de la main :

– « Allez, vous pouvez parler. Vous vous êtes bien débrouillées tous ces jours-ci, dites-nous donc ce que vous pensez. »

Rayon de Soleil, la plus âgée avec ses seize ans, rougit légèrement, toussa, hésita, porta la main à sa bouche, tira la langue en signe traditionnel de honte, puis, après un coup de coude de Petit Rossignol et les « Vas-y » du petit groupe d'amies, elle se décida :

– « Voilà, la tante dit : « un hôpital ». Nous, nous disons : c'est trop gros, c'est pas possible. Mais partout où on est allées, on a vu des gens malades, des mamans qui brûlaient de fièvre, des enfants qui avaient la maladie rouge (rougeole, variole, vérole), des bébés qui mourraient parce qu'ils étaient trop petits ou que la maman n'avait pas de lait, des papas qui partaient au travail en crachant leur sang. Et puis aussi, des enfants qui sont morts parce qu'ils vomissaient tout... »

– Petit Rossignol : « Et des fillettes qui pouvaient pas marcher parce qu'elles avaient une jambe comme paralysée (par la polio-myélite, extrêmement fréquente à Pilkhana), et puis aussi, j'ai vu des vieux avec la lèpre et une fille qui avait mon âge et qui était aveugle... »

– Souimanga : « Ah oui, même qu'une fille comme moi, elle a la tibi (tuberculose). Mais maintenant, elle va mieux depuis

qu'elle est à l'hôpital et qu'on lui a payé des remèdes. Et elle est devenue mon amie. »

– Rayon de Soleil: « Justement, c'est ça le pire : personne ne peut payer le docteur ou, si on y va quand même, on peut pas payer les pilules pour se soigner. C'est peut-être là qu'on pourrait faire quelque chose... Il faudrait un genre de tout petit hôpital... »

Jusque-là, personne n'avait interrompu parce que les précisions révélées recoupaient ce que beaucoup avaient rencontré, sans compter que chacun était un peu ému de voir que ces petites, qui auraient pu être leurs filles, avaient déjà côtoyé tant de souffrances et de maladies, et qu'elles n'avaient pas peur de vouloir faire quelque chose. Alors, si les jeunes comme elles s'y mettent vraiment, on ne va quand même pas lâcher...

Il y eut un petit moment de silence après, chacun réfléchissant.

Puis une voix s'éleva, celle de Jennifer :

– « Je sais ce qu'il faut. C'est un dispensaire et puis un docteur bien à nous... »

– L'Enjouée: « Eh, tête de buffle, tu vas le chercher où ton docteur... ? Et les médicaments, tu y as pensé toi aux médicaments ? Ça coûte plus cher que tes paroles stupides ces choses-là. »

– Mister Joseph: « Allons, allons, du calme ! C'est ça qu'il nous faut, un dispensaire. Ce qu'il faudrait c'est un docteur qui nous aide. Après tout, est-ce qu'un docteur, il pourrait pas faire ce que nous tous, on fait ? »

– Lumière du Monde: « Moi, je connais un médecin qui, des fois, donne gratuitement des cachets quand on est trop pauvre. Mais il n'habite pas dans le *slum*. Et puis, il n'est pas musulman... »

– Khesto: « Ça va pas recommencer, non ? C'est pas des cachets et des piqûres religieuses qu'il donne ton docteur. Alors, la religion ça a rien à voir là-dedans. Il est quoi ton docteur, hein ? »

– Lumière du Monde: « Je ne sais pas. Il a des images avec des tas de bras et de têtes dans son cabinet. Mais, malgré ça, oui, il est gentil et tout le monde l'aime bien. »

– Rama: « Moi, je crois que j'en ai entendu parler aussi. Il aime les pauvres, c'est sûr. Il habite à côté du grand marché, mais je ne lui ai jamais parlé... »

– Madame Thomas: « Moi, je le connais bien. Quand mon frère était malade et qu'on n'avait pas un sou, ça fait déjà bien longtemps parce que, maintenant, nous on gagne assez, eh bien ! le père de l'église, il m'a envoyée chez lui. Il a écrit un petit mot pour lui en me disant: « C'est un ami. Il est vraiment très bon, il te fera rien payer »... »

– Victorieuse: « Eh bien voilà, on a trouvé. Moi, je vais aller le voir, le Père, et peut-être que le docteur Babou, il pourra nous aider... »

– Lumière du Monde: « Oui, c'est ça et peut-être qu'il pourra venir des fois chez nous. Où j'étais avant, il y avait un médecin musulman qui faisait comme ça pour les pauvres... »

– Rama: « Y'a aussi des hindous qui font comme ça. La preuve c'est que ce docteur, il est hindou et puis, à la Ramakrishna Mission, ils ont même un hôpital pour les pauvres, mais c'est juste à l'autre bout de Calcutta. Alors, on pourrait même trouver un petit local ici pour qu'il vienne. Mais le problème, c'est les médicaments... »

– Mère de Rita: « Chacun pourrait quand même donner quelques sous et puis aussi, on pourrait aller demander à la « Mère » qu'elle nous donne quelques médicaments... »

– Visage d'Or: « Oh, oui ! Mère Térésa, elle, c'est pas comme les autres. Elle aime les pauvres avec son cœur et ses mains et aussi avec ses yeux. Quand je la vois, je vois le Bon Dieu... »

– L'Enjouée: « Espèce de gourde ! Dieu, il est pas femme, non ? Elle peut pas être Dieu, elle peut être que la Vierge Marie. Ah, ça oui ! Elle au moins, elle en fait pour les pauvres. Mais quand même, au fait, pourquoi elle a jamais rien fait pour nous, hein ? Moi, je vais aller la voir et lui dire, moi: « c'est pas parce qu'on

est des riens qu'il faut rien faire pour nous. Si tu es vraiment la Vierge, alors viens nous aider. Sinon, tu peux rester chez toi, on n'a pas besoin de toi ! »

– Rayon de Soleil : « Oh non, grand-tante ! Faut pas parler comme ça. Elle est sainte la Mère. Elle nous bénira pas, si toi tu y vas. Mais sûr que si on lui demande, elle donnera. Elle est comme Jésus, elle donne tout ce qu'elle a, même son temps. Et puis, elle sourit toujours, toujours. Moi, je voudrais devenir comme elle, avec les pauvres... »

– L'Enjouée : « Oh, toi ! On ne va quand même pas t'appeler la Sainte Sourire du *slum*. Plutôt la Sainte Nitouche du *slum*, ça oui. Ça t'irait bien. »

– Tchatcha Francis : « C'est fini, oui, la grand-mère avec ta langue acide ? Alors, c'est décidé. La mère de mes enfants va aller voir le Père avec Sœur Visage d'Or et oncle Khesto. Grand-tante Thomas et Rayon de Soleil vont aller chez la Mère... »

– Lumière du Monde : « Moi, je veux aller chez le « Mon-Père », parce qu'il aime les musulmans aussi, lui. Si on se mêle tous, peut-être que son ami le docteur Babu, il sera plus prêt à nous aider... »

Et en moins d'une semaine, le docteur accepta d'offrir ses services. Mère Térésa envoya des médicaments. Un petit local fut trouvé au cœur de Pilkhana. Et rendez-vous fut pris pour le dimanche à dix heures du matin...

Il y eut foule ce matin-là, mais pas de malades ! La foule en question n'était que le groupe qu'on connaît déjà et qui ne pouvait pas entrer au complet dans le petit dispensaire improvisé, tant il était exigü.

Mais à l'extérieur, de chuchotements en chuchotements, de suppositions en affirmations, on en vint à la certitude que le docteur Babu était bel et bien là et attendait ses premiers malades.

Personne n'était venu parce qu'au fond, personne n'y croyait vraiment. Un docteur gratuit, des médicaments gratuits, ça se

voit que dans les rêves ces choses-là, et peut-être aussi chez la Mère. Mais on savait bien qu'elle n'était pas là. Et puis, on ne savait plus trop ce qu'il fallait penser.

Certains disaient que c'était un truc chrétien pour faire que tous deviennent chrétiens. D'autres disaient que c'étaient les hindous qui voulaient convertir les musulmans. Et enfin, d'autres avaient vu des femmes voilées qui chuchotaient et se demandaient bien si les intégristes de la *Jamaat-I-Islami* n'allaient pas venir punir les croyants qui viendraient dans ce groupe de mécréants. (Ce parti politico-religieux fondé en 1941 par Abdul Allah Mawdudi, visait à l'origine la création d'un fondamentalisme éclairé. Surtout influent au Pakistan, au Bangladesh, en Afghanistan – *Hekmatyar* –, et en Inde où il débuta en 1948, il est devenu en de nombreux endroits le porte-voix des pires extrémismes !)

Le docteur était un homme de cinquante ans, très noir de teint, avec un port digne d'un colonel de l'armée britannique. Il parlait d'une voix suave mais ferme et plaisantait beaucoup. À le voir, on sentait tout de suite qu'il était bon. Il écoutait beaucoup aussi...

Il expliquait justement qu'il était désolé de ne pas pouvoir faire plus, qu'il ne pouvait venir qu'une fois par semaine parce qu'il avait une très lourde clientèle, que, bien sûr, il ferait tout gratuitement, et qu'il s'engageait à rester le dimanche matin jusqu'à ce que le dernier malade soit parti. Cependant, il ne pouvait pas commencer avant un mois parce qu'il ne pouvait pas laisser, comme ça, tomber tous ses malades du dimanche.

Tout le monde l'apprécia du premier coup et, spontanément, chacun l'appela du nom familial de docteur Babu.

C'est le seul personnage de cette « préhistoire » qui s'achève dont nous donnerons le véritable nom, même si le récit de la création du dispensaire s'inspire d'un autre centre que le sien. Il s'agit du docteur S. K. Sen, une personnalité en vue de Howrah,

qui fut un des premiers membres du comité de *Seva Sangh Samiti* lorsque celui-ci fut officiellement constitué, en 1966.

Après plus de 20 ans de services exceptionnels, il en devint le président honoraire, et mourut en septembre 1995, regretté de tous.

Comme il fallait bien un peu d'organisation, le docteur expliqua ce que lui, à son tour, attendait de chacun :

– « Il me faut une liste précise des médicaments dont vous disposez. Il me faut aussi deux assistants, un pour écrire les noms et un autre pour donner les médicaments prescrits. J'aimerais aussi que les responsables soient avec moi, là, le dimanche, et que chacun vienne à l'heure.

Ah ! j'oubliais : la base de mon traitement, ce sera des potions. C'est beaucoup moins cher, c'est très efficace, et les malades font confiance parce que les liquides sont de couleurs différentes, et ils peuvent les emporter dans des bouteilles. Toutes les potions sont faites à partir de la vieille médecine indienne. Mais il faut apprendre à les préparer. Il faudrait envoyer quelqu'un dans mon cabinet pour que je le forme. Ensuite, on verra pour les piqûres. »

Le grand Robert se présenta spontanément, et tout le monde se réjouit de voir un jeune homme s'engager. Mais sa déception fut visible quand il entendit dire que Petit Rossignol, dont il était sûr qu'elle serait choisie, était trop occupée par les visites et aides diverses pour aider au dispensaire, et que par contre, Rosi, qui surveillait les enfants le soir, pouvait apprendre les potions et les piqûres. C'est Visage d'Or qui serait responsable du dispensaire.

Tout était donc décidé, mais on sentait bien chez tous la crainte que tout n'aille pas comme sur des roulettes.

Le docteur viendrait-il dans un mois ? Arriverait-on à se débrouiller pour faire une liste des médicaments ? Et si aucun malade ne se présentait ?

3. À l'aube des premières structures

Les priorités de l'aide

La question des malades paraissant réglée (bien qu'elle fût loin de l'être), nos pisteurs de détresse réalisèrent vite que d'autres pistes se présentaient. À mesure que s'élargissaient leurs enquêtes, ils découvraient les difficultés que rencontraient les gens et discernaient peu à peu les priorités.

Accompagnons-les le temps de quelques visites.

La *première équipe* est constituée de Tante Perle et de Rayon de Soleil. Les voici dans le quartier hindou, où elles découvrent le quotidien de la misère...

Une hutte disjointe. Un père lépreux : il ne peut marcher que sur ses moignons. Il y a cinq enfants : aucun d'eux ne va à l'école ; l'aîné a dix-sept ans, il tire un *rickshaw* et apporte à la maison 150 roupies par mois. La mère est décédée il y a deux ans en accouchant du dernier...

Voici une courée de brahmanes, derrière la grande étable à buffles. La mère fait des rites religieux, ici et là, depuis que le père, *Pujari*, s'est enfui on ne sait trop pourquoi. Elle est tuberculeuse et ne gagne que quelque sous à chaque cérémonie. Elle a trois enfants à nourrir dont une fille sourde et muette ; bien sûr, elle n'arrive pas à joindre les deux bouts. La grande fille de neuf ans se débrouille en vendant de la paille tressée ; c'est elle aussi qui s'occupe du ménage...

À proximité du petit temple de Rama, c'est une famille d'orphelins (ils ont perdu leurs parents dans les grandes inondations). Maintenant âgés de quinze, treize et six ans, ils sont pris en charge par les voisins, mais comme ceux-ci sont très pauvres, cette charge est pour eux de plus en plus lourde.

À côté de chez le Parrain de la mafia, il y a une maison en dur (la mafia est présente partout dans les *slums*, où le Parrain est souvent considéré comme une espèce de Robin des Bois, car il peut protéger grâce à ses bandes armées, mais tuer aussi!).

Le père était maçon et gagnait bien sa vie. Mais il est tombé d'un échafaudage, il y a six mois. La maman est en très mauvaise santé, mais elle arrive parfois à faire des ménages, une ou deux heures ici ou là.

La grande fille de vingt-deux ans a un enfant ; son mari l'a quittée pour partir au Rajasthan (État de l'Ouest de l'Union indienne), et n'a pas encore donné de nouvelles. Parmi les quatre autres enfants, un garçon de quatorze ans gagne cinquante roupies par mois dans un petit atelier de tournage de métaux non ferreux...

La tante Perle est effarée. Elle rencontrait tous les jours des gens pauvres ou en difficulté, mais tant que ça et tous à la fois, elle est effondrée...

– « Ce qu'ils ont besoin tous, c'est d'abord de gagner plus, mais là-dessus on peut rien faire. On peut quand même pas leur donner du travail, ni de l'argent. Ça sert vraiment à rien ce qu'on fait. On ne peut rien promettre, on ne peut que discuter

et consoler. Il vaudrait peut-être mieux tout arrêter dès maintenant... »

Rayon de Soleil n'est pas de cet avis. Elle est sûre que quelque chose peut être fait. Seulement, elle ne sait pas trop comment :

– « Dans chaque famille, il y a des enfants qui ne mangent pas à leur faim, parce qu'ils ont perdu leur père ou leur mère ; ils ne sont pas orphelins, mais ils sont orphelins quand même. Faudrait leur trouver quelqu'un qui puisse les prendre en charge. Mais seulement les plus petits parce que, après six, sept ans, ils sont tous utiles à la maison et peuvent même gagner des sous... »

Il faudrait qu'on réfléchisse pour voir si on peut pas en mettre un ou deux chez la Mère, ou à l'école où il y a une pension, ou chez les Grandes Sœurs, ou peut-être aussi chez les hindous à Belur math (célèbre centre de la *Ramakrishna Mission*, dans la banlieue nord de Howrah). Pour les islams (les musulmans), je sais pas... »

Le *deuxième tandem*, composé de Madame Thomas et de Petit Rossignol, s'est rapidement retrouvé tout aussi perplexe et inquiet.

Leur première visite les a conduites chez une grand-mère veuve, courbée par les ans, qui prend soin de ses deux petits-enfants dont les parents ne sont jamais revenus de la *Kumbh Mela* ; ils sont probablement morts piétinés... (La *Kumbh Mela* est ce fameux pèlerinage hindou qui a lieu tous les douze ans à Allahabad, au confluent du Gange et de la Yamouna, où se rassemblent plusieurs millions de dévots, ce qui occasionne de fréquents accidents, noyades, paniques, etc.)

La grand-mère gagne trente roupies par mois avec son travail de servante dans une famille Parsi plus riche. Mais elle sent qu'elle ne va pas vivre longtemps. Que deviendront les enfants ?

Une seconde visite les amène dans un logement délabré où il faut se baisser pour pénétrer. Le père s'est suicidé il y a deux ans. Il avait perdu son travail depuis dix-huit mois et on menaçait de les expulser ; il a perdu la tête...

Pour nourrir ses quatre enfants, la maman répare des habits comme couturière et elle arrive à gagner deux à trois roupies par jour, parfois jusqu'à cinq. Mais elle ne peut payer son loyer de vingt-cinq roupies par mois. La grande fille de cinq ans assemble, pour dix roupies par mois, des petits jouets qu'on leur livre en pièces détachées...

En revenant vers leur courée, les deux visiteuses rencontrent la solide Mary qui, justement, sortait d'une maison où elle avait promis qu'elle amènerait quelqu'un. Du coup, elle revient précipitamment sur ses pas, annonce la visite de ses deux amies et explique à celles-ci que le père est mort dans un accident de bus il y a un an; la mère est cuisinière avec soixante-dix roupies par mois, et mange chez ses employeurs; mais elle doit nourrir les vieux parents de son mari et son propre père, en plus de ses six filles:

– « Heureusement que trois d'entre elles peuvent grappiller ici et là. Mais nous, on avait tellement espéré un garçon, alors on voulait toujours un enfant de plus. Et maintenant, comment marier toutes ces filles, et qui nous nourrira quand nous serons vieux ? »

Sur le chemin du retour, ce fut un long silence. Puis, Petit Rossignol dit à Madame Thomas et Mary:

– « Qu'est-ce que vous croyez qu'on peut faire pour tous ceux qu'on a vus aujourd'hui ? Moi, je sais pas, mais il me semble que si quelqu'un pouvait s'occuper des enfants, surtout des filles, ça aiderait bien tout le monde. Mais comment faire ?

On peut quand même pas les ramasser comme ça et les mettre dans une chambre et puis les nourrir... »

– Madame Thomas: « Tiens, et pourquoi pas ? Si on trouvait une chambre assez grande, ce serait pas très difficile. Il faudrait simplement que quelqu'un s'en occupe. Toi, peut-être tu pourrais même le faire. Le plus compliqué, ce serait de les faire manger... »

Qui va payer ? Mais on peut toujours garder ton idée. On verra bien ce qu'en disent les autres ».

Le *troisième team* est celui de Lumière du Monde et Victorieuse. Elles ont commencé par les quartiers musulmans où la première, qui connaît bien sûr nombre de personnes, conduit sa coéquipière droit sur une maison qu'on lui a signalée derrière les étals des bouchers.

Là, la maman explique que son mari est mort en arrivant de l'Uttar Pradesh (le plus grand État indien, 150 millions d'habitants), d'où ils étaient partis à cause de la misère. Elle faisait le ménage dans deux maisons et gagnait en tout soixante-dix roupies. Elle dormait sur la véranda avec sa fille de quinze ans, mais depuis deux mois, cette dernière n'est visiblement pas en sécurité. Alors, c'est une femme musulmane qui les a hébergées sans se soucier du fait qu'elles étaient hindoues.

Elle dit encore qu'elle peut vivre avec ce qu'elle gagne, mais qu'elle a peur pour sa fille :

– « Qu'est-ce qui va lui arriver puisque je ne peux pas la marier ? ».

Dans une maison voisine, le papa, déjà invalide, a dû récemment être hospitalisé. La maman gagne cent cinquante roupies par mois dans une usine et ne se plaint pas de son salaire. Mais les enfants tombent malades les uns après les autres :

– « On en a déjà perdu cinq (ce sont des victimes de la thalassémie, maladie congénitale sanguine extrêmement fréquente, surtout dans les villages, qui, dans une famille atteinte, emporte deux enfants sur trois). Il nous en reste deux, heureusement ! Le plus petit est comme paralysé et tout le monde dit qu'il est fou. Mais c'est pas vrai, il a simplement son cerveau malade, je le sais bien, moi. Il rit toujours et me reconnaît bien. Qu'est-ce que je ferais si je te perdais aussi mon amour, mon bijou, toi la prune de mes yeux ? »

Et elle ensevelit en parlant son visage dans celui du petit, qui rit, qui rit, tout en battant de travers ses mains d'infirmes moteurs cérébraux en bavant plus que jamais...

Dans une famille que le Maulvi local, maître d'école musulman, lui a recommandé, Lumière du Monde parle à toute

vitesse en urdu et explique à Victorieuse, qui ne comprend pas un mot, que le père est décédé d'un accident de travail il y a six mois, que la mère en est morte de chagrin il y a six semaines, et que les quatre enfants sont pris en charge par un oncle qui est venu d'Assam il y a un mois, mais doit repartir le mois prochain, et ne peut les emmener avec lui...

De plus, la grand-mère est grabataire et le plus petit des enfants a à peine trois mois...

Et pour couronner ce triste après-midi, Lumière du Monde se voit interpellé devant la mosquée par une femme de trente ans qui mendie.

Elle n'a pas de domicile. Son père, tuberculeux et aveugle, est assis sur les marches en train d'égrener les quatre-vingt-dix-neuf noms d'Allah sur son chapelet (on voit partout ces hommes, souvent vieillards chenus à barbe blanche, récitant ces noms, ou accomplissant le *Dhikr*, c'est-à-dire la répétition cent mille fois de la *fatiha* ou du : « *Il n'y a de Dieu que Dieu* »). Ses deux enfants vivent, pour l'instant, dans deux des maisons qui bordent la place :

– « Jusqu'à ce qu'on me dise de les reprendre. Après... après, j'irai plus loin. Mais ayez pitié de mon père ! Au nom du grand prophète Muhammed, que la paix soit avec lui. »

Victorieuse est atterrée, elle pourtant si énergique et vigoureuse. Si, en quelques heures, on peut rencontrer tant de détresses, que va-t-on bien pouvoir faire ? Mais Lumière du Monde en a vu d'autres et la prend par le coude en disant :

– « Allons, viens ma petite sœur. Faut pas se laisser abattre. Allah est grand et miséricordieux. Il va nous aider. Des fois, dans la mosquée, ils prennent des orphelins. C'est ce qu'il nous faudrait aussi essayer de faire. Mais je sais pas trop comment on y arrivera... »

Les conseils des ingénieurs

De leur côté, les hommes n'ont pas perdu leur temps. Mais ils s'y sont pris différemment :

– « On voit pas pourquoi il faut s'affoler, on a tout le temps. Y'a que les femmes pour s'exciter si vite. Elles veulent refaire le monde ou quoi ? Nous, on n'est pas né d'hier. On sait que ça a toujours été comme ça et que ça sera toujours comme ça... enfin, si on fait rien. Et on veut faire quelque chose, pour sûr.

Mais il faut réfléchir. Est-ce qu'il n'y a pas vingt-quatre heures dans un jour ? Pourquoi travailler comme s'il y en avait vingt-huit ? Il faut être philosophe dans la vie : *« Ce qui vient, laisse le venir, ce qui part, laisse le partir »* (Samniasa Upanishad).

Après tout, quand l'eau de l'étang monte, le lotus monte aussi. Donc, quand les choses changent, nous aussi, il faut bouger ; on doit faire quelque chose, c'est sûr, mais calmement... Et puis, même si le Gange et le Brahmapoutre coulent dans des directions différentes, ils se rejoignent dans le même delta... » (le delta des Sundarbans, au Sud de Calcutta).

Du coup, ils ont pris tout leur temps. Durant deux dimanches, ils ont laissé les femmes parler :

– « De toute façon, elles aiment ça. Et puis, pour les femmes, ça a quand même du bon. Toute la journée, elles s'occupent du ménage et des gosses. C'est finalement bon pour elles tout ce remue-ménage... »

Et ils en ont parlé à leurs copains de travail. Ils ont mis dans le coup quelques voisins. Mines de rien, ils sont allés se balader à droite et à gauche, comme ça. Mais pas pour faire des enquêtes...

– « On n'est pas des « sociales » (des assistantes sociales). C'est pas notre boulot après tout... »

Puis ils s'asseyaient dans un bistrot, prenaient un thé, discutaient de la pluie et du beau temps, du quartier et de la ruelle, comme ça, et puis du sport. C'est quand même important le

sport. Et il faut savoir si le *Mohamedan Sporting* a battu l'*East-Bengal* au football et pourquoi...

Ensuite, ils s'accompagnaient les uns les autres, passaient chez le forgeron, regardaient le travail, échangeaient entre eux quelques nouvelles, parlaient du temps qu'il fait, des problèmes. Et encore du sport. Ensuite, une petite virée chez le cousin Untel avec une petite partie d'écartés à la gargote voisine. Bien sûr, sans mises trop fortes, enfin pas pour aujourd'hui en tout cas...

Et puis, ils revenaient par un autre chemin, jetant un coup d'œil presque indifférent sur les courées, les huttes, les puits, les décharges, les étables. Enfin, ils acceptaient parfois de tremper une moustache (non, pas plus !) dans une petite bleue offerte par le vieux Mc Leod, Anglo-indien dont l'état premier est d'être saoul et l'état second, dans sa soûlerie même, d'être la gazette non inhibée, mais bien imbibée de tous les événements, publiables ou non, du *slum*.

Enfin, chacun rentrait calmement chez soi, après s'être acheté un peu de bétel bien tassé, avec beaucoup de « jaune » surtout, pour que les femmes ne sentent pas leur haleine.

Et, si celles-ci arrivaient plus d'une demi-heure après eux en s'excusant d'avoir été prises par les enquêtes, les hommes feignaient sans vergogne la colère :

– « Enquêtes, enquêtes, est-ce que j'en ai fait moi des enquêtes ? Et bien, j'en sais autant et peut-être même plus que toi sur ce qu'il faudrait y faire à ce quartier pour que les choses tournent enfin rond. Pas besoin de courir les rues pour ça, moi ! »

Et de rire sous cape devant l'air coupable de leurs épouses. Pour une fois que ça n'était pas à eux d'être pris en défaut pour balade nocturne !

Et puis, après avoir discuté entre eux (entre eux seulement), ils ont mis ensemble leurs découvertes et décidé d'approfondir doucement tout ça :

– « Les chrétiens ont dit qu'Adam s'était beaucoup promené avant de voir quel était le meilleur arbre dans le jardin, et s'il y

avait pas eu Ève et le serpent, il n'aurait jamais fait des bêtises le premier.

Les hindous étaient d'avis qu'il faut s'attendre à tout, puisqu'on est dans le *Kali yuga* (l'Âge des batailles, qui a succédé à l'Âge d'or), et que ça va durer encore longtemps puisque ce sont des millions d'années que les cycles durent.

Enfin, les musulmans pensaient que la création ne s'est pas faite d'hier, et que, s'il est écrit que les choses doivent changer, ça changera, Inch'Allah ! »

Mais tous étaient d'accord pour parler de tout ça à des « experts » :

– « C'est les seuls qui connaissent. Nous, qu'est-ce qu'on connaît après tout ? Plus que nos femmes, c'est sûr, mais quand même, pas grand chose ! Seulement voilà, on peut pas le leur dire à elles. Alors, on va demander à droite et à gauche, à ceux qui connaissent mieux que nous. »

Et Tchatcha Francis s'informa auprès des responsables de l'hygiène aux chemins de fer qui lui refilèrent quelques tuyaux.

Khesto alla consulter un de ses amis qui pratiquait la médecine ayurvédique (médecine indienne traditionnelle) : il lui dit ce qu'il fallait faire pour que les enfants ne boivent pas toujours de l'eau polluée.

Mister Joseph eut l'heureuse idée de demander à rencontrer l'un des conseillers municipaux, architecte de métier, qui disait avoir son idée sur les inondations annuelles du *slum*...

Ahmed alla interroger son délégué syndical, un pur et dur marxiste de la vieille école, qui lui expliqua comment on faisait des choses en groupe, et qu'on faisait plus de choses à dix ensemble qu'à cent séparément, et qui, en plus, lui glissa que s'il faisait prendre leur carte syndicale à deux ou trois autres, peut-être qu'il pourrait parler à un de ses permanents du Parti qui pourrait débloquer quelques fonds...

Enfin, bien que ne faisant pas formellement partie du groupe, José, qui avait son fils en Arabie saoudite, connaissait un entre-

preneur et lui posa quelques questions : ses réponses furent jugées assez pratiques pour qu'il les communique à ses amis...

Le dimanche suivant, à dix heures, les trois équipes sont à nouveau réunies. On a pensé que ce serait une bonne chose de se réunir chaque dimanche à la même heure, même si parfois les hommes sont absents, puisqu'il leur arrive souvent de travailler sept jours sur sept. Mais enfin, il y en a quand même qui ne partent que l'après-midi ou font les nuits. Alors, c'est le meilleur moment pour se voir.

À la stupéfaction générale, les trois groupes découvrent qu'ils ont tous eu la même idée, ou presque.

La première équipe a envisagé de placer quelques gosses chez la Mère, chez les Sœurs ou dans différentes institutions religieuses.

La deuxième a suggéré que les enfants devraient être pris en charge d'une façon quelconque et qu'on pourrait peut-être, pour cela, trouver une grande chambre...

Et le troisième tandem, rejoignant le premier, a parlé d'orphelins...

Ce qui ressort clairement de tout cela, c'est qu'après les problèmes dus aux maladies communes, la deuxième urgence serait de s'occuper des gosses qui sont devenus complètement orphelins, ou sont sans père ou sans mère, ou encore dont les parents sont dans une telle détresse que c'est comme s'ils étaient vraiment orphelins.

Et chacun de retourner le problème en tous sens jusqu'à ce que l'Enjouée, flanquant un coup de poing sur la natte, se dresse comme un diable hors de sa boîte et s'écrie, d'une voix tonitruante :

– « Mais, vous êtes tous bouchés ou quoi aujourd'hui ? Ce qu'il nous faut, c'est évident : c'est un **foyer pour enfants**. Orphelins, moitié orphelins, pas orphelins, qu'est-ce que j'en ai à foutre moi ? On fait pour les orphelins pas orphelins comme s'ils étaient orphelins. Un point c'est tout et j'aimerais bien que quelqu'un dise le contraire ! »

Et dans le silence prudent qui s'ensuit, la voix calme de l'oncle Khesto de s'élever :

– « C'est ça, grand-mère sage, c'est le seigneur Krishna qui a parlé par ta bouche. On fera un foyer pour enfants...

Ce que le seigneur Krishna, ni personne ne nous a encore dit, c'est comment on va le faire. Mais ça, c'est pas pour aujourd'hui. Alors pourquoi se faire du souci d'avance ? On va tous prier, hein ?

Est-ce que vous êtes d'accord ? Si on n'a qu'un seul but devant nous, comme Arjuna qui ne regardait que les yeux de l'oiseau quand Drona lui a demandé de le tirer, alors, on y arrivera ! »

(Dronachanga est le précepteur des frères Pandavas et Kauravas, dans la grande épopée indienne du *Mahabharata*).

Et quand le troisième dimanche du mois arriva, les hommes laissèrent longtemps parler les femmes de ce qu'elles avaient fait durant la semaine. C'est qu'elles en avaient fait, il fallait le reconnaître :

– « Et elles racontaient, racontaient, racontaient, à croire qu'elles se prenaient pour Valmiki lui-même (le Sage Rishi, auteur de l'épopée du *Ramayana*), mais toujours le même refrain revenait en conclusion : « qu'est-ce qu'on peut bien faire ? On n'a rien et on n'est rien »...

Au lieu de butiner paisiblement, comme les abeilles, elles s'agitaient comme des bourdons, couraient dans tous les sens et finalement ne récoltaient rien. Enfin, c'est pas tout à fait vrai quand même, mais nous, les hommes, on allait leur montrer ce qu'on était capable de faire tout seuls. »

Et quand leurs compagnes ou filles commencèrent à tourner en rond, les hommes déclarèrent :

– « Écoutez-nous, vous autres. Ce qu'il nous faut, c'est entendu, c'est un dispensaire – et on va l'avoir sous peu –, mais aussi s'occuper des gosses. Ça, c'est votre affaire, à vous les femmes, parce que c'est vous qui les faites, les gosses ; c'est à vous

de les prendre en charge. Nous, on vous aidera bien sûr. Mais tout ça ne résout rien.

Ce qu'il faut faire, c'est réfléchir : pourquoi tout ça ? La cause, quoi, de tout ce qui va mal. Pourquoi nos enfants, ils sont toujours malades, ils vont pas à l'école, il y a de l'eau partout pendant la mousson, les huttes s'effondrent, et puis tout le reste...

Allez, Frère Khesto, toi qui parles comme un MP (membre du Parlement de New Delhi), dis-leur ce qu'on a décidé de faire après avoir mis ensemble tous nos cerveaux... »

– Khesto : « Le seigneur Krishna, dans sa sagesse infinie, nous a... »

– Mister Joseph : « Ah non ! Ça, on en a pas parlé. Dis simplement ce qu'on a dit et puis après, si tu veux, tu les feras tes patenôtres à ton Seigneur. C'est quand même pas le nôtre !

Et puis, il faut pas mélanger : ce qu'on fait, c'est ce qu'on fait, et Dieu, il nous aidera. Nous, on dit : ce que d'autres hommes ont fait, d'autres hommes pourront le faire. Alors, voilà ce qu'on va faire... »

– Khesto : « Vous, les chrétiens, vous priez jamais. Pas étonnant que vous restiez toujours pauvres... Bon, tant pis si vous ne voulez pas entendre ce que le seigneur Krishna a fait avec le grand serpent... »

Eh bien ! voilà. Écoutez, les femmes, est-ce que vous êtes satisfaites de faire des files de deux heures à la pompe avec vos seaux ? Non, bien sûr. Et bien, pourquoi vous les faites ces heures à la pompe, hein ? »

– L'Enjouée : « Elles y vont que pour papoter. Moi, jamais j'y vais. J'envoie... »

– Khesto : « Toi, grande sœur, tu la fermes. Laisse-moi parler ou je vais tout m'embrouiller. Vous faites ces heures à la pompe parce que vous êtes près de trois mille pour une seule pompe point d'eau. Oui, on a compté. Il n'y a que vingt-cinq pompes chez nous. Et encore, plusieurs marchent pas. Alors, ce qu'il faut, c'est beaucoup plus de pompes. Et puis, c'est pas seulement pour ça. Vos enfants boivent n'importe où, et parfois, ils plongent

leurs doigts sales dans les seaux d'eau pour boire, et après, ils ont le ventre tout enflé; ils vomissent, ils font de la diarrhée. S'il y avait plus de pompes, vous auriez plus d'eau propre pour boire et pour faire la cuisine... »

– L'Enjouée: « Ma parole, il se prend pour un grand docteur Babu. C'est lui qu'il nous faut pour soigner nos gosses ! »

– Khesto: « En tous cas, toi, si tu continues, c'est pas le nez que je vais te couper, comme Lakshman l'a fait à la sœur de Ravana, c'est ta langue. Si seulement tu avalais un peu d'eau pourrie et que tu la vomisses ta langue, c'est pas nous qu'on pleurerait... »

Bon, où j'en étais ? Ah oui, ça y est, ça me revient. Nous, les hommes, on a remarqué aussi combien nos ruelles sont sales. Elles sont pleines de détritrus, personne ne les ramasse parce que les camionnettes de la municipalité ne peuvent pas passer. Alors, ça pourrait et puis, vous avez vu nos gosses ? Ils jouent là-dedans ! Il y a plus de mouches que d'étoiles au ciel, et la mouche ça donne les vers. Hein, vous saviez pas ça, vous les femmes ? Et puis... »

– Mister Francis: « Allons, frère ! Faut pas exagérer. Les femmes, elles connaissent des tas de choses par rapport aux gosses et aux maladies... »

– Khesto: « Bon, bon, j'ai dit comme ça pour les jeunes qui savent pas que les vers, ça vient des œufs et que les œufs ça vient des pattes des mouches et que les mouches, elles l'ont pris sur les ordures, et puis après, on attrape tous le choléra avec ces dépôts. Alors, il nous faudrait, nous-mêmes, nettoyer tout ça... »

– L'Enjouée: « Mais c'est pas notre travail. On les paie pour quoi, à la municipalité ? Pour s'engraisser sur notre dos. Qu'ils viennent donc se salir les pattes. Moi, en tous cas, j'enverrai personne de ma famille... »

– Khesto: « Très bien. Et puis tous tes petits-enfants, ils mourront. Et c'est pas la municipalité qui va t'en refaire des petits-enfants, hein ? Nous, on se disait que si on pouvait nettoyer les petites ruelles, peut-être que la mairie, elle finirait par

comprendre et elle nettoierait les grandes. Faudrait réfléchir et puis, tu sais, toutes ces ordures, ça bouche les drains et alors, qu'est-ce qui arrive quand la mousson vient, hein ? Dites-moi un peu ? On est tous i-non-dés !

C'est chaque année la même chose et les ingénieurs, ils disent qu'il faut désensabler. Enfin, ça veut dire nettoyer les drains régulièrement ; et puis aussi, il faudrait rehausser les paliers de beaucoup de nos courées dans le fond du slum ; et puis, ne pas permettre que des gros propriétaires bouchent la route. Enfin, il faut empêcher que les toits s'effondrent en mettant quelques briques sous les plus grands piliers pour pas que ça pourrisse... »

– L'Enjouée : « Sûr qu'on va le nommer à la commission du Plan (Plan quinquennal de développement) à New Delhi, celui-là. N'empêche que sa véranda à lui, elle est prête à s'écrouler. J'ai failli me casser la tête l'autre jour contre la poutre, tellement elle était basse. À force de prêcher ce que tu pratiques pas, tu pourrais devenir notre prochain curé de la paroisse... »

Protestations, quolibets, cris divers, approbations aussi, fusent de toutes parts...

– Khesto : « Dommage, grand-tante, que ça t'a pas éclaté la cervelle, ma poutre ! Mais avec ta tête de brique, t'as dû pas mal me l'abîmer, ma poutre... Pour te répondre, voilà : j'avais décidé de commencer toutes les réparations chez moi demain ; si nous, on donne pas l'exemple, qui est-ce qui commencera ?

Et puis, il y aurait aussi les toilettes, les latrines quoi ! Enfin, je veux dire, là où on doit aller avec le petit pot, hein ? On peut pas toujours aller dans les drains comme les animaux... »

(Les Indiens n'utilisent jamais le « papier toilettes », qu'ils jugent fort peu hygiénique. De plus, le récipient d'eau est toujours utilisé avec la main gauche, d'où l'habitude de ne jamais manger qu'avec la main droite ; l'auteur affirme qu'hygiéniquement parlant, cette coutume est supérieure à l'occidentale !)

« On nous a dit que la municipalité voulait faire quelque chose. Si on demande pas en premier, c'est les « Disdao » qui auront tout (onomatopée pour les « Dix-d'en-haut », désignant

les dix pour cent des classes supérieures). Alors voilà, on va aussi essayer ça, et puis beaucoup d'autres choses. Mais vous pouvez pas tous tout comprendre à la fois. »

Quand il eut fini son discours, on vit bien que les hommes bombaient un peu le torse, fiers de leur porte-parole et encore plus de ce qu'ils lui avaient inspiré de dire.

Quant aux femmes et aux autres auditeurs, vraiment, ils étaient impressionnés. Après un certain temps, quelques femmes commencèrent à chuchoter entre elles :

– « Quand même, qu'est-ce qu'ils sont ingénieux nos hommes ! C'est pas nous qu'on aurait été chercher tout ça. »

– « Oui, t'as raison. Mais ils sont quand même pas ingénieurs, eux ! Allez, va, on les connaît bien. Ils sont plus hâbleurs que savants. Moi, j'ai comme l'idée qu'ils sont comme le singe du cirque, ils répètent ce qu'on leur a dit. »

– « Oh, j'ai bien senti qu'ils mijotaient quelque chose. Ils nous avaient l'air bien mystérieux ces derniers jours. »

– « Oui, mais en attendant, c'est tout vrai ce qu'ils ont dit et c'est bien dit. L'oncle Khesto, c'est quand même quelqu'un. Il fait pas que chanter, il sait aussi parler... »

Sûrs de leur effet, les hommes laissaient aller les chuchotements et se jetaient des clins d'œil complices. Ils sentaient bien que plus personne n'interviendrait, tellement il leur semblait avoir tout dit. Alors, le frémissement des conversations à voix basse, finalement, ça ne leur déplaisait pas tant que ça...

Cependant, dans le groupe éternellement frondeur des jeunes filles, on voyait bien qu'il se passait quelque chose...

Rayon de Soleil semblait vouloir ouvrir la bouche, et ses copines paraissaient l'encourager, mais elle ne pouvait quand même pas parler après que les hommes aient communiqué leur programme si clairement. Surtout pas elle qui n'avait plus de père ! Alors, elle prit la tête de Petit Rossignol entre ses mains et lui glissa dans l'oreille : « Dis-le à ta maman. Elle, elle peut le répéter... »

Et quand Victorieuse eut écouté ce que sa fille venait de lui dire, elle devint toute perplexe: « C'est vrai qu'elle a raison, mais aussi, je pourrai jamais le dire. Ils vont être furieux, les hommes, et quand mon mari le saura, qu'est-ce que je vais prendre ! »

Elle pesait ainsi le pour et le contre, quand l'Enjouée, qui ne tenait jamais plus de cinq minutes en place et qui avait déjà réalisé l'exploit de se taire pendant dix minutes, lança :

– « Moi, je suis d'accord avec tout ce que vous avez dit. Faites-le, et nous, on vous suivra toutes. »

Cette approbation inespérée quoiqu'un peu ironique, donna l'occasion à Victorieuse de dire tout haut ce que sa fille lui avait confié tout bas :

– « Oui, c'est bien beau ce que vous avez dit. Mais comment vous allez les faire, vous, les puits, les drains, les latrines et toutes les autres choses ? Est-ce que vous avez de l'argent ? Est-ce que vous êtes le gouvernement ? Est-ce que vous avez le Parti avec vous ?

Ça suffit pas de faire « Gorrh-Gorrh » avec les mots, il faut encore faire « Korrh-Korrh » ... » (Gorrh-Gorrh: raclement de gorge ; Korrh-Korrh: jeu de mots sur « kora », travailler).

Ce fut une belle explosion de colère de la part des hommes, d'approbation confuse de la part des femmes, bref, une cacophonie soudaine où même la voix d'Enjouée ne se remarquait plus...

Après dix minutes de brouhaha, l'oncle Khesto réussit à prendre la parole pour la donner au prêtre *Pujari* Rama qui, tout ému, dit d'une voix de grelot :

– « Écoutez mes frères et mes sœurs. À l'entrée de mon petit temple, vous avez vu qu'il y a une tortue dessinée, mais on ne voit pas ses six membres (les quatre pattes, la tête et la queue) ; c'est pour nous enseigner que, quand on entre, on doit laisser à la porte les six péchés (l'orgueil, l'envie, la luxure, la gourmandise, la colère et la paresse, l'avarice étant exclue). « *Lorsque,*

comme la tortue rentre ses membres, le dévot peut complètement retirer ses passions, alors, sa sagesse s'affirmera » (Gîtâ, II, 58).

Alors aujourd'hui, si on prend des décisions pour les autres, c'est parce qu'on veut les aider, pas parce qu'on veut faire mal. Alors, il faut pas se moquer des autres ou se mettre en colère. Ce qu'on doit faire, c'est les trois Da : *Data, Dayam, Dama*. Donne, fais miséricorde et contrôle-toi. (Ce dicton sanscrit est attribué à Projapoti, le Seigneur de l'univers, conseillant ses trois fils.)

Alors, je vous le demande : pas de colère, ni de bagarre. Ça n'avance à rien. Car comme dit Gandhi, *« la paix est le seul chemin vers la paix »*. »

Un silence plein de respect s'étant tout à fait rétabli, l'oncle Khesto pût continuer :

– « Écoutez. On a tous beaucoup réfléchi. On n'est pas des ingénieurs, mais avec nous, il y a des ingénieurs. Alors, c'est tout comme, non ? Et puis, qui vous a dit que le seigneur Krishna a sauvé le monde en un jour ? Il a mis douze ans pour tuer Kamsa, le roi tyran de Mathura. Et votre Dieu, c'est bien huit jours, enfin sept, qu'il a mis pour créer le monde ? Alors, est-ce que vous croyez qu'on peut faire quelque chose en une semaine, alors qu'on est pas Dieu ? Et puis, vous, les islams, il vous faut tourner combien de fois autour de la Kaaba pour voir vos péchés pardonnés, hein ? Pas seulement une fois et ça prend du temps.

Alors, c'est la même chose pour nous. Ce qu'on a dit, on le fera, mais ça prendra du temps et de l'argent. Si chacun, on prie bien, pourquoi qu'on l'aurait pas, hein, l'argent ? Si le seigneur Rama n'avait pas eu la foi, il aurait jamais vu son pont construit pour aller à Lanka et le dieu Vishnu ne lui aurait pas envoyé les écureuils et les ours. Mais, nous aussi, on aura un jour ce qu'il nous faut, et c'est pas le « Dix-Têtes » (le démon Ravana) qui nous en empêchera ! »

Tous éclatèrent en applaudissements, certains s'embrassant de plaisir.

On vit même, dans la joyeuse confusion qui suivit, le groupe de jeunes filles exécuter en s'esclaffant une espèce de farandole

avant de se mettre à chanter, ce qui fut jugé fort déplacé dans une assemblée où il y avait tant d'hommes...

Il y eut alors comme un silence coupable qui fut rompu par une petite voix, celle de Rayon de Soleil qui ne put s'empêcher de dire :

– « C'est pas tout, en attendant, il nous faut aller chercher le lait pour les bébés, et envoyer quelqu'un à l'hôpital pour les trois malades qui attendent leur repas. Qui est-ce qui vient avec moi ? »

Et, à la stupéfaction générale (à seize ans, ça ne se fait vraiment pas), la voilà qui s'adresse à l'oncle Ahmed, musulman qui plus est :

– « Dis donc mon oncle, j'ai aussi besoin de toi pour aller soulever un malade derrière la Mosquée. On va le mettre dans un pousse-pousse parce qu'il doit être admis à l'hôpital avant midi...

Viens vite ! »

Et le bon Ahmed en fut lui-même si abasourdi qu'il la suivit sans mot dire...

Mais le message était passé, et tout le monde le comprit fort bien.

Ce qu'on a à faire aujourd'hui est à faire aujourd'hui. Ce qui est à faire demain, le sera demain. Car après tout, demain s'occupe fort bien de lui-même... *« Ne vous inquiétez pas du lendemain, demain s'inquiétera bien de lui-même. À chaque jour suffit sa peine »*. (Mathieu, 7.34)

Au ras des lotus

Quatre à cinq ans ont passé. Les protagonistes que nous avons vus à l'œuvre ne sont pas peu fiers des résultats obtenus.

Des conversations de rues, des intuitions aussitôt mises en actes, les ont amenés à essayer de bâtir ensemble une œuvre, de façon encore confuse sans doute, dans le désordre et les conflits,

les jalousies, les égoïsmes, le souci des chasses gardées et des divisions de castes, les intérêts de groupes et les tiraillements familiaux...

On pourrait se croire aux antipodes de ce qu'on appelle d'ordinaire le « développement ».

En sommes-nous si sûrs cependant ? Ne voit-on pas surgir dans ce chassé-croisé les fragiles radicules qui vont grossir et devenir racines en se tournant lentement vers les buts qu'annoncent leurs fonctions, se changer peu à peu en plates-formes d'un développement authentique ? L'arbre, ses racines et sa graine ne se jugent qu'aux fruits qui les justifient. Or, justement, ces fruits ont commencé à apparaître.

C'est suivant une telle démarche intuitive, et guidé par ses besoins propres, qu'au milieu des années 1960, à Howrah, un petit groupe d'hommes et de femmes du *slum* de Pilkhana, a pu faire le point sur ses actions...

Ceux-là n'avaient rien des paons vaniteux de la jungle qui dansent les yeux fermés pour mieux montrer leur beauté et deviennent la proie aisée du tigre qu'ils ne voient pas venir...

Un comité fut officiellement créé en 1966. Il prit le nom de « Service d'entraide », *Seva Sangh Samiti* en bengali. Fidèle à l'intuition première, il regroupait des hommes et des femmes des trois religions du *slum*.

Son but était de gérer efficacement ce qui avait démarré au fil des ans : dispensaire, distribution de lait et de repas aux déshérités, foyers d'enfants, bourses scolaires, centre pour nourrissons rachitiques, crèche, pompes à eau et autres améliorations de l'environnement.

Tout cela avait été rendu possible par la conjonction de plusieurs événements succédant aux premières initiatives.

Les plus importants étaient dus au dynamisme infusé par quelques personnes venues de l'extérieur du *slum*, qui jouèrent un rôle de « catalyseurs » dans l'organisation des premières structures, et à la générosité stupéfiante d'un petit groupe de

donateurs qui, en France, rassemblèrent quelques amis pour envoyer les fonds nécessaires...

Nous ne nous étendrons pas davantage, car ce n'est pas l'histoire d'une organisation que nous voulons raconter, mais l'histoire des personnes, des « porteurs d'espoir » qui ont permis de transformer des rêves en réalités.

Des spirales amorcées par le Service d'entraide (SEA – *Seva Sangh Samiti*), nous n'allons suivre que celle dont nous avons été témoin : la spirale médicale, mais nous n'aurons garde d'oublier que tous les autres secteurs, le social et l'éducatif surtout, n'ont jamais cessé de se développer parallèlement !

Tout a donc commencé ainsi, au ras des lotus.

Mais des conversations comme celles que nous avons rapportées, des événements de ce genre, il y en a eu des quantités. Bien avant et bien après. En d'autres lieux et avec d'autres personnes. Et sur des thèmes bien plus variés... avec des conclusions plus ou moins applicables partout.

Ce qui me semble constant cependant, c'est le bon sens et la sagesse populaires, les intuitions féminines sur le tas, la confiance des pauvres en un Dieu qui peut tout, quel que soit son nom ou ses manifestations, mais qu'il faut bien... aider un peu quand même pour que ça réussisse !

Tout aussi constante est leur foi en l'avenir, même s'il paraît bouché, leur besoin de partager, de communiquer, de se faire confiance, alliés à un sens inné de l'humour, de la répartie, de la gentille moquerie, du fait que personne ne peut se prendre au sérieux. Et leur manière de s'appeler les uns les autres par des termes exprimant la parenté invite immédiatement à une certaine intimité ; même en temps de querelles, vite dépassées par ailleurs, elle souligne l'amitié nécessaire entre tous.

Car ici, tout est mouvement, initiative, recherche, trouvaille, démarrage, regroupement, ouverture, innovation, création, abandon, relance...

Tant que l'habitant des *slums* saura garder sa culture d'origine, ses relations familiales, religieuses et sociales, et ses solidarités, il

ne sera jamais vraiment un « déraciné ». Il cherchera toujours à améliorer son existence en embellissant son logement d'une brique par-ci, d'un clou par-là, d'un calendrier coloré, de papier découpé en dentelles, d'un pot de fleurs, et à se redonner par des loisirs divers (sports, librairies, jeux d'intérieur) ou des aides de dépannage, l'espace de liberté qu'il avait perdu en quittant son village, par nécessité économique ou politique.

Ici, toutes les races, cultures, langues et religions, se fondent en un creuset vivant et vibrant qui donne naissance à une culture particulière, leur vraie raison de vivre : la culture des pauvres. C'est elle que nous avons déjà aperçue à l'œuvre. C'est elle que nous allons maintenant suivre pas à pas, dans le déroulement – à nos yeux, illogique, et pour eux, intuitif – de leurs tentatives pour briser le cercle de misère et de fatalité qui les enserme plus inéluctablement que les barreaux de la prison de haute sécurité la mieux gardée.

Le rôle de toute racine est de s'enraciner. Et aussi de respirer, de faire respirer sa plante, et de l'alimenter. Mais qu'arrive-t-il quand le milieu est totalement hostile ? Quand il est impossible de respirer dans une terre comme empoisonnée ? Alors, c'est simple, la racine, tout en restant racine, se redresse et respire hors de terre. C'est la leçon que nous donnent les palétuviers...

Ainsi en va-t-il du développement. Pour progresser, il a besoin d'oxygène. Dans un milieu comme celui des *slums*, les pauvres ont dû inventer l'instrument adéquat pour respirer librement, pouvoir s'en sortir et en sortir les autres. Usant des mêmes méthodes que leurs ancêtres dans les villages, les pauvres sont des mendiants d'espoir. Quand leurs espoirs ne se réalisent pas, ils se sentent écrasés. Quand ils n'essayent même plus de les réaliser, ils sont anéantis. Quand ils se contentent de rêver leurs rêves, ils deviennent, comme des drogués, la proie facile de tous les opiums, idéologiques, politiques ou religieux.

Mais quand les pauvres essayent de réaliser concrètement leurs ambitions, c'est leur espérance même qui se matérialise.

4. Le centre médico-social

Le Service d'entraide, *Seva Sangh Samiti*, avait donc été fondé en 1966 avec le concours du père François Laborde. L'année suivante, en 1967, une professeure française, Laurence Souques, avait créé à Paris pour lui venir en aide, une association, *Les Amis de Seva Sangh Samiti*, qui compte aujourd'hui 5 000 membres.

En 1973, le père Laborde a quitté Pilkhana pour un autre quartier où il a fondé l'association *Howrah South Point*.

Le petit dispensaire ouvert en octobre 1972, dès le lendemain de l'arrivée de l'infirmier, a duré près de deux ans. Il a reçu la visite de 28 000 malades en 1972-1973, et de près de 100 000 l'année suivante. Dès 1974, tandis que se concrétisait le projet d'un nouveau centre, plus spacieux, des tentatives étaient faites par l'un des premiers soignants, Mohammed Kamruddin, pour créer d'autres dispensaires dans différents *slums* de la périphérie de Howrah.

Inauguré le 1^{er} septembre 1974, le nouveau centre médico-social de Pilkhana reçut dès sa première année 180 000 malades,

pour des soins infirmiers ou de petites interventions chirurgicales.

1975 vit la création d'un fichier de 16 000 familles et l'embauche des premiers docteurs : un médecin généraliste, un chirurgien, un médecin pédiatre, un gynécologue, un orthopédiste, et deux infirmières diplômées. Tandis que Mohammed ouvrait des consultations et des dispensaires à Gusheri, Tikiapara et Shivpur, une infirmière, Sukeshi Didi (« Belle chevelure »), fut chargée du dispensaire de Bétor ; enfin s'ouvrit à Kaurapukur un centre antituberculeux...

Une journée bien ordinaire

Sur un grand tabouret est perché un petit garçon de cinq ans couvert de vésicules et de pustules.

Joba-Fleur d'Hibiscus est en train de le badigeonner avec du violet de gentiane, tout en écoutant la grande sœur Margret qui explique à la maman les dangers et les soins à donner :

– « C'est dommage que vous ayez amené si tard votre enfant. Maintenant, il a beaucoup de fièvre, et vous savez combien il y a d'enfants qui meurent de cela... »

Petite sœur Joba, c'est une varicelle. En soi, c'est pas bien dangereux. Mais à cause de la surinfection, beaucoup d'enfants meurent et c'est très contagieux. Il faut surtout bien nettoyer les plaies depuis le premier jour, mais sans faire ouvrir les vésicules, sauf quand elles sont mûres. C'est un virus qui en est la cause.

Est-ce que tu sais la différence entre virus et bactérie ? On l'a vu hier. Alors, aucun remède ne marche, même pas les antibiotiques. Regarde les prescriptions : seulement de la vitamine C, avec un petit antibiotique juste pour arrêter la surinfection, et un antipyrétique contre la fièvre...

Maman, il faut absolument que votre enfant reste seul et qu'aucun autre ne le touche... C'est dangereux... Vous avez compris ? »

– « Oui, mais je n'ai qu'une seule pièce et on est onze personnes dedans. Comment je vais faire ? Et puis, depuis une semaine que je fais des prières à la grande Déesse (Sitola, déesse redoutée de la variole)... On a tellement peur qu'il meure de cette « *pox* » (abréviation anglaise courante pour *chickenpox*, varicelle, et *smallpox*, variole)...

– « Mais ce n'est pas la *pox*...

Dada, est-ce que vous pourriez venir une minute pour nous expliquer exactement la différence entre la variole et la varicelle ? J'ai oublié parce qu'on n'en voit plus maintenant...

Bon, maman. Vous pouvez vous en aller maintenant. Mais suivez bien les conseils qu'on vous a donnés. »

– « Margret Didi, est-ce que tu peux me dire ce qui est le plus dangereux aujourd'hui ? La variole ou la varicelle ? »

– « Ah, la variole ! Il n'y a pas de traitement et tout le monde en meurt. La varicelle, c'est commun. »

– « Eh ! bien, tu te trompes ! La variole, c'est vrai, c'était très dangereux. On a vu des gens mourir de ça dans le premier dispensaire, ou devenir aveugles. Maintenant, il n'y en a plus un seul cas dans le monde entier. Elle a été complètement éradiquée. Et à cause de quoi, hein ? »

– « Des vaccinations. »

– « Très juste et c'est pourquoi il faut maintenant arrêter de dire que la *smallpox* (variole) c'est plus dangereux que la *chicken-pox* (varicelle). La variole, il faut l'oublier et aussi la grande Déesse qui en était la spécialiste. Elle n'existe plus !

Par contre, le danger, c'est que chacun dise : « la varicelle c'est commun ». Du coup, on ne fait plus rien pour s'en protéger et les gosses meurent comme des mouches. La différence entre les deux, ça n'a plus d'importance aujourd'hui, mais quand un gosse a de la fièvre, est tout rouge, et que ça gratte et que rien n'a encore commencé, il faut tout de suite... Alors, penser à quoi ? »

– « À la typhoïde, je pense. »

– « Non, à la rougeole car c'est encore plus dangereux que la varicelle ici. Alors vite, il faut examiner la gorge et les yeux

parce que beaucoup deviennent aveugles avec la rougeole et, en même temps, il faut en profiter pour faire le diagnostic différentiel avec... »

– « La diphtérie ! »

– « Bravo ! Exactement. Quand on examine une gorge avec une angine, il faut toujours penser à tout ça... »

Entre deux malades, Dada, l'infirmier responsable du dispensaire, fait ainsi de la formation sur le tas et distribue les rôles...

Présente dans la salle, la famille Rahman a suivi avec attention tout ce qui s'est dit. Bien sûr, elle n'a pas compris le quart des explications, mais le peu qu'elle a saisi lui a déjà enseigné beaucoup de choses. Une bonne éducation hygiénique et pratique de base aura ainsi été préparée.

Ce serait mieux si on pouvait faire de l'enseignement audiovisuel dans la deuxième salle d'attente. Mais ça viendra un jour.

Sur un autre tabouret, un bébé nouveau-né gigote en hurlant dans les bras de sa jeune maman de quinze ans.

Avec une infection postnatale de l'ombilic et du cordon ombilical mal coupé, il a droit, lui, au mercurochrome alcoolisé et à quelques antibiotiques recouverts de gaze.

La maman, presque aussi apeurée que son nouveau-né, voit avec soulagement la fin du traitement, mais tremble d'appréhension en apprenant qu'il faut que son bébé reçoive une piqûre antitétanique immédiatement.

– « Allez dans le petit couloir à gauche. C'est là qu'on fait les piqûres. »

– « Mais il est si petit. Il n'a que deux jours... »

– « Ma mère, plus il est jeune, plus c'est nécessaire et il n'aura pas mal, vous verrez. Et puis, ça le sauvera. N'ayez pas peur... »

Des places s'étant libérées, Madame Rahman s'avance avec son garçonnet qui est maintenant tout pâle, ayant déjà une idée assez précise de ce qui l'attend : piqûre, lancettes, liquide douloureux, etc..

– « Son nom, c'est Ali-Jugnu et il a huit ans... »

– « Bien ! Dis donc mon petit, comment tu t'es fabriqué un pareil mollet ? Est-ce que tu fais partie de l'équipe de football nationale ? C'est que ça doit faire vraiment mal cette grosse enflure. Montre-moi ça de plus près. N'aie pas peur, je ne fais que toucher. Tu le sentiras à peine... »

La voix tranquille et amicale de celui que tout le monde ici appelle Dada (grand frère) a quelque peu calmé la crainte de l'enfant...

« Après ça, mon petit vieux, plus de football pendant au moins un mois ! Ça va être dur, hein ? »

Mais, surtout Mataji (Mère respectée, en hindi), pendant trois jours, il ne faut pas qu'il pose le pied à terre. Voilà, j'écris ses médicaments. Il faudra aussi lui faire des bains d'eau tiède. Margret Didi, là-bas, vous expliquera.

Oh, Didi ! Tu lui fais un beau pansement, mais surtout il faut pas que ça serre, autrement ça fera vraiment très mal parce que ça risque encore d'enfler... Et il repartira dans les bras de sa maman. Eh ! oui, Madame, il faut pas qu'il pose le pied à terre, il a une vilaine entorse... Bien sûr que ça se guérira !

Margret Didi, dis-moi les trois points de différence entre foulure et entorse... »

La famille Rahman en a maintenant fini pour les consultations. Elle redescend et prend la file pour la réception des médicaments, écoutant avec attention comment les prendre (il y a des signes sur les paquets qui disent : trois points noirs, c'est trois fois par jour, deux points, c'est matin et soir, etc.).

On recommande encore à la mère de faire l'examen de sang un de ces jours : « c'est trois fois par semaine, le mardi, le jeudi, le samedi. Vous reviendrez bien, hein ? MA-JE-SA. Et n'oubliez pas, pour votre enfant, la clinique, c'est l'après midi. »

Pendant ce temps, dans la première salle d'attente, vient le tour de la famille Shankar.

– « Quel est votre nom ? Votre religion ? Quel âge avez-vous, mon père ? »

– « Shankar Das, j'ai quarante-cinq ans, je suis tireur de pousse-pousse, on est hindous. »

– « Qu'est-ce qui vous arrive ? »

– « Je tousse beaucoup et j'ai de la peine à... »

– « OK, médical. Prenez ce carton vert. C'est en haut à droite. Et voici votre feuille de soins. Il faudra la garder toujours avec vous quand vous reviendrez. »

– « Au suivant... Ah ! c'est pour votre fillette. Son nom et son âge ? »

– « Minnie, huit ans, elle tousse aussi... »

– « Bon, médical. Carton vert. Elle va avec vous. »

– « Au suivant... Son nom ? »

– « C'est ma sœur, Durga Sarkar. Elle a quarante ans. Dis-lui, toi, ce que tu as... »

– « J'ai quelque chose de tout rond dans la poitrine et ça me fait mal... »

– « Petite chirurgie, en haut à gauche. Carton rouge. Voici votre feuille de soins. »

– « Au suivant... »

La famille Shankar entre dans la deuxième salle d'attente. Elle attend le signal vert, monte et attend encore un peu. Puis, elle s'avance vers le « Docteur », comme les gens disent. C'est notre ami Le Protecteur, Nath-Da (Da est la contraction en suffixe du mot Dada) ; il vérifie les noms puis commence la consultation :

– « Alors Baba (Papa en bengali), qu'est-ce que vous avez ? »

– « Je souffre beaucoup ici (il montre sa poitrine) et j'ai de la peine à respirer... »

– « Depuis combien de temps ? »

– « La respiration, depuis la dernière puja (un coup d'œil sur le calendrier, ça fait déjà dix mois) et la toux depuis au moins trois purnima (Pleine lune)... »

– « Est-ce que vous avez de la fièvre ? Vous transpirez ? »

– « Je ne sais pas dire, mais souvent j'ai très chaud. Et puis, la nuit, la sueur coule beaucoup... »

– « Je vais vous examiner. Soulevez votre kurta... Hum... Vous avez un point par ici, on dirait... Toussez un peu plus fort... Vous avez de l'asthme et puis ça a l'air d'être bon à l'intérieur. Écoutez, prenez ce carton rouge et voyez Dada. En attendant, j'écris ce que j'ai trouvé. Il va vous examiner... Et votre fillette? »

– « Elle tousse beaucoup aussi depuis la dernière lune et elle transpire beaucoup comme moi. Elle a perdu beaucoup de poids aussi... »

– « Alors tous les deux, vous prenez le même carton rouge... Et Durga, c'est votre sœur? Oui? Alors grand-tante, qu'est-ce que vous avez? »

– « Voilà, j'ai comme une boule dans ma poitrine et ça fait très mal... »

– « Ah, on va vous examiner, mais c'est une Didi (grande Sœur) qui le fera. J'écris ce que vous avez et vous allez tous avec une carte rouge de l'autre côté, OK? »

Et voilà nos trois malades qui passent d'un cabinet de consultation à un autre. Là, ils doivent encore attendre assez longtemps que les soins en cours soient achevés.

Le père et la fille sont alors examinés tous les deux, car on soupçonne la tuberculose :

– « Écoutez, c'est sérieux pour vous mon père. Vous avez un trou dans les poumons. Il faut examiner ça très sérieusement. On va faire une radio. Maintenant on a la radio, trois fois par semaine, lundi, mercredi, vendredi... Ah, ça tombe bien! C'est aujourd'hui un jour de radio. À onze heures du matin. Et puis, vous faites aussi un examen de sang et un examen de peau.

Quant à votre fillette, elle a des glandes au cou. Je crains qu'elle ne se soit infectée à votre contact... Mais elle est jeune, il ne faut pas s'affoler. Tout ira bien.

Eh! petit frère Mohammed! Si tu as fini ton plâtre de la main, viens donc ici expliquer à cette famille ce que c'est que la tuberculose et pourquoi il ne faut pas avoir peur. Et puis tu diras ce que tu suggères pour la fillette. Pendant ce temps, moi, je vais

arracher la dent de mon vieux grand-père là-bas, si la piqûre anesthésique a fait son effet et ensuite j'examinerai la tante. D'accord ? »

– Mohammed: « Non mon père, il ne faut pas trembler comme ça de peur. Vous allez pas mourir. C'est vrai que vous avez la tuberculose mais, vous savez, ça se soigne très bien maintenant. Dans dix-huit mois, vous êtes cent pour cent guéri. Jamais une personne qui prend un traitement régulier ne meurt. Tout le monde est guéri... »

Moi aussi, j'avais peur, le jour où je l'ai attrapée, il y a deux ans...

J'ai laissé un billet sur la table de Dada où j'ai écrit: « j'ai la tuberculose, je vais mourir, je ne veux pas souffrir, je ne veux pas faire souffrir ma famille, occupez-vous d'elle... », et je suis parti vers le Gange pour me noyer. Mais lui, quand il a vu le billet, il a alerté tous les amis. Ils se sont mis à ma recherche et m'ont trouvé sur le *ghât* (quai) juste avant que je me jette à l'eau. Et alors, quelle engueulade il m'a passée ! Mais, vous voyez, j'ai été guéri.

Ça vient d'un méchant petit animal qu'on appelle microbe qui sort quand on tousse, et qui saute sur le voisin ! C'est comme ça que ta fillette l'a attrapé. Maintenant, il faut toujours mettre ta main devant ta bouche quand tu tousses. Oublie pas ça. Et aussi, garde un plat et un verre seulement pour toi. Autrement, les petits monstres, ils dansent de joie sur tes plats. Tu ne les vois pas et hop ! tes enfants les mangent aussi !

Et puis, ta fillette, tu expliqueras à sa maman qu'elle ne court aucun danger. Six mois de traitement, ça suffira probablement pour elle parce que ses poumons ne sont pas touchés. En attendant, on va lui faire un test sur la peau pour vérifier si elle a la tuberculose ou pas. La radio, pour elle, n'est pas nécessaire pour l'instant.

Vous revenez tous les deux, dans deux jours, avec les photos et les résultats et Dada vous dira ce qu'il faut faire. Vous avez

bien compris ? Ah, oui, encore une chose. Vous allez commencer le traitement tout de suite. Une fois par jour, des piqûres de streptomycine. Ça ne fait pas mal, rassurez-vous. J'en ai eu assez moi-même pour le savoir. Mais c'est nécessaire chaque jour, sans manquer. La clinique, c'est tous les matins, sept heures, pour permettre à chacun d'aller à son travail et c'est aussi chaque jour de la semaine. Allez, ne vous inquiétez pas !

Et puis, si on vous demande ce que vous avez pour prendre tant de piqûres, et bien, montrez votre feuille de soins et dites : regardez, c'est écrit ici « maladie de Koch », ça veut dire la tuberculose, mais comme personne ne le sait, on ne vous chassera pas (selon la croyance populaire, la tuberculose, comme la lèpre, est une malédiction de Dieu).

Mais attention, si vous ne vous faites pas soigner, nous dirons à tout le monde que vous avez la « Tibi ». Et alors, qu'est-ce qui vous arrivera ? »

Margret Didi a examiné, dans la cabine, le sein de la tante Durga. Elle explique à l'infirmier responsable que c'est une petite boule qui ne roule pas entre les doigts et qui a comme une racine... (nouvelle occasion pour lui d'expliquer la différence entre un simple fibrome bénin du sein et un cancer) :

– « Grand-tante, c'est mauvais ce que vous avez. Je vous envoie à l'hôpital. Il faut y aller demain matin. »

– « Mais je veux pas y aller. Là-bas, ils me feront mourir. C'est vous qui avez le Dieu avec vous. C'est vous qui me guérirez. »

– « Non, c'est vraiment grave. On enverra quelqu'un avec vous... »

Et, s'adressant à un jeune garçon :

– « Va l'accompagner en bas pour qu'elle prenne un rendez-vous pour demain matin. À six heures, on vous accompagnera au service des cancers à Calcutta. Il faut savoir que c'est dangereux mais que tout peut s'arranger. Allons, revenez me voir dans trois jours et on verra ce que le grand docteur, là-bas, a prescrit.

Mais il ne faut surtout pas penser que vous allez mourir. Il faudra sans doute une petite opération... »

L'après-midi à la consultation pédiatrique, il y avait près d'une centaine de bébés ou de tout petits enfants.

Le bruit était indescriptible, entre les cris stridents des bébés, les vains essais des mamans pour les calmer (le seul moyen étant de leur donner le sein, ça durait ce que ça durait), le papotage incessant de ceux qui haussaient la voix pour se faire entendre, et les hurlements de quelques grands qui avaient peur...

– « Quel est le nom de l'enfant ? »

– « Bappa »

– « Et son nom de famille ? »

– « Mishra »

– « Son âge ? »

– « Et bien, il doit avoir, je ne sais pas moi, trois ans... »

– « Enfin, c'est pas possible. On dirait qu'il n'a que cinq, six mois... »

– « Oui, oui, ça se peut. Alors écrivez six mois. »

– « Mais non, c'est quand qu'il est né ? »

– « Ah, c'est juste avant que son père trouve du travail. »

– « Et c'est quand qu'il a trouvé du travail ? »

– « Un peu avant les *pujas*. »

– « Quelle *puja* ? La grande ou la petite ? »

– « La petite. Celle de Saraswati (déesse des arts)... »

Un coup d'œil au calendrier : « Ah, c'est donc ça ! Il a plus de huit mois. Alors j'inscris : Bappa Mishra, huit mois. »

– « Non, il s'appelle pas Mishra. Ça, c'est mon nom de famille à moi... »

– « Mais alors, le nom de famille, c'est quoi ? »

– « C'est Sardar. »

– « Mais est-ce que vous en êtes sûre ? Oui ? Bon, Bappa Sardar. Mais dites donc, sur la fiche de ce matin, c'est écrit Sikanto... »

– « Ah oui ! Ça, c'est son nom de l'*Anaprashad* (cérémonie du « premier riz » à six mois, qui se fête un peu comme le baptême chrétien). Son vrai nom quoi ! »

– « Et Bappa, c'est quoi ? »

- « Ah ça, c'est le nom que je l'appelle toujours... »
- « Bon, Sikanto Sardar. Son adresse, c'est 24 par 16 Nandi Bagan. C'est bien ça ? »
- « Oui. »
- « Et le prénom de son père ? »
- « Je sais pas. »
- « Comment ça je sais pas ? »
- « Enfin, je peux pas le dire... »

Une femme mariée ne peut ni prononcer, ni même penser, le nom de son mari car ce serait appeler le « mauvais œil » sur lui, car le prénom de toute personne a quelque chose de sacré et on ne peut l'utiliser sans risque. S'adressant à son petit de quatre ans :

- « Dis-le toi, dis-le... »
- « Son nom, c'est Baba (Papa en bengali)... »
- « Mais non, son autre nom, celui qu'il dit au travail... Tu l'as oublié ? »

–...

- « Écoutez grande Sœur. Il me faut le nom de son père, c'est nécessaire pour pouvoir retrouver son adresse. »

Alors la femme cherche une amie, une connaissance, l'appelle et lui dit :

- « Dis-lui toi, le prénom du père de mes enfants. »
- « C'est Naknak. » (« nez-nez » = grand nez).
- « Non, pas celui-là, son vrai nom. Ça, c'est ce qu'on dit à la maison à cause de son grand nez ! »
- « Mais je ne sais pas moi son autre nom... »

Alors, la maman se penche et lui murmure quelque chose à l'oreille, tout en se couvrant la tête et la figure de son sari, par honte de devoir prononcer le prénom de son mari qu'elle n'a pas le droit d'articuler...

Et l'autre, alors de dire :

- « C'est Ashim. »
- À la maman : « Ashim, c'est bien ça ? »
- « Je sais pas. Enfin, oui, oui. »

La fiche est prête, mais ç'a été laborieux...

– « Vous pouvez passer dans la deuxième salle d'attente. Vous attendrez qu'on vous appelle. »

Dans cette salle d'attente, une infirmière pèse les bébés, marque les poids sur un graphique, vérifie les noms :

– « Alors, nous avons Sikanto Sardar, alias Bappa. Huit mois, c'est bien ça ? »

– « Non, il s'appelle Putul-Poupée. »

– « Comment ça ? C'est écrit Sikanto Bappa. »

– « Oui, ça le premier, c'est son vrai nom. Le deuxième, c'est le nom que je l'appelle. Mais Putul, c'est le nom que tout le monde lui donne. Il est mieux connu par ce nom. »

– « Bon, je rajoute ce troisième nom, mais il faut pas lui en donner encore un de plus, hein ? »

Il est fréquent que les mamans, après quelques mois ou années, ne se rappellent plus les différents noms donnés, d'autant qu'elles les ont souvent changés... source de fréquentes confusions !

Laissez-les mourir, par pitié !

Un jour, vint au centre médical un petit groupe d'étrangers de plusieurs nationalités qui se dirent bouleversés de voir des gars et des filles pauvres issus des slums assurer tout seuls des soins efficaces à de plus pauvres qu'eux. Pleins d'admiration pour le travail réalisé, ils restaient bouche bée devant le nombre de malades soignés et l'efficacité des traitements.

Mais lorsque, dans l'après-midi, ils eurent passé quelque temps avec les enfants mal nourris ou victimes de marasme, plusieurs dans un état quasi squelettique, et que, pour couronner le tout, on les amena au centre des rachitiques où on essayait de sauver *in extremis* ceux qui ne paraissaient plus pouvoir l'être, une dame

horri  e s'écria :

– « Mais est-ce que vous vous rendez compte, tous ces bébés, l'état dans lequel ils sont ? Même s'ils guérissent un jour, ils ne seront jamais complètement normaux ; il vaudrait mieux les laisser mourir... »

Puis, après quelques échanges apparemment animés entre les membres du groupe, et dans leur langue, une autre dame se tourna vers le responsable et lui dit :

– « Oui, mon amie a raison. Ces enfants sont vraiment trop atteints ; ils ne seront jamais humains ! **S'il vous plaît, laissez-les mourir, par pitié... !** »

Ces deux braves dames (ou tout le groupe, je ne sais) avaient certes bien raison dans leurs prémisses, car ces enfants seraient probablement marqués à tout jamais par cette précoce malnutrition qui avait déjà détruit une partie de leurs neurones cérébraux, et ne retrouveraient jamais leur quotient intellectuel plénier, pas plus que leur pouvoir d'initiative...

En cela, elles avaient deviné juste. Mais leurs conclusions nous inspiraient une horreur probablement plus grande encore que la leur !

– « Madame, **c'est justement** parce qu'ils sont souffrants qu'ils ont droit à la vie, comme vous, comme nous. Il est faux de dire que ces enfants ne seront jamais vraiment humains, car l'amour qu'ils ont reçu, même inconsciemment, de la part de leurs parents qu'ils adorent et qui les adorent, et de la part des jeunes filles qui se battent pour les sauver comme si c'était leurs propres enfants, toute cette somme d'amour suppléera largement à leur manque de neurones ! Car ce dont tout homme a le plus besoin, ce n'est pas de vitamines supplémentaires, mais bien d'amour... (avec quelques vitamines quand même !). »

De toute façon, comme l'a dit Tagore, le grand poète et visionnaire bengali, pour nous, « *tout enfant vient avec le message que Dieu ne s'est pas encore lass   de l'humanité* » (*Stray birds*, 77).

Notre réponse unanime à toutes ces questions fut donc l'ouverture d'un centre de soins pour enfants souffrant de

malnutrition, transformé, quelques mois plus tard, en centre de prévention de la malnutrition.

À l'époque on ne savait pas toujours pourquoi on faisait tout ça. Enfin, disons : la théorie de tout ça. Quand arrivait un bébé atteint de kwashiorkor, avec tous ses membres et son corps ballonnés, on ne voyait qu'une chose, le regard d'amour (et de désespoir) que sa maman lui portait et on sentait, même chez les plus petits, un autre regard d'amour (plein d'espoir) qui lui répondait.

Notre réponse à nous ne pouvait être qu'un troisième regard d'amour. On n'avait pas le choix. On était là pour aider, donc pour aimer, et on ne s'était jamais vraiment demandé si c'était bien ou pas de se battre pour sauver tous ces gosses.

Une fois, Alice Didi, l'infatigable responsable du foyer des rachitiques depuis le début jusqu'aujourd'hui, a répondu à une maman qui avait peur de lui laisser son bébé : « Ma, ne vous en faites pas, votre petit c'est mon petit à moi aussi ». Et ç'aurait pu être la réponse de chacun et chacune des travailleurs du centre. Nous en étions absolument convaincus.

Bien sûr, certains d'entre nous étaient quand même parfaitement conscients qu'empêcher la mort de plusieurs milliers d'enfants par an, signifiait l'augmentation de la population de plusieurs milliers de gosses... Et l'augmentation de la population, c'était justement le cauchemar de beaucoup de nos amis Occidentaux, le problème numéro un à propos duquel un touriste, un jour, nous avait déclaré (sans rire, hélas) :

– « Ce qu'il faudrait, c'est une bombe atomique sur Calcutta. Est-ce que vous ne croyez pas ? »

Non, nous ne croyons pas que ce serait la solution, car ceux qui parlent ainsi, parfois même en toute bonne foi, sont souvent les mêmes qui ont, à la maison, un enfant handicapé auquel ils ont réservé tout leur amour et sacrifié parfois la plus grande partie de leur vie.

Que répondraient-ils à ceux – de plus en plus nombreux hélas – qui ne jurent que par l'euthanasie et la suppression de tous les handicaps (je n'ose pas dire des handicapés) ?

Rendons-nous dans la salle d'attente et jetons un coup d'œil sur le diagramme des poids établi pour chaque enfant, et nous serons édifiés :

- Trois ans : 6 kg (au lieu de 12),
- Deux ans : 4 kg (au lieu de 10),
- Un an : 3 kg (au lieu de 8),
- Six mois : 2,5 kg (au lieu de 6),
- Trois mois : 1,750 kg (au lieu de 4,5),
- Naissance : 1,4 kg, 1,8 kg, 2 kg très fréquents (sans compter les prématurés de moins de 1,5 kg).

Lorsque les mamans affirment qu'elles sont « sèches », une des puéricultrices va vérifier dans la cabine l'état de leurs seins. C'est fréquemment le cas pour les femmes très anémiées. Sont acceptées aussi les mamans qui allaitent alors qu'elles sont tuberculeuses, car c'est très dangereux pour l'enfant.

Il y a enfin le cas des bébés de moins d'un an aux troisième et quatrième degrés de malnutrition (c'est-à-dire qui n'ont aucune chance de pouvoir s'en sortir s'ils ne reçoivent pas une ration supplémentaire de lait).

Ces trois catégories reçoivent du lait en poudre, mais sous stricte supervision et après un enseignement approprié, renouvelé à chaque consultation, tant que l'enfant sera admis dans le programme.

À tous les autres enfants de plus de six mois, aux premier et deuxième degrés de malnutrition, est remis un sachet de 450 grammes d'une poudre fabriquée par vingt-quatre femmes parmi les plus pauvres du slum, à partir des produits trouvés sur le marché local – blé, lentilles, cacahuètes –, et un peu de lait. La teneur en vitamines, protéines, minéraux et carbo-hydrates en a été calculée avec soin.

Tout cela est accompagné d'enseignements intensifs d'hygiène, de diététique, de soins aux enfants, de formation de

« mamans-leaders », chargées de vérifier que leurs voisines préparent convenablement la nourriture, et ne la donnent qu'à l'enfant qui doit en bénéficier (et pas à toute la famille). Elles ont aussi pour responsabilité d'amener aux dispensaires d'autres enfants sous-nourris, etc.

Enfin, bien sûr, chaque enfant reçoit obligatoirement les différentes vaccinations ou immunisations nécessaires (tétanos, diphtérie, coqueluche, typhoïde, choléra, polio, BCG antituberculeux), bien que nous sachions parfaitement la limite et parfois le danger des vaccins.

Mais le résultat spectaculaire de la vaccination antivariolique et antipolio ne nous a jamais autorisés à supprimer cette prévention, malgré toutes les pressions dont nous avons été parfois l'objet.

La médecine naturelle à tout prix a certes fait ses preuves dans le monde, mais elle semble difficile à appliquer dans des pays à si forte morbidité.

Les résultats sont lents à obtenir, car tout le processus de malnutrition doit être inversé. Il faut compter en moyenne deux ans pour une vraie amélioration. Sur deux mille enfants pris en charge au début, on a constaté, après deux ans, que 64 % avaient si nettement progressé que presque tous étaient hors de la malnutrition. Il restait pourtant 15 % de stagnation et 14 % de régression, la plupart du temps dus à des négligences maternelles. Enfin, 7 % ont succombé, mais en général, dès les six premiers mois du traitement.

On peut affirmer que plus de la moitié des enfants seraient morts sans ces soins, et que l'autre moitié traînerait un corps définitivement abîmé avec des possibilités intellectuelles amoindries. Alors que tous, sortis de l'abîme de la sous-nutrition, sont capables d'aller à l'école, parfois même de faire des études supérieures.

On peut résumer comme suit les résultats positifs :

- bonne progression de la grande majorité des enfants ;
- diminution absolument spectaculaire de la mortalité ;

- contrôle certain de la morbidité ;
- progrès réels en hygiène ;
- vaccinations de nombreux enfants et de leurs familles ;
- intérêt croissant pour l'éducation audiovisuelle ;
- répercussion de ce programme sur tous les autres services ;
- et très nombreuses demandes d'organisations d'autre slums pour y implanter de nouveaux centres...

Sans oublier le plus important, le non chiffrable, la somme d'amour, de relations, d'espoirs, de joies, de partages, d'amitiés, de découvertes, de tolérances, qui ont permis et permettront à tant de personnes d'avoir une vie plus ouverte et plus humaine.

Les pauvres ne répondent jamais à la vie par des théories. Ils y répondent par plus de vie. C'est pour cela que le Service d'entraide s'est ingénié à créer un lieu où tout enfant nécessiteux pouvait être admis, recevoir le nécessaire pour lui éviter de tomber dans la malnutrition, ou pour en sortir s'il y était malheureusement déjà entré.

C'est cela le vrai développement : ils ont tout autant que nous le droit de vivre !

Aux prises avec la « bombe démographique »

Il est certain que pendant plusieurs années, nous étions tellement plongés dans les urgences à résoudre que nous ne nous rendions pas vraiment compte des questions qui agitaient alors le monde.

Sans doute, parfois le côtoiement continu de la foule nous donnait le tournis et nous ressentions un sentiment d'oppression devant tant de détresse. Mais la simple survie et le souci de garder notre équilibre nous imposaient de voir des personnes concrètes là où d'autres ne voyaient que des problèmes. Ceux-là, traversant le slum en ne pensant qu'à en ressortir le plus rapidement possible, avaient l'impression que les milliers d'enfants

qu'ils voyaient surgir de toutes parts étaient la signature même des raisons qui causaient leur misère, la preuve par neuf quoi !

C'est pour cela probablement qu'ils utilisaient si fréquemment l'expression « bombe démographique », pour bien nous faire sentir l'urgence de la situation. Et pour prouver que leurs sentiments n'étaient pas totalement subjectifs, ils nous décrivaient, statistiques à l'appui, la surpopulation du monde, surtout de l'Inde et de la Chine, les perspectives apocalyptiques qu'elle ouvrait, la destruction progressive de l'environnement, surtout tropical, à cause du nombre extraordinaire d'enfants auxquels on permettait de naître, etc.

Ces considérations étaient certainement des plus effrayantes, surtout pour nous qui travaillions dans une des zones les plus surpeuplées de l'humanité, dans un continent, l'Asie, de près de trois milliards d'individus, dans un sous-continent d'un milliard trois cents millions, dans un pays, l'Inde, de 920 millions d'habitants, au cœur d'une municipalité de trois millions de personnes, dans un slum où on comptait 120 000 habitants au kilomètre carré, entourés d'une zone rurale où la densité ordinaire était de 2 500 habitants au kilomètre carré (chiffres de 1995)...

N'étions-nous pas d'inconscientes fourmis travaillant à court terme pour le bien de la fourmilière, sans nous rendre compte des conséquences catastrophiques qui pouvaient en résulter pour le monde entier, tant il devenait évident qu'accepter cette situation de fait (surpopulation indienne et bengalie) revenait à accepter d'être des « criminels démographiques », des ennemis de l'humanité et des détonateurs potentiels inconscients de « bombes-à-enfants » destructrices !

Tout cela nous conduisit à jeter un coup d'œil sur quelques statistiques, juste pour mieux fonder notre repentir et nous rassurer sur l'état de notre santé mentale, apparemment compromise par notre cécité sociale et notre amour des enfants !

Nous avons découvert alors, avec autant de stupéfaction que nos visiteurs, que l'Inde est peuplée de 283 personnes au kilomètre carré, c'est-à-dire plus que l'Allemagne sans doute (229

hab./km²), mais beaucoup moins que la Belgique (334 hab./km²), la Hollande, ou le Japon (336 hab./km²)(chiffres de 1998), qu'il y avait à Pilkhana au début de notre travail, 4,6 enfants par famille en moyenne, et qu'il n'y en avait plus maintenant que 3,5 (chiffre moyen en Inde à ce jour; 2,5 dans les villes).

Ouf! la bombe du « colonialisme démographique » semblait quelque peu désamorcée et nous pouvions continuer à ne pas avoir trop peur... des enfants! Ce qui, d'ailleurs, n'enlevait rien à la pertinence des questions et à la nécessité d'y répondre de façon claire et décisive.

Celles qui revenaient le plus souvent chez nos visiteurs étaient :

– « Pourquoi ne faites-vous pas du planning familial? Pourquoi l'Inde n'accepte-t-elle pas la limitation des naissances? »

Au premier pourquoi, nous répondions tout simplement qu'on ne pouvait pas tout faire à la fois, qu'on y avait déjà pensé, mais que nous étions de simples mortels et que si nous pouvions avoir les dix bras de la Déesse Durga, ce serait déjà chose faite.

En réponse à la deuxième question, nous fournissions un petit papier où il était prouvé (car il fallait des preuves) que l'Inde était le premier pays du monde à s'être lancé (et avec quelle ardeur!) dans le *Family Planning*, le contrôle des naissances, dès 1954, sous la pression conjuguée de l'Ouest libéral et de l'Est marxiste réunis.

Durant l'état d'urgence, l'Inde s'est offert le luxe de **stériliser** près de vingt millions de personnes, en deux années seulement... Le choc sur la population indienne a d'ailleurs été tel qu'elle ne s'en est pas encore remise, et qu'il est actuellement quasi impossible de parler aux gens de planning familial, sans qu'ils se sentent immédiatement agressés...

En outre, si la population de l'Inde augmente en valeur absolue, ça ne l'empêche pas de voir chaque année régresser son taux d'accroissement démographique. Cette diminution est sur-

tout due au fantastique recul de la mortalité chez les enfants et les adultes avec les progrès de la médecine.

Il nous faut ensuite tout simplement reconnaître que l'Inde a toujours été le pays le plus peuplé du monde, avec la Chine. Elle a toujours été connue aussi comme la plus riche contrée du monde, au moins jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, lorsque le jeu colonial, inversant les données, devait faire d'elle, deux siècles plus tard, à l'Indépendance, un des pays les plus pauvres du monde.

L'opulent Maharadjah devint un mendiant ! Mais le mendiant apprit rapidement à tenir haut sa tête. Ce que le monde industrialisé ne lui pardonna jamais. Lorsque Nehru, en 1955, à Bandung, créa avec 23 autres pays le mouvement des non-alignés, il fut mis au ban des nations par les anciennes puissances coloniales... Et le pays s'en releva avec peine.

Peut-être le moment est-il venu de méditer les faits suivants :

- en 1943, une famine organisée par l'occupant colonial (ce qui est historiquement prouvé) a fait 3,5 millions de morts au seul Bengale ;

- en 1956, l'Inde, pays non aligné, fut forcée d'importer du blé des USA à des conditions exceptionnellement draconiennes ;

- en 1965, le système bancaire rural fut introduit pour briser le double monopole des gros propriétaires et des usuriers : il développa en 20 ans, 34 000 filiales ;

- en 1980, les seules récoltes de céréales (qui n'atteignaient en 1970 que 80 millions de tonnes) passaient à 180 millions de tonnes, assurant l'autosuffisance alimentaire définitive ;

- en 1992, l'Inde, 2^e producteur mondial de riz (108 millions de tonnes – 122 millions en 1995) en prête, en vend à d'autres pays, en envoie aux victimes de catastrophes naturelles...

C'est ainsi que, malgré son taux élevé de natalité, l'Inde a réussi à se hisser au rang de cinquième ou sixième puissance économique mondiale.

D'où la question persistante qui ressort de ces chiffres : existe-t-il un lien automatique entre nombre de naissances et prospérité ? Ce n'est pas à nous d'y répondre ici.

Si nous étions ouverts aux questions de nos amis d'Europe ou de Calcutta, nous n'étions pas moins vigilants à écouter chaque jour le cri d'angoisse ou même de détresse qui montait du cœur de tant de familles, lorsqu'elles étaient confrontées à ce redoutable problème « du nombre d'enfants à avoir ou ne pas avoir ».

Après avoir alerté nos travailleurs sociaux ou médicaux, nous fûmes plus à même d'être véritablement à l'écoute de ceux pour qui tout cela n'était ni théorie, ni problème, mais vie quotidienne.

La clinique de gynécologie, tout comme celle de pédiatrie, était un milieu propice pour se faire une idée de ce qui agissait l'esprit et le cœur des mamans, confirmant en cela ce que nos visites à domicile nous avaient déjà appris. Mêlons-nous donc à un groupe d'une vingtaine de femmes dans la salle d'attente :

– « Écoute grande Sœur, moi j'ai six enfants. Et il y a seulement sept ans que je suis mariée. Vraiment, je suis trop fatiguée. Je ne voudrais plus avoir d'enfants. Un chaque année, non vraiment, c'est trop. Je l'ai dit au père de mes enfants, il est bien d'accord. Mais il dit : qu'est-ce que tu veux qu'on fasse ? C'est comme ça. »

– « Oui petite Sœur, mais moi j'ai trois filles et il me faut absolument un garçon, parce qu'alors, qui est-ce qui nous prendra en charge quand nous serons vieux ? C'est pourquoi j'en attends encore un autre. C'est nécessaire. Je jeûne beaucoup pour que ce soit un garçon. »

– « Vous deux, vous avez de la chance. Vous pouvez en discuter avec le père de vos enfants. Mais moi, le mien, chaque soir, il rentre complètement saoul et il me bat. Je ne peux rien faire contre lui. Il est trop fort. Alors, le résultat, c'est que j'ai déjà eu huit enfants, quatre sont morts. Je ne sais vraiment plus que faire... »

– « Oh ! ma tante, nous on n'est pas comme toi. On a quatre enfants et on est si heureux d'en avoir un cinquième. Parce que c'est vrai, on est pauvre et c'est une bouche de plus à nourrir, mais c'est aussi deux bras qui pourront travailler plus tard, non ? »

– « Moi, sœur de ma mère, je suis un peu comme toi. J'ai deux garçons mais leur père et moi, on voudrait beaucoup une fille. Enfin, c'est surtout moi qui la veux. Qu'est-ce que j'aimerais avoir une fille... »

– « Je ne comprends pas bien pourquoi vous voulez tous tant d'enfants, ma mère. Nous, on a un garçon et nous ne voulons plus d'enfants. Ça coûte bien trop cher. Son père dit que ça suffit si on veut l'éduquer comme quelqu'un de la haute pour qu'il ait un grand métier et puisse nous aider après, et avoir une belle vie.

Mais voilà, je suis de nouveau enceinte et je sais pas trop que faire. »

– « Comment ça, pas trop que faire ? C'est pourtant pas compliqué. Il suffit que tu le fasses passer. Le gouvernement, il fait tellement de propagande pour ça, et tout est gratuit. »

– « Oui, tout est gratuit, mais combien de fois il y a des accidents ! C'est pas vrai ? Moi, je ne veux pas être traitée comme un animal, et dans les cliniques, ils traitent mieux les vaches que nous. »

– « Écoutez-moi, je suis déjà très âgée, mes quatre enfants ont des tas de problèmes, même après leur mariage. Mais moi, je vous dis, pourquoi faire passer vos enfants ? Si le Dieu vous les donne, c'est pourquoi, hein ? Il faut avoir le courage de les élever. C'est dur, mais on est si content après. »

– « Très juste grand-mère paternelle. Les riches ils ont beaucoup d'enfants. Pourquoi le gouvernement veut que les pauvres en aient seulement deux ? »

– « Moi, je n'ai pas encore d'enfant et je ne sais pas si je pourrai en avoir. Mais si le docteur dit que je suis comme les bœufs qu'on a châtrés, alors je veux adopter au moins deux enfants. C'est nécessaire, on ne peut pas vivre sans ça. Garçon

ou fille, moi ça m'est égal. Ce qu'on veut, nous, c'est des enfants à aimer. On n'est pas des animaux, quoi ! »

– « Tu as peut-être raison, femme de mon frère, mais ma fille vient de se marier, son mari est sans travail, ils ne veulent pas d'enfant immédiatement. Alors, ça fait des bagarres avec la belle-famille et il y a aussi des tensions entre eux deux, parce qu'ils ne sont pas d'accord pour comment retarder la venue de l'enfant. C'est que c'est pas aussi facile que ça. »

– « Chez moi, c'est un peu comme ça, parce qu'on n'ose plus avoir d'enfant, et on veut pas risquer d'avoir une fille. On pourra déjà pas payer la dot des deux qu'on a déjà. Mais vous savez, c'est difficile de tout arrêter, et j'ai peur aussi que le père de mes filles, ça lui coûte tellement qu'il... enfin, vous comprenez ce que je veux dire, hein ? »

– « Ma belle-mère a décrété qu'il fallait que j'arrête le bébé qui a commencé. Mais on n'a pas d'argent pour la clinique d'avortement. Tout le monde dit « c'est gratuit ». C'est vrai, mais il faut graisser la patte du docteur et puis payer ceci, et puis payer cela, etc. C'est impossible. Bien sûr, on connaît une femme qui le fait pour pas cher, mais souvent ça finit mal, alors moi je veux pas. »

– « Mon cousin, lui, est très riche. Il a qu'un seul garçon, il l'a élevé comme un radjah. Mais pour lui, c'était pas compliqué. Il suffisait de payer pour l'examen pour voir si c'est un garçon ou une fille, et au moins deux fois il a vu que c'est une fille. Alors, il a payé pour l'arrêter. (L'amniocentèse et autres examens sophistiqués font maintenant florès dans les mégapoles. Comme il y a déjà 74 millions de femmes en moins en Inde, le déséquilibre – surtout dû à l'immigration des réfugiés – ne peut que s'accroître).

« Mais nous, est-ce qu'on peut le faire comme ça ? Il me critique toujours parce que j'ai déjà quatre enfants, que c'est honteux, que je peux pas les nourrir, et que je ne pourrai pas les élever correctement, et que je suis comme une lapine, et que c'est bien de ma faute si je suis pauvre. Voilà pourquoi tout le pays est pauvre ; il faut regarder à Londres où plus personne ne

veut des gosses ; c'est pour ça qu'ils sont très riches là-bas et qu'ils sont bien plus heureux que nous ici. S'il était Premier ministre, il ferait comme en Chine, une famille, un enfant...

Non, moi je n'en peux plus de l'entendre parce qu'on ne me l'enlèvera pas de la tête : les enfants, ça nous donne de la joie pour des années, même si parfois c'est très dur. »

– « Pleure pas, petite Sœur de mon frère cadet, il faut pas écouter tout ça ! Le père de mes enfants, il aime beaucoup les gosses, et moi aussi. Alors, on est content avec nos cinq. Ils sont comme les grenades du jardin, ils nous embaument de leurs fleurs au printemps, et ils nous donnent leurs fruits si beaux en été.

Mon homme, qui lit beaucoup, dit toujours : « c'est pas vrai que ceux qui ont un seul enfant sont heureux. Moi j'en connais qui ont perdu ce « un enfant », et maintenant ils sont seuls. Alors, tu crois qu'ils sont heureux ? Laisse Allah les consoler, mais où sont les enfants qui les consoleront quand ils seront vieux ? ».

– « C'est comme pour mes voisins qui ont six enfants, et qui viennent de recueillir les deux enfants de la famille Mahmood dont les parents sont morts par le bus. Qu'est-ce qu'ils sont contents maintenant, parce que ces gosses, ils sont vraiment gentils. »

– « Je sais bien, vous direz que c'est pas à quinze ans que je connais quelque chose à la vie. Mais on est si pauvre qu'on ne peut même pas nourrir un seul enfant. Et pourtant, moi j'en aimerais tellement au moins un. Mais le seigneur (Seigneur = Swami, son mari) que le Dieu m'a donné, il dit qu'il est malade et que s'il meurt et que j'ai un enfant, qu'est-ce que je vais devenir ? Moi, je lui dis qu'au moins j'aurai un bébé à moi et à lui, quelqu'un à aimer si lui n'est plus là. Mais lui, il veut pas comprendre. »

À écouter ces échanges entre mamans, nous comprenons un peu mieux que la situation n'est pas si simple.

La détresse de beaucoup qui ne veulent plus avoir d'enfants est d'autant plus réelle qu'elle est fréquente, mais nous ne pou-

vons pas oublier non plus l'angoisse tout aussi réelle de ceux qui voudraient plus d'enfants, ou voudraient les espacer mieux, ou voudraient mettre un terme à leur stérilité ou désireraient au moins en adopter un...

Car il faut aussi tenir compte du fait que notre société ne reconnaît une femme que lorsqu'elle est mère, et mère d'un garçon. On peut le regretter ou pas, mais le fait demeure, ainsi que la flétrissure attachée à celle qui n'a qu'une fille ou qui n'a pas d'enfant du tout, avec toute l'angoisse qui en résulte.

Bref, nous étions sensibilisés à la question. Et notre réponse suivante fut la création d'un **centre de planning familial**.

Pour respecter la liberté de chacun, nous avons d'emblée annoncé que ce centre était pour la régulation des naissances et non pour leur limitation. Le principe en était ce qu'on n'appelait pas encore *Reproductive Health*, et qui pourrait se traduire plus ou moins par «santé pour tout ce qui entoure la procréation». Il s'agissait en fait de méthodes de régulation des naissances, proposées individuellement (et non pas imposées collectivement), accompagnées de soins généraux pour les mamans avant et après les naissances, ainsi que pour les nouveau-nés.

Il serait trop long ici d'exposer et de discuter la méthode choisie. Mais qu'il soit dit qu'elle connut un franc succès et qu'elle contribua notablement, sinon à la diminution de la natalité tout court (car comment en estimer l'impact réel à ce niveau privé, intime s'il en est), du moins à un espacement notable des naissances chez des centaines de couples.

Malheureusement les excès de l'état d'urgence étaient encore dans toutes les mémoires et l'on n'a pas pu continuer vraiment longtemps cette expérience. Nous fûmes même contraints, durant plusieurs années, de supprimer les vaccins, car ils étaient considérés par les gens comme des moyens de stérilisation.

La disparition de ce département n'empêcha toutefois pas le nombre d'enfants par famille de diminuer de façon très importante à Pilkhana. Nous pouvons même affirmer que dans le groupe à la scolarité la plus élevée, celui des chrétiens, le nombre

moyen d'enfants par famille chez les jeunes couples ne dépassa plus trois enfants et, même, demeura au chiffre seuil de 1,5 en moyenne par famille.

Mais personne ne nous fera dire ici si ce résultat est à souhaiter pour tous et si c'est la solution idéale et finale. Car nous ne voulons, en aucun cas, contribuer par ce chapitre, à fournir des arguments à tous ceux qui passent leur temps à « courtiser les femmes » pour dessiner des courbes statistiques à leur convenance, en leur offrant argent, transistor, gadgets et bibelots pour les inciter à se faire stériliser. Je profite de l'occasion pour demander pourquoi les hommes proposent si facilement la tubectomie, alors qu'ils sont pour le moins silencieux (et peu volontaires !) pour les vasectomies...

Tandis que je corrigeais ces pages, une pauvre maman de Bélari est venue me présenter fièrement son fils adoptif de 15 ans :

– « J'ai cinq enfants, et on l'a trouvé mendiant à la gare il y a six ans. Maintenant, bien qu'il soit aveugle, il tisse des tapis... »

Les femmes courageuses des *slums* méritent d'être louées pour leur valeur exemplaire comme filles, comme mères, comme épouses, comme travailleuses et comme femmes. En tant que travailleurs sociaux, nous n'avons aucun droit sur elles, sinon de les écouter et de les aimer telles qu'elles sont, sans leur imposer quoi que ce soit.

Leur dignité est à ce prix. La nôtre aussi.

5. La dynamique des calamités

La danse de vie et de mort

Une petite lueur perce la nuit, semble s'éteindre, hésite, et réapparaît, tremblotante. Un murmure, comme venu du fond des âges, écarte le silence, s'efface doucement, s'amplifie, puis s'affirme résolument...

La flammèche s'affermit et devient flamme. Sa lumière bleue et blanche se dessine plus fermement, petite lampe à huile dans son vase humble et fragile. Le vase est d'argile et paraît nu. Mais, à la lumière tremblotante, se détache bientôt un léger motif: O M... Le murmure de sourdine est devenu grelot. Et le son s'est comme «syllabisé» dans la triple syllabe sanscrite primordiale qui vient s'unir au dessin par ce son unique quoique distinct: A-U-M: O M...

«*Tamaso ma jyotir gamaya*»: de l'obscurité, conduis-moi à la lumière (prière sanscrite tirée du *Brihadatanyaka Upanishad*).»

De l'obscurité a jailli la lumière, du silence a surgi la vibration...

Une odeur à peine perceptible envahit la ténèbre. Des fumeroles bleuâtres s'élèvent en dansant. Un nuage d'encens peu à peu étreint la lumière et le son. Ils sont trois. Ils sont un...

Une petite flamme, puis deux, puis cent... c'est l'illumination !

Un son vibrant, puis cinq, puis cent... c'est le chant de la création !

Alors apparaît au cœur du sanctuaire, dans sa majesté noircie plusieurs fois millénaire, le Nataraj, le dieu à bras multiples, animé par la lumière et le son éternels dansant dans son cercle de feu la danse de la création et la danse de la destruction. C'est la danse de la vie.

Une guirlande rouge sang d'hibiscus le cerne de toute part. Le son grêle d'un pipeau lointain l'accompagne gaiement. Un lumignon de camphre inscrit la douce parabole lumineuse de l'*aroti*...

« C'est le feu de l'amour, qui fait chanter la flûte, cette voix du roseau, c'est du feu, non du vent. » (Rûmi)

Contemplant ce Shiva hindouiste, synthèse d'une civilisation, symbole de tout un peuple, je suis assis là, en lotus, les mains ouvertes pour mieux percevoir...

Et voici soudain que, dans la clarté diffuse des lampes, s'anime lentement à travers des volutes d'encens, la Face aimée du Seigneur de toutes Béatitudes, mon Seigneur, qui, de la montagne sainte de Galilée, fait résonner dans le tréfonds de mon cœur :

« Heureux vous les pauvres, les humbles, les pacifiques, les miséricordieux, vous qui avez faim et soif, et qui êtes persécutés, mais qui gardez le cœur pur ! » (Mathieu, V, 3-12).

« Car, j'avais faim, j'avais soif, j'étais nu, j'étais étranger, j'étais en prison, et, avec moi, vous avez partagé. » (Mathieu, XXV, 34-45)

« Et toi qui es riche, et qui jouis de tout, mal-heureux es-tu si tu ne comprends pas pourquoi je t'ai donné deux bras, et un cœur qui palpite ! Utilise tes mains, utilise ton cœur, étend tes mains, ouvre ton cœur, tenez-vous les mains, partagez vos cœurs.

*Nouvelle création, voici un monde nouveau.
Et un homme nouveau, pour une terre nouvelle.
Et un homme d'amour, créant un univers d'amour. »*

*« Qui enverrai je à ma place pour éclairer ? »,
souple le soleil en disparaissant lentement au couchant.
Et un immense silence lui répond...
Enfin, s'élève, hésitante, une petite voix :
« Envoie-moi, Seigneur, je ne ferai que peu,
mais je ferai de mon mieux... »
C'était le petit lumignon...
« Va, appelle tes compagnes, et communiquez vos flammes à
tous ! »,
dit le soleil, s'assoupissant d'aise à l'horizon.
(Petit apologue célèbre de Rabindranath Tagore)*

Obscurité totale. Silence absolu

D'une longue contemplation jaillit soudain le Verbe libérateur :

*« Quitte ton chapelet, laisse ton chant, tes psalmodies !
Qui crois-tu honorer dans le sombre coin solitaire de ce temple dont
toutes les portes sont fermées ?*

*Ouvre les yeux, et vois bien que ton Dieu n'est pas devant toi.
Il est là où le laboureur laboure le dur sol, et au bord du chemin où
peine le casseur de pierres ; il est avec eux dans le soleil et dans
l'averse, et son vêtement est couvert de poussière.*

*Dépouille ton manteau pieux : pareil à lui, descends toi aussi dans
la poussière ! Sors de tes méditations et laisse de côté tes fleurs et ton
encens. Tes vêtements se déchirent et se souillent, qu'importe ?*

*Va le rejoindre, et tiens-toi près de lui dans le labeur et la sueur de
ton front... »*

(Tagore, L'Offrande lyrique)

Se dissout alors la ténèbre...
Disparaît peu à peu le silence...
Et voici la genèse des
spiralettes de l'espoir.

La danse du Shiva Nataraj, la danse de la création et de la vie, est aussi celle de la mort. De cette danse destructrice, nous allons être les témoins.

Aujourd'hui en Inde, les pauvres vivent perpétuellement ce cycle tragique, mais la danse de la mort leur est plus spécialement destinée et, depuis des millénaires, ils savent qu'un jour, immanquablement, ils entendront résonner son tambourin : « *Hara-Hara, Bom-Bom...* » (son classiquement attribué au *Damaru*, le tambourin de Shiva).

Dans le ciel ouvert et d'acier, ou fermé et obscur, apparaîtront alors les signes avant-coureurs de nouvelles destructions : inondations ou cyclones, sécheresses ou tremblements de terre, épidémies ou criquets dévastateurs. Les hindous ne manqueront pas de se rappeler Kurukshetra (guerre légendaire contée par le Mahabharata), les musulmans, la terrible bataille de Badr, « La mère des batailles », livrée par le prophète Muhammad à Médine, en l'an II de l'Hégire (624), et les chrétiens, l'apocalyptique Armageddon, lieu désigné pour la bataille finale de la fin du monde (Apocalypse.16.16).

Comme les palétuviers savent opposer aux calamités la ténacité de leurs racines arc-boutées et enchevêtrées, les pauvres savent faire front avec un courage exemplaire. Quand bien même il a tout perdu, parfois corps et biens, le sinistré indien trouve toujours assez de ressort pour, tel le phénix grec, renaître de ses cendres, ou, comme le malheureux réduit en poussière par le troisième œil de Mahadev-le-Redoutable, en ressurgir par la puissance du même Mahadev-le-Compatissant...

N'est-ce pas pour cela même que Sri-Sati, l'épouse fidèle, la « Vénérée déesse », femme de Shiva, qui se consuma par le feu,

se réincarne en Sri-Uma pour mieux s'unir à son Seigneur Shiva dans un amour encore plus beau ?

Et quand le pauvre rencontre sur sa route de misère ceux qui symboliseront pour lui, à tout jamais, l'avatar de la tendresse infinie d'un Dieu Père aimant chacun de ses enfants, alors, ce sera le moment de vénérer dans l'aube éclatante d'un jour nouveau, la danse exaltée de la recreation du Nataraj triomphant faisant écho au Fils glorifié du Golgotha qui, par sa mort et sa Résurrection, inversa un jour toutes choses et les rendit immortelles en les introduisant dans la danse trinitaire...

Les maladies nous avaient déjà menés fort loin et, en ce sens, avaient été vraiment fécondes. Mais les calamités naturelles allaient nous emmener bien plus loin encore.

Les inondations

Devant le dispensaire de Pilkhana (27 septembre 1978)

Sous le torrent de pluie diluvienne qui fait un bruit de grêle, des chiens se sont rassemblés sur le bout des escaliers de l'usurier-joaillier, avec des enfants qui ne peuvent plus redescendre, mais continuent à jouer avec l'eau qui monte...

– « C'est bien le plus marrant ça, parce qu'on l'avait jamais vue si haute ! Peut-être que l'océan c'est comme ça après tout ! Ça fait des grosses vagues qui clapotent contre les murs... »

Et les gosses, à moitié à l'abri sous l'auvent, essaient d'imiter le bruit en deux chœurs avec de grands rires : « Schlot, schlot, clap, clap, clap, claque ». Les deux premiers mots à intervalle plus lent (les vaguelettes) et les clap clap le plus rapidement possible ! Oui, il y a pas à dire, c'est marrant. Sauf lorsqu'un papa surgit en hurlant, saisit un de ses rejetons et le gifle en l'emmenant, gigotant, serré sous ses bras, la joie de l'avoir retrouvé indemne l'emportant sur la colère et la peur de l'avoir perdu.

D'autres ne songent qu'à ressortir de la salle d'attente pour faire voguer des petits bateaux de papier ou des bouts de bois. Les mamans essaient de les retenir d'une main tout en essorant de l'autre le bas de leurs saris et de leur jupes... Les bébés, sentant se soulever le pan protecteur du sari de tête de leur mère, se réveillent tout d'un coup et piaillent à qui mieux mieux...

Des hommes, atteints dans leur dignité, s'évertuent à remettre des chaussettes trouées et souvent ravaudées, dans des souliers que les pantalons détrempés mouillent au fur et à mesure. D'autres secouent énergiquement des parapluies dont plus d'un est en lambeaux, en aspergeant généreusement le voisinage !

Chacun et chacune bavarde à grand renfort de gesticulations :

– « Moi, je te le dis, j'ai jamais vu un temps pareil. On se demande bien d'où ce qu'elle peut venir toute cette eau. C'est qu'il doit y en avoir des grands réservoirs là-haut ! »

– « Ma belle-mère, elle dit que c'est les éléphants qui trempent leurs trompes dans l'océan universel pour arroser la terre. S'ils sont en colère, alors c'est pas près de s'arrêter... » (croyance populaire basée sur la mythologie hindoue).

– « Sûr que le Dieu Bayu (Dieu védique des tempêtes), il est fâché avec nous ! Dans ma pièce, on a dû mettre des briques parce que l'eau est déjà dedans... Si ça continue, on n'aura pas assez de briques ! »

– « Tais-toi, tu vas attirer les mauvais esprits ! Chez moi, on a déjà mis dix briques, et la planche de lit, elle va pas tarder à prendre l'eau... »

– « Oui, mais toi, t'habites au fond du slum. Là-bas, c'est pas comme ici. Vous, vous avez l'habitude. C'est chaque année la même chose parce que c'est comme dans un trou... »

– « On a l'habitude, c'est vrai. Mais on ne peut jamais en prendre l'habitude, crois-moi ! Parce que l'eau est tellement haute et sale qu'on se demande toujours si les enfants vont pas tomber dedans, et même attraper quelque maladie ! »

– « Ah ! les gosses, c'est des diables quand l'eau vient. Ils adorent ça et ils ne pensent plus qu'à s'amuser. Et, mon Dieu, ils

sont si imprudents que je ne peux pas rester une minute à l'intérieur sans penser qu'ils vont se noyer ! »

– « Ça, tu l'as dit ! T'as pas entendu ce que la mère de Muni, elle a rapporté juste avant ? Il paraît qu'il y a vingt bébés qui sont morts dans l'eau cette nuit... »

– « C'est des ragots, comme toujours ! Moi, j'ai entendu dire qu'il y en avait seulement deux... »

– « C'est bien ce que je disais. Deux ou vingt, c'est la même chose ! C'est pas parce que tu sais compter que moi, j'ai tort ! »

– « Écoute-moi : deux, c'est pas beaucoup, mais vingt, c'est beaucoup ! »

– « Dites donc les tantes, arrêtez de vous chamailler. Moi, je dis que deux, c'est déjà beaucoup trop ! C'est votre travail à vous, les femmes, de surveiller les enfants. Alors, pourquoi il y en a qui se noient, hein ? Ça devrait jamais arriver ! »

– « Vous, les hommes braillards, si vous faisiez votre boulot ensemble et nettoyez les drains, l'eau, elle s'écoulerait et rien n'arriverait. Mais, bien sûr, vous préférez être au bistrot, dire du mal de vos femmes et parler des femmes des voisins ! Tchi ! »

– « Non mais dis donc, toi, pour qui que tu te prends ? T'es pas de la police que je sache pour savoir ce qu'on fait tous les jours ? »

– « Non, je suis pas de la police, mais si j'en étais, alors, nous, les femmes, on vous obligerait tous à faire votre travail pour qu'il y ait plus, comme ça, de l'eau partout !

Tiens, dans la courée de Lewis, est-ce qu'il y en a de l'eau ? Non. Pourquoi ? Parce qu'ils ont, avant, travaillé tous ensemble pour entretenir les caniveaux, pour rehausser les seuils et ils ont mis en plus des sacs de sable à l'entrée depuis le début de la mousson... »

– « C'est comme le mari de ma voisine, il a relevé le seuil de sa porte aussi : trois briques qu'il a mis. Depuis, ils sont au sec chez eux. C'est pas le fainéant père de mes enfants qui ferait ça, lui ! Il s'en fiche que notre pièce soit humide, pourvu que son gosier à lui, il reste humide tout le temps !... »

– « Ma Sœur, ça sert à rien d'envier le mari de ta voisine. Le Dieu, il t'a donné un Seigneur et Maître. Et même si c'est Ravana en personne, tu dois le vénérer et être contente ! »

– « Pour vous les hindous, c'est comme cela. Mais heureusement, le Prophète – Allah le bénisse – nous a dit que si notre mari ne nous plaît pas, nous pouvons le divorcer. Si on pouvait toujours faire comme cela maintenant, qu'est-ce qu'il y en aurait des hommes divorcés ! » (selon le Coran, II, 229 : si le mari refuse de donner le divorce, la femme a le droit de « racheter sa liberté »).

– « Oh ! toi, Fatima, si tu fais le *talak* (formule de divorce à répéter trois fois) avec ton homme, c'est pas dans l'eau que tu te trouveras, mais dans la fosse à purin ! Et puis d'abord, est-ce qu'on parle de divorce ou est-ce qu'on parle des inondations qu'on est en train de subir ?.... Tout ça, ça n'empêche pas que si la pluie continue, on va tous s'y trouver ensemble dans la fosse ! »

Des villages sous les eaux

– « La radio, elle a dit qu'il y a déjà des inondations dans tout le Nord du Bengale. Il paraît même que ça approche... »

– « Ça, si tu crois que je les crois, les gens de « la voix du ciel » (*akashbani*, la radio), ils racontent n'importe quoi ! »

– « Non, je t'assure. Cette fois, c'est sérieux. Parce que quand je suis allée chez mon beau-fils... – Ah ! lui, qu'est-ce qu'il a une bonne position celui-là, c'est un prince qu'elle a marié, ma fille ! –, j'ai vu de vraies photos dans les « images à distance » (*doordarshan*, la télévision)... Partout, il y avait de l'eau, on voyait que les toits des maisons et il y avait plein de gens dans les écoles, parce qu'ils n'avaient plus d'autre endroit pour se loger... »

– « Mais aussi, c'est de leur faute, les gens de la campagne ! Depuis le début de l'été qu'ils font *puja* sur *puja* (prières) pour que la Déesse leur donne de la pluie ! Eh ! bien, ils l'ont eue leur pluie ! Même que déjà, partout, c'est inondé. Tout le riz pourrit

sur pied... C'est le frère du père de ma belle-fille qui me l'a dit l'autre jour. Eux, ils habitent dans le district de Howrah, tout au bout, et il savent bien ce qu'il en est... »

– « Moi, je comprends pas pourquoi la Déesse, elle les a écoutés, ces paysans va-nu-pieds ! Parce que nous, au contraire, on a prié pour qu'il y ait pas de pluie, parce que quand il y en a comme ça, c'est difficile pour une femme et des gosses de s'asseoir sur le bord de la chaussée pour vendre des légumes, ou ramasser du poussier de charbon. Et sans ça, comment est-ce qu'on pourrait vivre ? »

– « Ça alors, mais nous, les femmes des tireurs de *rickshaw*, qu'est-ce qu'on en a fait des offrandes pour qu'il y ait beaucoup de pluie ! Parce que quand c'est inondé, nos hommes, eux, ils rapportent gros. Pensez, il n'y a qu'eux qui peuvent avancer. Les trams sont bloqués, les voitures aussi, les bus également, et même ces vantards de taxis... »

– « Ah ben !, dites donc, ça y est, voilà les coupables : les tireurs de pousse pousse ! Ils ont trop prié, voilà, ils ont été exaucés, et c'est nous qui souffrons... »

– « Mais non, c'est pas à cause d'eux qu'il y a tant d'eau ! C'est à cause de la « cipalité »... »

– « La municipalité, tu veux dire. Oh, elle a bon dos, elle ! Mon neveu, il en fait partie. Et bien, tu sais pourquoi ils sont toujours en grève ? C'est parce qu'ils gagnent rien, eux ! »

– « Ah ça non ! Faut pas nous raconter des histoires. Ils ont déjà dix fois plus que nous, et ils en veulent toujours plus, et ils ont la sécurité du travail en plus ! C'est leur syndicat qui les pousse... C'est tous des communistes ! »

– « Ben, si nous les marxistes on n'était pas là, qu'est-ce que vous feriez, vous les pauvres, hein ? Parce que le Congrès (parti du Congrès), eux, ils font pas grand chose... »

– ... « Allez, commencez pas ! Ici, pas de politique ! C'est un hôpital. Et puis, s'il y a une inondation, on sera tous sous l'eau, communistes, Congrès et autres... Alors, à quoi ça sert de se battre, hein ? »

Des voix s'élèvent :

– « Sabash, bien dit... » – « Sabash, bien fait... » – « Sabash, bravo... » – « Khub-Bhalo, très bien... »

C'est un membre du personnel qui vient d'interrompre la conversation. En fait, c'est notre vieille connaissance Mohammed qui, arrivant de l'étage pour donner son cours audiovisuel sur la prévention des maladies infectieuses, est arrivé à point pour empêcher que ces deux excités n'en viennent aux mains au nom de slogans qui les empêcheront à tout jamais de se comprendre : « *L'Inde, c'est Indira* » (Indira Gandhi) – « *Jyoti, c'est l'unique lumière* » (Jyoti Basu, dont le nom signifie lumière, Chief Minister du Bengale)...

Mais un de ceux qu'on vient de faire taire, se tourne vers Mohammed et lui dit d'une voix ironique :

– « Et vous, qu'est-ce que vous faites pour les inondations, hein ? C'est facile de nous dire que les partis ça sert à rien ici. Mais ton hôpital, ton équipe, est-ce qu'ils font quelque chose pour prévenir tout ça ? »

– « Écoute, mon oncle. Tu sais très bien, puisque tu habites juste là à côté, qu'on a déjà beaucoup fait pour drainer les ruelles, rehausser les seuils et puis aussi... »

– « Oui, mais tout ça, à quoi ça sert en cas de grandes inondations, comme on en a eu il y a quinze ans, hein ? À rien ! Non, à rien du tout ! Autant pisser dans l'eau, moi, je te le dis. La pluie s'arrêtera pas pour autant !... »

– « Écoute, oncle grand frère. Laisse-moi un peu parler. Ça sert à rien de s'énerver. Si tu crois que c'est marrant pour nous, ici, les inondations, avec tous les malades supplémentaires que ça amène, et tous les accidents en plus !

Justement, on a fait une réunion entre nous hier soir et on s'est dit que, si ça continue, on va organiser à nouveau des secours pour les villages qui sont déjà sous l'eau. Mais on sait pas très bien comment faire et on se réunit encore ce soir après le travail... »

– « Ah, ben voilà la solution ! Moi, je suis d'accord. Y avait vraiment pas besoin de notre Parti pour l'avoir trouvée : on a les pieds dans l'eau et bientôt la tête, et vous, les sauveurs, vous allez à l'autre bout du monde pour mettre les villageois dans l'Arche de Nooh ! » (l'Arche de Noé, citée en Coran VII.62).

– Mohammed : « J'ai pas dit qu'on n'allait rien faire ici. Nous aidons déjà le *slum* de Tikiapara. Je dis simplement qu'il y a des gens qui sont venus de loin pour nous demander de faire quelque chose pour eux, parce qu'ils sentent que cette année, ça va être pire que les autres années. Nous, on est d'accord pour faire quelque chose, mais on réfléchit.

Et puis ici, c'est pas encore bien catastrophique... Et puis, justement, il y a la municipalité, le gouvernement, les partis, et puis, surtout ton Parti, puisqu'il est pour les plus pauvres, et les syndicats, et la Mère, et puis des tas d'organisations religieuses et bien d'autres, qui sont justement faites pour ça, pour aider les gens dans la grande détresse. Et puis, enfin, il y a... toi, l'oncle, qui parles si bien ! »

– « Bon, t'as déjà entendu dire, toi, que quand nous, les « corbeaux », les gens des slums, on est dans la merde, quelqu'un va nous aider ? Jamais ! Moi, je te le dis, jamais ! On peut tous crever comme des chiens galeux, personne va venir à notre secours ! Alors, c'est pas moi qui vais commencer à venir au secours des autres ! C'est votre métier à vous... »

– Mohammed : « Écoute, grand-oncle. Faut pas t'échauffer. Mais en un sens, tu as raison. C'est vrai que toutes ces organisations qui disent vouloir aider les pauvres et récoltent toujours de l'argent pour ça, elles donnent jamais aux vrais pauvres, surtout pas dans les slums, sauf la Mère, ça t'as raison. Je vais en parler au groupe... »

– « Oui, et dis-leur bien que s'ils n'ont pas peur de se mouiller les orteils, nous, on est prêts à les aider. Pas vrai, vous autres ? Et moi le premier... »

Et de toute part, des « Sabash-bien-dit, Sabash-bravo, Sabash-bien-vrai » de fuser !

Au secours de Kanshra

Cinq heures du matin à Kanshra (zone d'Amta), le 4 octobre 1978.

Au transistor, les dernières nouvelles en édition spéciale : un tremblement de terre vient d'affecter Nadia, déjà sous l'eau ; on ignore les dégâts.

À Kalighât, quatre-vingt mille personnes n'ont rien mangé depuis trois jours. Un bateau chavire : neuf morts. Un bus se renverse sur la route par où nous sommes venus : quatre-vingt six blessés. Un ouragan est signalé ; prenez vos précautions. Cent huit personnes sont sauvées par hélicoptère du sommet des arbres sur lesquels elles vivaient depuis trois jours, à quelques kilomètres d'ici...

On craint une importante montée des eaux dans le secteur, due à l'ouverture des barrages sur la Damodar. Neuf cas de piqûres de cobra sont signalés. Douze mille personnes auraient été noyées dans les villages proches de Jhikira ; aucun survivant d'après les hélicoptères, surtout à Batora (nouvelle ensuite démentie). Un million de gens bloqués par les eaux à Krisnagar...

La route est toujours coupée pour Amta ; aucun secours ne peut passer... Et nous alors ? Si c'est pas du secours, c'est quoi ? Un pique-nique ? Mais évidemment, pour ceux qui ont peur de se mouiller les pieds, tout est coupé ! On apprendra ensuite qu'au SEA on s'est fait beaucoup de soucis pour notre équipe !

Il y a quatre ou cinq jours, ici, il y avait trois mètres cinquante d'eau et plus ; il n'en reste que deux ou trois mètres selon les endroits, mais on ne sait pas si elle ne va pas remonter. Angoisse partout. Cependant, les gens restent dignes. Peu supplient, aucun n'exige, très peu se plaignent. À quoi bon ?...

Cinq octobre. Nouvelles : un raz-de-marée touche Calcutta et remonte cent vingt kilomètres en amont ; soixante mille personnes se réfugient à Kolagat. Des milliers de maisons s'effondrent dans les Sundarbans. Des dizaines de milliers de

volontaires sont engagés dans les opérations de secours sur tous les fronts. Des organisations internationales attendent encore, paraît-il, la permission de commencer le travail, bloquées à l'aéroport... L'Inde, par dignité, ne veut pas faire appel à l'étranger. A-t-elle vraiment raison ?

On reprend contact avec le SEA de Pilkhana qui nous envoie des tonnes de riz par camions et bateaux, avec un contingent de cinq jeunes de nos foyers. On va enfin pouvoir commencer avec eux du secours systématique, organisé et efficace, avec l'aide de tous les volontaires locaux qui se démènent comme de beaux diables pour nous « conserver ». Les riches du coin ont décidé de s'occuper de notre nourriture : aujourd'hui, on mangera du... poulet !

Six octobre. La situation reste grave. Partout sévit la disette, les légumes sont introuvables, le lait a disparu. En gros titres dans les journaux (on les verra après) : deuxième mondiale à Calcutta, la naissance d'un « bébé éprouvette » (on avait vraiment besoin de celui-là !). Autre titre : le gouvernement central propose une loi pour obliger tous les travailleurs à donner une journée de salaire pour les opérations de secours ! Mais pourquoi seulement les salariés ? Et les ministres ? Enfin, l'absence de la majorité des médecins dans les hôpitaux inquiète les autorités médicales... Et les malades !

Une femme est atteinte de typhoïde au dernier stade. On la fait évacuer d'urgence, l'hôpital est à vingt kilomètres de bateau d'ici ; mise sous oxygène à trois heures du matin, elle sera sauvée. Son mari et ses trois enfants viendront au centre quelques semaines plus tard pour nous remercier. Mais de quoi ?

Un enfant de six ans en paraît deux, émacié au dernier degré, rien à faire pour le sauver ; il va mourir dans la nuit.

Sept octobre. Nouvelles : dans une autre zone, on envisage l'évacuation de cinquante mille personnes. Les journaux (qu'on lira après) font leurs gros titres de l'achat par l'Inde de l'avion de combat le plus moderne du monde : le Jaguar. La mort ne perd pas ses droits... ni le pays vendeur !

Dans le Nord-Est de l'Inde, trente-cinq mille wagons sont bloqués.

Dans la Division d'Amta, 90 % des 266 000 habitants sont sans abri ; un mètre d'eau partout : toutes les cultures du district sont anéanties... Après la rupture des digues d'une importante rivière, vingt autres villages ont été inondés cette nuit ; dix mille réfugiés de plus.

Un petit cyclone ravage à nouveau les Sundarbans...

Sollicités de toutes parts, épuisés, nous ne pouvons répondre à tous. Que peut-on faire encore ? Davantage et mieux ! On va essayer en tout cas. Aujourd'hui, au loin, on a vu pour la première fois un camion. Il semble donc que la route d'Amta, sur laquelle nous naviguions hier encore avec nos pirogues, soit ouverte, au moins jusque-là...

Plusieurs cas de choléra sont signalés, mais ce sont des gastro-entérites aiguës. La différence est que, sans remèdes, on meurt des deux, mais que seul le choléra est mortel malgré les médicaments...

15 octobre. Premiers contacts à Jhikira, sur le fleuve Damodar, et dans l'île de Batora, où nous resterons jusqu'au 11 novembre.

Nous nous réinstallons dans l'*ashram* gandhien de Jhikira où nous avons déjà apporté des secours en septembre. Grâce à nos infirmières, deux à trois cents malades seront examinés chaque jour, dans le petit dispensaire et dans les villages, huit cent quarante, un certain jour, et même, un samedi, neuf cent trente-trois malades en quatorze heures d'affilée. En dix jours, nous voyons six mille quatre cents malades...

Mais d'autres organisations d'aide arrivent maintenant.

Durant ces quinze jours, *Seva Sangh Samiti* a ouvert plusieurs autres camps. La situation s'étant améliorée à Tikiapara, on avait commencé le secours à Bankra, à dix kilomètres de Calcutta.

Dès le deux octobre, la distribution de nourriture était assurée pour 5 000 personnes par Mohammed et cinq jeunes du Service

d'entraide. Dès le cinquième jour, les secours s'étendaient à des zones plus sinistrées, quelques kilomètres plus loin. Grâce à la compréhension des réfugiés de Bankra, ces derniers villages reçoivent la nourriture préparée, alors que les premiers passent aux rations de blé et de patates à cuire. En dix jours, plus de trois mille personnes sont vaccinées.

Le cinq octobre, Mohammed avait essayé d'atteindre Amta, sans succès. Menacé par des réfugiés, il ne s'en était sorti qu'en affirmant qu'il ne faisait pas partie du gouvernement. Une nouvelle tentative est faite avec le secrétaire du Service d'entraide, mais le camion est pillé par des réfugiés affamés. Une partie est sauvée cependant grâce aux volontaires de Bankra et à l'arrivée de la police.

Et un nouveau centre commence, à trente-six kilomètres de Howrah. Le premier camp démarre dans une école secondaire avec quatre mille réfugiés, un autre, cinq kilomètres plus loin. Dix mille personnes ont été nourries chaque jour: il fallait voir les dix-neuf volontaires s'affairer autour des dix marmites géantes, avec l'aide d'équipes de réfugiés. De six heures à dix-huit heures, la cuisine ne chôlait pas. Les médecins qui avaient déjà aidé, un mois auparavant, ont donné quelques quatre mille consultations, les vaccinations en plus. Ces activités ont fonctionné jusqu'au trois novembre.

Enfin, dernier centre ouvert, Bagnan, où six mille personnes ont été nourries chaque jour...

Fin décembre 1978, nous quittons Jhikira, après 62 jours de secours total... (le récit complet de ces aventures figure dans un autre ouvrage de l'auteur: *Les racines des palétuviers*, préfacé par Dominique Lapierre, aux Éditions de L'Atelier).

Le bilan est lourd: 1 578 morts et 700 disparus pour le seul Bengale, 201 345 têtes de bétail perdues, 1 107 000 maisons détruites (dont 190 000 dans le seul district de Howrah), et 800 000 endommagées.

Avant la calamité, les villageois ne pouvaient déjà que survivre dans la misère chronique et agressive du Bengale. Mais

nous partons convaincus qu'ayant appris à lever la tête devant l'adversité, ayant compris que la misère n'était pas inéluctable et pouvait être combattue, ils ne la baisseront plus ! Cette catastrophe, au lieu de les écraser, va les stimuler...

Il faudrait que, nous aussi, nous apportions notre brique ou notre bambou à la construction... Le ferons-nous ?

Retour à Jhikhira

Assis en lotus sur sa véranda, Sri Mukherjee, « Vainqueur de la mort », brahmine et gandhien convaincu, fondateur de l'organisation locale pour les intouchables, remue dans sa tête les derniers événements :

– « Quand le sahib est parti avec toute son équipe, je me suis dit : ils ne reviendront plus. J'ai vu beaucoup de choses dans ma vie, mais la chose la plus constante, ce sont certainement les promesses jamais tenues. On en a eu des inondations ! Rien que dans ces vingt dernières années, on en a eu treize, et nous en avons vu des groupes qui sont venus nous aider : dix couvertures par ici, quelques sacs de riz par là, quelques vaccins le long de la route, et puis : « on reviendra »... Jamais quelqu'un n'est revenu, sinon à l'inondation suivante, souvent avec la recommandation du parti au pouvoir, et seulement dans le cas où notre conseil communal était de la même couleur politique !

« C'est vrai qu'au *Seva Sangh Samiti*, ils ont fait un travail formidable. Ah ! si seulement quelques-uns de ces jeunes revenaient, que ne pourrait-on faire ensemble !

Mais voilà, ici, c'est la campagne, et eux, ils sont de la ville. Ici, c'est difficile à atteindre. Les bus sont irréguliers, superbondés. Il faut un minimum de trois heures pour se rendre à Howrah ville. La nourriture est peu variée, il n'y a pas de loisirs, seulement un cinéma et de la boue partout, surtout pendant la mousson. Alors, comment des gars, et surtout des jeunes filles,

accepteraient-ils de revenir ? Et puis, à mon âge, est-ce que je peux commencer quelque chose de nouveau ?

« J'en parlerai avec Kanaibabu, le fondateur de la coopérative gandhienne. Ah ! mais aussi avec Didimoni (Grande Sœur prunelle des yeux, nom affectueusement attribué à toutes les maîtresses d'école de village), elle doit être intéressée avec son groupe d'enfants, ils sont bien soixante maintenant. Est-ce qu'elle ne serait pas prête à accueillir une infirmière ?

Mais pour cela, il nous faudrait demander la permission de l'organisation pour Harijans de Howrah (*Harijan Sewak*, nom du comité qui aidait les ex-intouchables de Jhikira). Peut-être qu'ils seraient d'accord... Il va falloir que j'y aille. Il faudrait que ce soit leur secrétaire qui fasse la demande à Pilkhana...

Mais je ne peux pas y aller demain, je dois officier comme prêtre dans plusieurs familles ; c'est le mois de Phalgun (saison des mariages ; février-mars selon le calendrier bengali). Et puis, je ne peux pas arrêter mon école de sanskrit ; il n'y a pas beaucoup d'élèves, c'est vrai ; mais enfin, il faut la maintenir. Et puis, j'ai la dot de ma fille Asha-Espérance à préparer... Oui, vraiment, il faut qu'ils reviennent. »

Sur le ghât, au bord de l'étang de Jhikhira, dont les ondes vives reflètent les frondaisons, se tient le « parlement » des femmes bengalies.

Tout le microcosme du village s'y reconstitue, tous les racontars s'y colportent, toutes les nouvelles s'y discutent, tous les ragots y sont disséqués, toutes les situations débattues, toutes les propositions entendues, toutes les décisions retenues et, s'il le faut même, toutes les sanctions nécessaires sont prises, entre les femmes contre certaines autres, entre les femmes contre certains hommes, entre les femmes contre tous les hommes, car le panchayat (sorte de conseil communal), c'est le panchayat, et le foyer c'est le foyer.

– Gita-le Cantique (« Cantique du Dieu », du nom du livre sacré : la *Bhagavad Gîtâ*) : « Il est pourtant courageux le père de

tes enfants parce qu'il travaille beaucoup, mais c'est sûr, il boit encore plus ! »

– Sujata-La-Bien-Aimée (nom de la première personne qui offrit un bol de riz à Bouddha) : « Moi, je dis, les dieux, ils ont fait une erreur. Ils ont voulu créer un âne, et c'est lui qu'ils ont fait ! »

– Fleur de Grenadier : « Oui, mais tout ça, ça n'arrange pas le doigt du petit... Et si les dieux ont décidé de le prendre – mais qu'il vive à jamais – personne ne peut rien faire... »

– Rubis sombre : « C'est pas vrai ça ! On peut faire quelque chose, on peut faire une *puja* (prière assortie d'une offrande). Tiens, est-ce que tu y as pensé au moins, d'en faire une et de donner une offrande à Shashti Ma ? » (divinité présidant à la destinée de l'enfant dès le sixième jour, représentée sous la forme d'une maman allaitant son bébé et véhiculée par un chat.)

– Petit Merle : « Oui, je voulais, mais il me faut attendre le sixième jour de la lune pour le faire... » (symbole androgyne des 28 jours du cycle féminin et de la tumescence masculine, la lune sert de calendrier pour de très nombreux rites, surtout pour les femmes.)

– La Harpe : « Mais non, tu peux le faire n'importe quand. Ça, quand il y a pas d'urgence, c'est le jour le plus propice.

Mais la pierre, elle est toujours là, et tu peux toujours aller y déposer ton offrande. Et tu verras, il ira mieux ton gosse ! C'est pas pour rien que la Déesse allaite toujours un enfant quand elle est assise sur son chat... »

– Asha-Espérance (fille de « Vainqueur de la mort ») : « Tu crois qu'ils vont ouvrir à nouveau le dispensaire qui avait été ouvert pendant les inondations ? »

– Reine Radha (dix-sept ans) : « Pour sûr Didi, il faut qu'ils reviennent. Le docteur « Protecteur », il était si gentil que moi je... »

– Espérance : « Est-ce qu'enfin je te parle du frère « Protecteur » ? Premièrement, il était pas docteur, il n'était

qu'assistant et deuxièmement, tu étais beaucoup trop avec lui, on l'a tous remarqué.

Alors, il vaut mieux que lui, il revienne pas, même s'il était bon, autrement la déesse Roti (femme du dieu de l'Amour Kama) va vous percer de ses flèches... »

Avant de quitter Jhikira, les responsables médicaux du SEA, avaient laissé un stock de remèdes non périssables, ainsi que du matériel chirurgical, dans la petite pièce qu'on leur avait attribuée...

Ils avaient dit en riant : « à la prochaine inondation, comme cela, tout sera déjà prêt... », mais, in petto, ils pensaient que ces réserves représentaient à la fois le signe de leur volonté ferme de revenir et les prémices de ce retour. C'est pour cette raison que les trois Didis qui avaient travaillé au dispensaire – Espérance, Luciole et Radha Rani – avaient affirmé aux femmes que l'équipe reviendrait...

Devant l'échoppe de Kamar, le forgeron du hameau musulman, passe un paysan bengali, son araire sur l'épaule, avec ses deux paires de bœufs aux jougs de *babul* (bois d'acacias très dur), les injuriant ou les cajolant tour à tour :

– « Allez, Sala (beau-frère-aîné, injure suprême entendue à longueur de journée dans les *slums* et les villages), avance ou tu vas tâter de mon bâton. Hé ! Shaitan (Satan, en arabe et en urdu ; employé ici par provocation parce qu'il passe devant une forge musulmane), je vais te rosser si tu vires toujours à gauche ! Allons, mon tout beau, tu auras une prime à la foire si tu continues. Bravo vieux Nandi (taureau blanc sacré), tu serviras de monture au grand Dieu (Shiva). Tout doux mon bébé, on arrivera avant la nuit quand même... »

Et que je te donne un coup de bâton, et que je te torde une queue, et que je te caresse une croupe, et que je te pique les flancs !

Dans la forge, plusieurs hommes sont assis et discutent la nouvelle :

– Kamar-Esclave d'Allah: « La femme de mon fils a entendu dire qu'on allait signer une pétition pour ouvrir un dispensaire. Mais j'en ai pas entendu parler, moi.

À quoi ça sert une pétition ? Le gouvernement ne les écoute jamais. Et quel docteur va jamais accepter de venir chez nous ? C'est si pauvre et si hors de toute route. Nous, on n'est pas, on ne compte pas, on ne peut compter que sur la bénédiction d'Allah. Moi, les docteurs... » Et il lance pour souligner le mot un long jet de salive rouge dans le brasier...

– Ali (nom du beau-fils du prophète Muhammad): « Moi, aussi, j'en ai entendu parler. Non, pas moyen de savoir de quoi il ressort. Toi, l'Imam, tu dois savoir, tu es lettré, et puis c'est toi le chef de la prière... »

– Imam Rashid – le Guide (un des noms d'Allah): « *Amdu Lillah*, louange à Dieu, le grand bienfaiteur de l'humanité. Moi, je prie le Saint Livre toute la journée ; comment veux-tu que j'écoute les racontars. Je sais ce que je sais, et ce que je sais, c'est qu'Allah est Un, Éternel, Tout-Puissant, Juste, et qu'un... »

– Esclave d'Allah: « Honneur à toi notre Guide, mais ce n'est pas la mosquée ici, et on n'est pas là pour écouter les quatre-vingt dix-neuf noms d'Allah. Béni soit Son Nom. »

– Le Guide: « Comment peux-tu dire une telle parole ? Est-ce que la seule chose qui compte n'est pas la volonté d'Allah ? Lui, notre guide, notre aide, notre ami, le miséricordieux et le plein de compassion comme le saint messager – *Sallalahou Allayi Wa'sallam* (S.A.W.) – nous l'a révélé. »

(« *Puisse Dieu le bénir et lui donner la paix* », bénédiction que tout pieux musulman se doit de rajouter au nom du prophète Muhammad. Il en va de même de l'exclamation: « Son Nom soit béni », après chaque mention du nom d'Allah. Dans le petit peuple cependant, beaucoup se contentent de dire: « Le saint Prophète », mais c'est un manque de respect aux yeux de l'islam pur.)

– Ali: « Vénérable Imam, nous respectons tous le Saint Coran et son Messager. Que la paix soit sur Lui.

Mais nous savons que les Kafirs (non-musulmans) préparent quelque chose sans nous consulter. Qu'ils périssent dans l'enfer d'Iblis (le diable) parce que nous avons convenu de toujours nous renseigner si nous faisons quelque chose. On n'est pas du même hameau, mais on est tous du même village. »

(la commune de Jhikhira est constituée d'une dizaine de villages, eux-mêmes répartis en hameaux, *paras*, celui des musulmans, ceux des brahmanes, des ex-parias, des tisserands, etc.)

– Esclave d'Allah : « Le fer qui devient rouge au contact du feu s'amollit. Garde ton esprit froid si tu veux que ta lame coupe. Personne n'a encore dit que quelque chose était décidé. On parle seulement de rumeur... »

Peu de temps après, sous le figuier pipal, l'assemblée des hommes venus de tous les hameaux, y compris les musulmans, décida d'écrire au comité du SEA de Pilkhana pour demander la réouverture du dispensaire et une aide au développement, comme de l'eau potable, des canaux d'irrigation, des écoles...

Les palabres avaient duré près de deux heures.

Prenant la parole après Kanaibabu, Sri Mukherjee, « Vainqueur de la mort » conclut la discussion sur ces mots :

– « J'approuve tout ce qui a été dit et ce que mon frère aîné vient de dire aussi. Nous, on connaît bien l'équipe de *Seva Sangh Samiti* : ils ne feront rien si nous ne commençons pas. Ils veulent qu'il y ait dans le comité des hindous, des musulmans, des harijans comme vous, et des brahmines comme moi. Et aussi tous les partis politiques pour montrer que ce qu'on veut, ce n'est pas faire avancer un parti, mais tout le village.

Alors toi, Budhi l'Intelligent, qui est secrétaire au conseil communal, va chercher du papier, un stylo, une boîte à encre pour les empreintes digitales, n'oublie pas le papier carbone et assez de papier, on va être nombreux à écrire. En attendant, vous pouvez vous disperser, mais n'allez pas trop loin. Dès que la lettre sera finie, on la lira et chacun la signera. Puis, ce soir et demain, chaque responsable de hameau va faire signer cette lettre à tous

ceux qui sont d'accord, et demain soir, on vérifiera que tout est en ordre. Après-demain, on enverra une délégation à Pilkhana. Allez. »

Au centre médical de Pilkhana, la pétition fut accueillie avec joie.

Deux jours après, deux jeunes responsables arrivèrent à l'Ashram de Durgapur pour dresser, avec l'aide des villageois, un bilan des priorités et des possibilités ; il fut établi en quinze jours.

Sukeshi – Belle Chevelure, convalescente, fut envoyée comme infirmière à Jhikhira. Elle devait y passer près de dix ans, multipliant les initiatives. Un an plus tard, en 1980, aux deux à trois cents malades quotidiens, s'étaient ajoutés les patients des cliniques de détection de la tuberculose, de prévention de la malnutrition, de vaccinations, et un atelier de confection de nourriture de sevrage qui employait douze veuves.

Se sentant aimés et respectés tels qu'ils étaient, les gens de toutes religions, castes, sexes et conditions sociales confondus, répondaient spontanément à cet amour. Tout cela créait un formidable courant d'amitié entre les trois religions, et un brassage où soudain toutes les barrières, sociales ou autres, semblaient devenues caduques.

« À bas les barrières sociales » constitue un slogan absolument idiot quand un groupe le placarde sur les murs ou l'inscrit sur des banderoles sans supprimer ces barrières dans ses propres rangs. Mais lorsque ce slogan est vécu au jour le jour dans le respect de l'autre et dans l'égalité retrouvée, nous pensons vraiment que quelque chose est en train de changer. Et le changement, c'est le développement quand il est au service de l'homme.

L'expérience prouvera encore de nombreuses fois que des soins médicaux donnés avec amour ne sont pas simplement un « service technique » assuré, mais une occasion privilégiée pour montrer le total désintéressement de l'action, qui créera la confiance, portera à l'écoute, et suscitera vraiment le climat d'un authentique développement.

Le jour où les petites gens, surtout les basses castes ou les femmes, se sentent écoutés et aimés, tout peut réellement démarrer, car ces gens sont prêts à proposer d'eux-mêmes aux autres ce dont ils ont vraiment besoin.

Et des « comités du peuple » s'organisèrent pour discuter des problèmes de la communauté et chercher des solutions. Le SEA offrit des bateaux et des pompes pour l'irrigation, des broyeurs de riz, des épandeurs de pesticides, et quarante bœufs de labour (deux paires par village et deux paires de remplacement), dont la location aux petits paysans servit à l'amortissement du matériel et à la création de services pour les ouvriers agricoles. Il prit totalement en charge la construction d'écoles en dur dans douze localités sinistrées, et creusa quarante puits tubés...

Et un « Comité de femmes » vit le jour après une assemblée mémorable où Komola – Fleur de Lys (18 ans) fit scandale en tenant des propos que beaucoup pensaient dans leur tête, mais n'auraient jamais osé exprimer, même pas à leur meilleure amie, de peur d'être trahie...

– « Écoutez ! Est-ce que vous trouvez normal qu'il nous faille rester toujours à l'intérieur de la maison et qu'on puisse jamais participer à la vie des villages, au Panchayat, aux décisions, ou aller à la ville, ou discuter de nos affaires et de nos problèmes avec les députés ?

Et puis aussi pourquoi, vous pouvez me le dire, les femmes elles n'ont le droit que de planter les graines du jardin potager (et avec quel mépris parfois c'est considéré, alors que ça a plus d'une fois sauvé la vie de la famille), mais... jamais de cultiver la terre, de la faire produire, de s'en occuper, de discuter les prix, les semis, les champs ?

Pourquoi on est considérée si souvent impure – les trois jours à chaque lune où je suis mise à l'écart, moi je ne peux pas les supporter – et comme des bonnes à rien, et comme des zéros, et qu'on ne peut pas être responsable des autres, et qu'on doit toujours tout recevoir de nos pères, de nos frères, de nos maris ? Moi, j'ai l'impression d'être castrée comme les bœufs des labours...

« Oh ! mon cœur vraiment, siffle comme le riz dans la bouilloire... Un jour, j'ai lu dans le journal que, dans ce pays, « seules les femmes sont capables d'aller jusqu'au bout d'elles-mêmes »... Eh bien ! aujourd'hui, moi je vous le dis, j'en ai assez de vivre comme un pilier de toit qui se fait grignoter petit à petit par les termites, les termites-mâles, j'entends. Je veux faire comme la Didi du Dispensaire qui est venue travailler chez nous, je veux aller jusqu'au bout de moi-même, et même me dépasser si c'est possible.

J'ai choisi, car je veux **vivre** ! Et si vous, vous choisissez l'esclavage, à vous de voir ! Mais c'est sûr, dans ma prochaine naissance, je veux renaître comme un... limaçon, car ça me fatiguera moins qu'aujourd'hui... »

Et, au milieu des éclats de rire qui accompagnent cette déclaration pour le moins inattendue, la voilà qui se fige en une langoureuse et irrésistible imitation d'une flasque limace, savourant déjà à l'avance la perspective délicieuse d'un monde sans travail excessif, et surtout sans mari, ce gastéropode étant décrit depuis la plus haute antiquité comme n'étant ni mâle ni femelle, mais bien hermaphrodite !

Le dispensaire de Chowani

Lors des inondations, une de nos équipes était allée au secours de ce village tout à fait isolé, merveilleuse oasis de palmes dans une mer de rizières, à environ quatre-vingt-cinq kilomètres à l'est de Jhikira, dans la région de Bagnan. Pour y accéder, il fallait faire trois heures de route avec deux bus, traverser une rivière en bac, et marcher une heure dans des chemins boueux, de vraies fondrières.

Chowani ne comptait pas mille habitants. Plusieurs hameaux cependant en dépendaient, distants les uns des autres d'environ deux ou trois kilomètres. Tout comme ailleurs, des centaines de maisons avaient été balayées par les eaux, mais cette zone,

contrairement à celle de Jhikira, n'avait pratiquement jamais connu d'inondations auparavant, et les gens, surpris, n'en avaient que plus souffert.

Le Service d'entraide avait ouvert un petit centre de secours dans l'école. L'aide avait été demandée par le maire, le conseil communal, le « maire des maires » de la région, et le tout contre-signé par une femme ministre du gouvernement du Bengale qui avait là son lieu de résidence. Comme le président du SEA connaissait des membres du comité par mariages interposés, réponse positive avait été donnée malgré l'énorme effort déjà consenti pour la zone d'Amta. Ce n'est donc qu'à petite échelle que le secours fut distribué, en nourrissant plusieurs milliers de personnes chaque jour, et en distribuant plusieurs tonnes de matériels divers.

Fidèle à la décision prise dès le début de n'établir des camps que pour le temps des urgences, sans implantation permanente, l'équipe s'était retirée de Chowani au terme d'un travail fort apprécié par la population.

Mais, après son départ, les réactions furent les mêmes qu'ailleurs: « il faut qu'ils reviennent... » Le problème était, là encore, le manque de personnel. Les activités du Service d'entraide de Pilkhana avaient pris une telle ampleur qu'elles absorbaient tout le temps et l'énergie de ses quatre-vingt-quatre travailleurs...

Cependant, après échanges de lettres, requêtes, pressions par quelques autres autorités, et pétitions des habitants, le comité accepta d'ouvrir un nouveau centre, mais sur une base totalement nouvelle: pour l'instant, aucun travailleur social du SEA n'y demeurerait. Ceux qui étaient affectés à Jhikira y viendraient régulièrement pour coopérer aux activités du comité local à créer.

Quant au dispensaire, promesse était faite d'en commencer un... dès qu'une infirmière serait disponible.

Dès l'entrée du village, on ne pouvait qu'être frappé par la profusion de marteaux et de faucilles sur les murs de pisé, les dra-

peaux rouges qui flottent partout, les affiches où les quatre silhouettes hiératiques de Marx, Engels, Lénine et Staline proposent à chacun de regarder en avant en les suivant de près, et par les petits monuments commémoratifs à la gloire de telle ou telle action du petit père des peuples...

Car le Bengali moyen, depuis que les marxistes ont pris le pouvoir en 1977, par la voie démocratique, croit dur comme fer que la bonté de Staline, inégalable et inégalée, s'est étendue à l'Inde et à chacun de ses 600 000 villages. Des milliers de hameaux au Bengale offrent ainsi le visage stupéfiant d'un État marxiste dans une fédération démocratique qui constitue un record mondial de stabilité.

Le Parti communiste indien (CPI) remonte aux années 1920. Une scission eut lieu dans les années soixante, et l'actuel Parti au pouvoir au Bengale en est issu. Ce CPIM (Parti communiste marxiste) présente la caractéristique d'avoir toujours essayé de tenir la balance égale entre Soviétiques et Chinois, alors que le CPI était pro-soviétique et proche du Parti du Congrès.

À l'heure où nous écrivons (1998), le Parti, largement majoritaire surtout dans les campagnes, est toujours au pouvoir après quatre élections victorieuses, mené par le charismatique *Chief Minister* (Premier ministre d'État) Jyoti Basu, un marxiste d'avant même l'Indépendance.

La famille Sarkar nous accueille avec joie et même enthousiasme. Un de ses membres, le maire, marxiste pur et dur, dont le père, encore relativement jeune, était le président des quatorze maires de la région, nous reçut avec une chaleur et un dynamisme communicatifs.

Tout aussi léniniste, le conseil communal au grand complet trônait derrière un double portrait géant de Staline et de Mao, qui se faisaient face sous l'œil apparemment tolérant d'un Lénine portant casquette de prolétaire. Des slogans communistes émaillaient les murs.

Le poing gauche reste fermé, mais la main qui se tend vers nous est ouverte et accueillante, à l'image des divinités hindoues

qui adoucissent de leur couleur et de leur sourire la rigueur et la convention de ces portraits. Ces divinités font bon ménage avec les communistes, car, au Bengale (à l'exception de certains « cadres »), un marxiste n'éprouve aucune difficulté à aller au temple, à la mosquée ou à l'église...

La discussion fut assez animée. On parla de la contribution remarquable du gouvernement marxiste au développement des campagnes ; on souligna le succès de l'opération « Bargadar » qui a permis à quatre millions de petits métayers, représentant presque vingt-cinq millions de personnes, le tiers de la population, de devenir définitivement propriétaires de leurs terres. Du jamais vu en Inde.

On parla aussi de l'amélioration des canaux, des réseaux d'irrigation, des routes nouvellement ouvertes, des services de bus assurés, des petites banques gouvernementales présentes dans chaque groupe de villages, des subsides donnés à tour de bras aux plus pauvres, bref, de l'amélioration quasi générale de la situation des ruraux.

L'expérience prouve en effet que, si les communistes semblent avoir à peu près abandonné Calcutta au triste sort qui la rend presque invivable, les campagnes ont fait et feront encore d'énormes progrès sous leur houlette. Et on en resta là.

Le conseil communal n'avait que louanges pour les volontaires qui avaient participé aux secours, mais ses membres étaient plutôt interloqués par la condition que nous posions pour une féconde collaboration :

– « Il faudrait que vous fassiez un comité avec les hindous et les musulmans (cela pour eux allait de soi puisqu'ils ne faisaient pas de différence entre hindous et musulmans communistes), mais où les principaux partis politiques soient représentés... »

Et c'est là que le bât blessait, car s'allier avec l'ennemi congressiste, la terrible Indira Gandhi, qui méritait bien à leurs yeux son nom de déesse de l'orage, avec des éclairs comme flèches et comme lance l'arc-en-ciel, c'était s'opposer à la ligne

du Parti. Et la « Ligne », c'était l'Évangile, la Gîta et le Coran réunis.

Ils acceptaient en revanche avec enthousiasme que les intouchables deviennent leaders (c'était dans la ligne), et que les femmes aient aussi leur place au comité (« nous avons déjà un comité de femmes ici, ce qui ne se fait guère ailleurs... »).

Considérant leurs difficultés, nous acceptâmes de démarrer comme cela, tout en soulignant que si d'aventure on pouvait ouvrir le dispensaire désiré, la condition absolue serait que plusieurs non marxistes en fassent partie : « nous posons les mêmes conditions ailleurs et grâce à cela, des communistes sont dans des comités dominés par le Congrès. Alors ici aussi, ça doit être possible, non ?... »

Après les problèmes médicaux, la plus grande urgence semblait revenir aux pompes à eau, suivies de près par l'irrigation et l'amélioration des méthodes agricoles, l'implantation d'écoles, car elles avaient toutes été démolies par les inondations...

Il fut demandé aux édiles de mettre noir sur blanc ces propositions, de créer et de faire enregistrer leur nouveau comité, d'obtenir les permissions nécessaires pour faire du développement rural, de commencer ce qui pouvait déjà être fait par eux-mêmes, enfin de mettre un local à notre disposition au cas où une infirmière pourrait demeurer ici et y travailler.

On nous fit alors remarquer qu'un comité était déjà en place, qu'il était enregistré et avait les permissions nécessaires pour s'occuper du développement rural. Il avait commencé depuis longtemps à travailler sans nous attendre, et n'aurait aucune difficulté pour mettre un local à la disposition d'une infirmière éventuelle. C'était formidable.

Il fut également décidé que les deux responsables de Jhikira viendraient régulièrement faire le point des travaux, et que Dadou (Budhadev Mishra) vérifierait toute l'administration ainsi que les comptes.

Comme le SEA (Service d'entraide) n'avait personne sur place, il fallut presque deux mois pour tout organiser. Mais l'es-

prit d'entente et de collaboration était si grand que tout fut bientôt prêt pour ouvrir le fameux dispensaire... sans infirmière.

La chance fit qu'une des filles Adibasi des foyers, Blandina, surnommée Diamant Noir (*Black Diamond*) à cause des deux consonnes de son nom, B. D., et de sa noire beauté, qui avait été la première à bénéficier d'études officielles d'infirmière et de sage-femme, se disposait à passer ses examens. Elle pouvait donc être disponible pour travailler dans un village vers la fin de l'année.

Elle avait été prévenue qu'elle irait à Jhikira. Mais puisque maintenant Belle Chevelure y faisait un travail excellent, Diamant noir se vit offrir Chowani...

– « Tu es libre de refuser, tu as dix-neuf ans, tu es jeune, tu es chrétienne. On t'envoie dans ce village du bout du monde où tu ne pourras guère sortir, où il n'y a ni chrétiens, ni Adibasi, où les gens parlent une autre langue que la tienne, et où la majorité est composée d'intouchables. Tu seras toute seule dans le centre et seuls les trois responsables que tu ne connais pas encore viendront régulièrement te voir, ainsi que l'infirmier de Pilkhana qui t'aidera à démarrer. Qu'en penses-tu ? »

Elle demanda à réfléchir et partit pour Jhikira, pour consulter son amie Belle Chevelure et les responsables. Encouragée par tous, spécialement par Dadu qui expliqua combien sa présence serait précieuse, elle revint à Pilkhana où elle se déclara non seulement prête à partir, mais encore pleine de joie à l'idée que :

– « Jésus m'envoie là où il y a des malades, des pauvres et des gens dans la misère. Bien sûr, je suis morte de peur à la perspective de me retrouver toute seule, et aussi de démarrer des soins alors que je ne connais que le travail d'hôpital sous les ordres d'un médecin. Mais j'ai vu le travail de Jhikira... Je veux essayer de faire la même chose. Et Dada et Dadu tous les deux, ils viendront me visiter et m'encourager. »

Et voilà notre Blandina qui se sent littéralement « jetée aux bêtes féroces », comme sa patronne Sainte Blandine dans les arènes romaines de Lyon au deuxième siècle. Mais les fauves

étaient des agneaux et elle y resta plus de treize ans jusqu'à son mariage avec un garçon local...

Aujourd'hui encore, elle travaille dans les îles du Delta, avec sa fillette.

Entre-temps, la collaboration se développa si bien, grâce surtout à Dadou et à son esprit de compréhension, que de nombreux projets virent le jour sous la direction énergique de nos amis et frères marxistes.

Nous ne pouvons malheureusement guère nous étendre sur chacun des centres. Sachons cependant que, rapidement, une pompe de vingt-sept chevaux pour l'irrigation de trente-cinq hectares de rizières fut autofinancée par les paysans, que cinq écoles construites en dur virent le jour, permettant à mille cinq cents enfants d'étudier, que le dispensaire, lorsqu'il fut ouvert, donnait une moyenne de trente mille consultations par an, qu'un atelier de prévention de la malnutrition offrit du travail à douze femmes veuves pour préparer la nourriture spéciale de quatre cents enfants sous-nourris, à quoi s'ajoutèrent une dizaine de pompes à eau et quelques petits projets collatéraux.

Dans ce village et chez ses responsables, nos équipes rencontrèrent un enthousiasme qu'on ne voit pas partout, un exemple remarquable de respect pour les plus pauvres, et de participation des illettrés et des intouchables.

Nous vîmes là plusieurs jeunes du club local donner leur temps et leur force pour préparer le dispensaire, bâtir une bibliothèque, niveler le terrain de jeux ; il y eut des volontaires pour surveiller les activités, faire « la police » au dispensaire en exigeant une certaine discipline de la part des milliers de malades, enfin rendre tous les services possibles au personnel, et surtout à l'infirmière qui vivait ici comme dans son propre village. Aujourd'hui, la fille du maire, Gopa, travaille encore avec nous au service des handicapés de Bélari...

Merci à travers eux à ceux de nos frères et sœurs marxistes qui ont compris que dans les villages, l'essentiel n'est pas de « conquérir idéologiquement les masses », mais de se dévouer

pour que les plus déshérités participent dès aujourd'hui au « Paradis sur terre » promis bien hypothétiquement par la « dictature du prolétariat ».

Et que l'amour de fait, même non proclamé, vaut mille fois les poings tendus et les haines clamées sur fond de drapeaux rouges dans les manifestations de la faucille et du marteau ! La voilà dans toute sa splendeur, l'apparente contradiction de la logique indienne ! Merveilleuse tolérance bengalie qui arrive même à neutraliser la violence léniniste porteuse de goulags !

1981. À bout de souffle...

Le président du comité général SEA regardait d'un air sévère le brave Dadu qui baissait un peu la tête, se sentant coupable :

– « Non vraiment, il est impossible de continuer comme cela. Pilkhana et ses services grandissent chaque jour. Nous avons plusieurs nouveaux projets dans les slums et les foyers d'enfants, et voici que maintenant, en moins de deux ans, le développement rural devient le département le plus important !

Et encore si on n'était qu'à Jhikira et dans une autre commune ! Mais non ! Il a fallu ouvrir le centre de Chowani, à cent kilomètres au sud, puis celui de Bhangor, à cinquante kilomètres à l'est, puis celui de Bankura à deux cents kilomètres au sud-ouest...

Maintenant, vous êtes en pourparlers pour des projets dans le district de Nadia, à cent kilomètres au nord, à Sonarpur de l'autre côté de Calcutta, et à Shyampur dans le Sud de Howrah... Pendant qu'on y est, pourquoi ne pas ouvrir quelque chose dans les îles des Sundarbans ? Non vraiment, on a maintenant plus de quarante-cinq nouveaux projets ruraux sur les bras ! Trop c'est trop ! ».

– Le secrétaire : « Et vous êtes combien pour suivre ces projets, hein ? Seulement trois ! »

– Dadu : « Non, il y a encore Dada... »

– Le secrétaire: « Lui, ce n'est pas un salarié, c'est spécial, et il a en plus tout Pilkhana et des tas de projets médicaux ailleurs. Mais comme personnel rural, vous n'êtes que trois, cinq avec Belle Chevelure et Diamant Noir dans les dispensaires... Je pense que vous n'allez pas réussir à tout contrôler. Il faut freiner. Peut-être même que ce serait mieux d'arrêter... »

– Le trésorier: « Ce qui est positif quand même, c'est que les amis d'Europe et de l'Inde, maintenant qu'ils reçoivent des descriptions précises de tous ces projets, deviennent de plus en plus généreux et répondent surabondamment à toutes nos demandes de fonds... »

– Dadu: « Je comprends ce que vous dites tous.

Mais écoutez: on n'est pas seulement trois ou quatre, on est beaucoup plus, parce qu'on ne fait rien seuls: ce sont des comités locaux qui font tout. Alors, si vous voulez bien compter, on est déjà plus de cent à encadrer tous les projets et à les mettre sur pied.

Et finalement, comme Dada nous dit toujours: « *Ce sont les pauvres eux-mêmes qui doivent être les acteurs de leur propre développement. Il faut leur faire confiance et leur laisser l'initiative.* » Et il ajoute: « *Si on aide vraiment les pauvres, Dieu nous aidera toujours, et on n'aura vraiment besoin de rien.* »

– Un membre: « C'est ça! Leur faire confiance! Et quand ça flanche, comme on l'a déjà vu une ou deux fois, par exemple à Bankura hein? Alors est-ce que c'est bien de toujours faire confiance? Est-ce que vous pouvez prouver que tout cet argent est bien utilisé? Que chaque roupie est pour les plus pauvres? Que tout marche sans accroc? Que personne ne met de l'argent dans sa propre poche?... »

– Dadu: « Je ne sais pas s'il faut prouver tout ça!

Moi, j'étais un riche brahmane de Calcutta et je vivais comme les riches, et maintenant je vis avec les pauvres intouchables et je travaille avec les musulmans et toutes les castes. Il me semble que le problème n'est pas de tout surveiller, mais de

faire confiance, parce que les pauvres, ils sont dignes de notre confiance ! »

– Le président : « Mais alors qu'est ce que vous proposez, vous ? Parce que nous on est à bout de souffle... »

On fait réunion sur réunion pour prendre des décisions, on reçoit des tas de délégations de tel ou tel village, on a la visite de beaucoup de députés, des maires, des gens du gouvernement, etc. Vraiment, maintenant ça commence à devenir trop lourd... »

– Dadu : « On a beaucoup réfléchi à tout cela avec Dada. »

Il nous semble que c'est vrai tout ça, que c'est dur, et qu'à vrai dire, nous aussi on est à bout de souffle. Souvent on passe la nuit dans les trains pour Bankura, et le lendemain, il nous faut être présent à Bhangor, et le soir à Jhikira parce qu'il y a des urgences et des problèmes partout...

Mais il faut reconnaître aussi que les travailleurs de Pilkhana sont heureux de pouvoir contribuer à tous ces projets ruraux. Ça aide à créer un esprit formidable d'entraide, de désintéressement et même d'amitié, puisque beaucoup sont appelés à venir former les habitants des villages pour les soins, ou les vaccins, ou les examens pathologiques, ou la couture... »

– Le président : « Effectivement, ça aide beaucoup l'esprit du SEA à s'élargir et à se communiquer... Depuis qu'on est dans les villages, on n'a plus de problèmes de fonds pour nos autres départements médicaux et sociaux. Et avec nos 800 enfants à loger, nourrir, éduquer, et les quelque 290 000 malades que nous soignons chaque année dans les slums, c'est vraiment un grand soulagement. »

Personne ici n'est contre le travail rural, mais il faudrait une certaine décentralisation... »

– Dadu : « Justement, nous y avons pensé. »

Ce qu'il faudrait, c'est que chacun des quatre départements (médical, social, éducation et rural) devienne autonome d'une certaine façon. Chacun devrait élire un comité avec trois travailleurs (président, secrétaire et trésorier), et deux représentants du Comité central.

Chaque mois, ce comité exécutif se réunirait pour faire le point, discuter les projets de son département, soumettre les nouveaux projets, calculer les budgets, vérifier les comptes, et chaque mois également un rapport serait envoyé au Comité central qui n'aurait plus alors qu'à approuver ou désapprouver les projets proposés ou les moyens de mise en œuvre. Ça soulagerait tout le monde, car pour nous aussi, c'est difficile de toujours venir au bureau et d'attendre de contacter un membre du comité pour discuter la plus petite décision... »

La proposition fut approuvée à la quasi-unanimité, et toute l'organisation en bénéficia. Les années suivantes allaient voir se multiplier les projets...



Mohammed donnant un cours d'hygiène.



Une ruelle de Pilkhana.
Au fond, le centre médical
du SEA en 1974.



La salle d'attente du centre médical du SEA.



La deuxième équipe paramédicale de 1977.
(Dernier rang au centre, l'auteur.)



L'auteur et son équipe organisant les secours
par barque sur un océan de rizières.



Une récolte bénie par la déesse, Jhikhira.



Creusement d'un canal d'irrigation, Jhikhira.



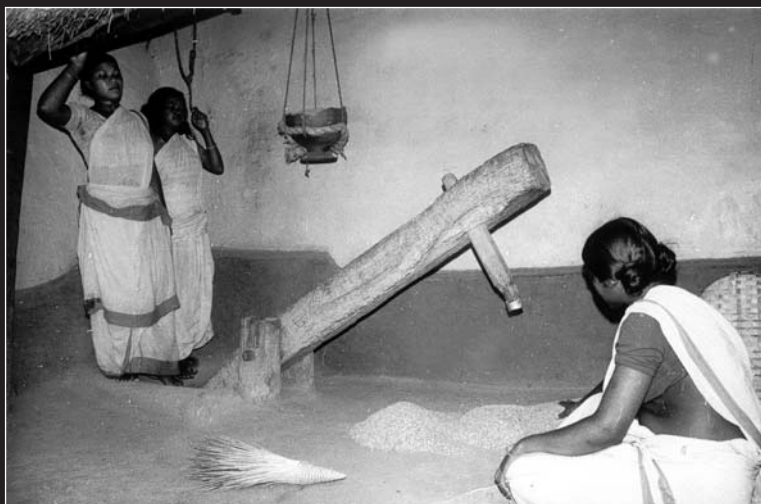
« Belle Chevelure » au dispensaire.



L'Ashram dispensaire de Jhikhira en 1979.



L'école de l'Ashram.



Décorticage du riz à la « dekhi »



« Aube Lumineuse » devant une hutte effondrée, Batora, 1978.



Les deux sages
de Jhikhira :
« Vainqueur de
la Mort »
(à gauche) et
Kanai Babu.



La queue devant
le dispensaire
de Batora, 1978.



Dadou et « Belle Chevelure »,
Jhikhira, 1981.



Puits maçonné réalisé par le SEA, décembre 1979.



« Brin de Lumière » avec les réfugiés.



Le dispensaire ouvert à tous les vents de « Belle Chevelure »,
Jhorkhali, 1982



« Diamant Noir » à Chowani.



Un des complexes scolaires réalisés par le SEA,
Chowani, 1982.



Les plages de racines de palétuviers, Sundarbans, 1981.



Village de pêcheurs : choix de la localisation d'un puits.



Tentes le long de la nouvelle route de Basunti, première étape de la reconstruction, Parbatipur, 1983.



« Quand aurai-je ma maison ? »



Deux des fondateurs du dispensaire de Bélari :
le maire (à gauche) et « Rivière Sacrée »



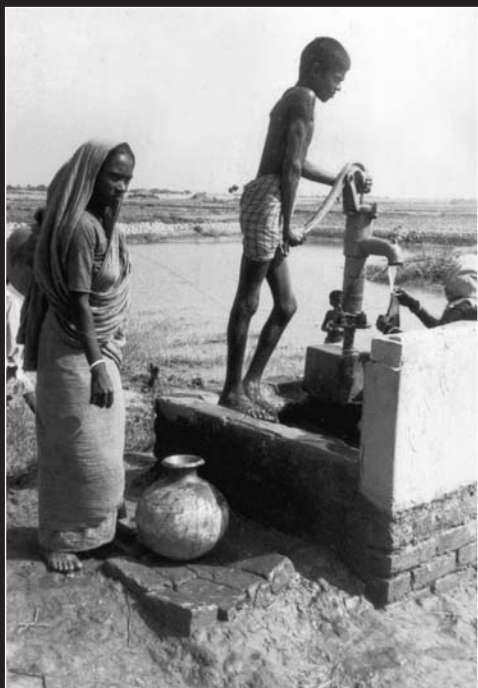
L'abri anticyclone enfin terminé à Jhorkhali.



« Belle Chevelure » (3^e à partir de la droite) et son équipe
devant le premier dispensaire.



Forage de puits
tubés.



Sur les îles. Pompe
à eau potable.



Lits de bébés souffrant
de malnutrition,
Pilkhana, 1977.



Le premier camp de réfugiés, Jhorkhali, décembre 1982.



Début du centre actuel, Bélari, 1989.

6. Des catastrophes à répétition

Pendant ce temps, la vie ordinaire gardait ses droits, et il fallait comme par le passé se tenir prêt à épauler les gens, non pas seulement dans la réalisation de leurs rêves, mais encore dans les douloureuses réalités du présent.

Après Kanshra, Jhikhira, Batora, Chowani, le Service d'entraide s'était intéressé aux « rouleurs de tabac » tuberculeux de Banghor, et au projet d'irrigation de Shri Mukerji, « Vainqueur de la mort », à Jhikhira.

Mais, après celles de 1973 et 1978, les inondations allaient continuer à se succéder dans la région de Howrah, en alternance avec le drame de la sécheresse dans l'arrière pays de Bankura et les cyclones des Sundarbans...

Jhorkhali 1981-1982

C'est chaque année qu'une catastrophe frappe l'une ou l'autre région du delta du Gange. C'est chaque année que ses quelques 2,6 millions d'habitants doivent se battre contre une nature ingrate.

Les paysans (60 % de la population) ne peuvent faire qu'une seule pauvre récolte d'environ huit cents kilos à une tonne de riz à l'hectare, à cause de la salinité du sol ; mais pour les autres, la vie est encore plus dure.

Les pêcheurs essaient péniblement, et au péril de leur vie, de faire survivre leurs familles dans une région pourtant immensément riche du point de vue piscicole, mais où leurs pauvres moyens rendent toute pêche précaire.

Les simples travailleurs journaliers, de leur côté, essaient de louer leurs bras aux temps de la récolte ou des labours. Le reste de l'année, ils sont coupeurs de bois ou collecteurs de miel sauvage dans l'immense forêt vierge (dont la surface correspond à celle de la Suisse), où ils affrontent une nature hostile et la peur permanente des serpents et des tigres.

Lorsque, dans la nuit du 10 au 11 décembre 1981, les Sunderbans furent frappés par un cyclone, le SEA décida d'envoyer des secours d'urgence, mais un jour entier fut perdu à cause du manque de précisions sur le lieu du désastre et les victimes éventuelles. Le gouvernement ferait-il appel aux organismes privés ?

Un accord verbal des autorités obtenu, le petit groupe des volontaires s'entasse dans deux camions, avec quelques tonnes de matériel et de nourriture. À Basanti, le dernier port du delta, 300 km au Sud de Calcutta, de nouvelles difficultés se présentent :

– « ... Il faut que votre organisation produise tous les papiers nécessaires, certifiant qu'elle a toutes les permissions de New Delhi et de Calcutta pour entreprendre des secours, et aussi tous les récépissés bancaires de tous les fonds reçus de l'Inde et de l'étranger en les justifiant, et les certificats attestant que les impôts sont payés.

Enfin, aucun étranger n'est autorisé à aller sur les îles. Et parmi vous... »

– « Non, notre Dada, il est Indien. Il n'est pas étranger. La preuve, il parle bengali. Et puis, ce n'est pas lui qui est le

responsable; il n'est que le grand frère. Il vient avec nous bien sûr; sans lui il manque un doigt à notre main... »

– « Bon, ça va, ça va; pour une fois, je ferme les yeux... »

L'autorisation arrachée de haute lutte, c'est l'embarquement des tonnes de matériel sur les barques louées...

Premiers secours

... Plus on avance (avec peine maintenant, car la marée très forte ici commence à remonter), plus les berges semblent dévastées.

Les grandes digues qui entourent de leurs trois mètres de hauteur toutes les terres cultivées sont éventrées, offrant, parfois sur plus de cinquante mètres, leurs plaies béantes à la lente mais inexorable montée des eaux salines qui vont encore augmenter la souffrance des champs, dont aucune récolte ne pourra sortir avant deux ou trois ans...

À Jhorkhali – la « crique de la tempête » –, il y a eu 300 morts...

– « On était douze. Je reste seule avec mon enfant de six ans... », explique d'une voix neutre une maman qui tient son garçon tout contre elle; elle le tient comme ça depuis avant hier, elle n'a pas encore réalisé, elle vit comme dans un rêve...

Un homme de trente ans a tout perdu; il avait quatre gosses:

– « quand la vague est arrivée, on s'est tous étreint. Et puis, je me suis retrouvé tout seul dans la boue... »

Une grand-mère pousse trois enfants devant elle:

– « ce sont trois des huit enfants de mes deux fils; les autres sont morts avec leurs parents. Qu'est-ce que je vais faire toute seule? »

Une jeune fille de vingt ans est prostrée; elle est maintenant seule au monde; des voisins l'ont prise en charge; ils dorment sous un sari posé sur quatre branches...

La plupart cependant n'ont perdu que leurs biens, huttes, récoltes, et les pauvres richesses des pauvres... Certains tremblent de froid; beaucoup ont passé la première nuit, et même

toute la journée suivante, dans l'eau glacée jusqu'à la taille, ou accrochés à un tronc, ou juchés sur un toit à moitié effondré, ou sur le petit terre-plein qui divise l'île en deux.

Pratiquement, personne n'a mangé depuis ce jour-là, les provisions du bazaar ayant été immédiatement réquisitionnées et distribuées aux plus proches. Le plus urgent était donc de nourrir les sinistrés, 1500 personnes, plus d'autres venues de l'extérieur.

Puis de les vêtir: saris pour les femmes, dhotis pour les hommes, couvertures pour les familles... Pour cela, il fallut aller trois fois au marché de Calcutta pour que les tailles correspondent vraiment... Puis il y eut les indispensables lampes-tempêtes. Enfin les batteries de cuisine pour ceux qui avaient tout perdu...

Nous organisâmes des vaccinations de masse, et le dispensaire volant soigna des milliers de cas désespérés. C'était souvent en pleine nuit qu'il fallait filer en hors-bord pour répondre à des appels!

L'arrivée de notre petite équipe de secours avait littéralement redonné vie à tous ces gens qui pensaient n'avoir plus que la mort pour perspective. Ils se sentaient maintenant galvanisés, chacun y mettait du sien et un bon groupe de volontaires se constitua temporairement...

Ce sont les femmes qui répandirent aux quatre coins des îles la nouvelle qu'une organisation de secours les aidait, non seulement avec du matériel et des vivres, mais encore avec le cœur.

Deux mois plus tard, le temps du sinistre passé, nous reçûmes l'ordre de partir... Comme ils nous avaient tous demandé de rester, nous leur avons promis de revenir. Mais ils n'y croyaient guère:

– «On nous a toujours fait ce genre de promesse, qui n'a jamais été tenue. Vous dites cela pour nous consoler, mais vous ne reviendrez jamais...»

Nous leur avons expliqué qu'il fallait faire tourner tous les services du SEA qui, en notre absence, avaient bien de la peine...

Le jour du départ, le 10 février 1982, plus de 4 000 personnes étaient rassemblées. À la fin de la cérémonie, le frère Vasant-Printemps nous offrit un parchemin calligraphié dont voici la traduction exacte, car il est toujours en notre possession :

« Révérence à tous nos frères et sœurs du SEA.

« Ô frères et sœurs, vous êtes venus vers nous comme des sauveurs, quand nous étions complètement écrasés par les conditions économiques, mentales et toutes les autres, durant le dernier cyclone avec raz-de-marée. Et l'espoir de la lumière maintenant s'était éteint pour nous. Vous avez donné de la nourriture aux sans-nourriture, des toits aux sans-toits, des vêtements à ceux qui sont nus. Vous avez servi les plus souffrants, et vous nous avez redonné une nouvelle vie.

« Ô vous aux cœurs très bons, chacun, vous nous avez servis avec une joie sans limite, bien que nos esprits fussent complètement fermés. Nous vous en serons toujours éternellement reconnaissants dans nos cœurs.

« Ô très grands, vous êtes devenus non seulement membres de nos familles, mais les plus proches parmi nous durant ce temps de service. C'est pour cela que nous sommes dans la mélancolie et la tristesse à la veille de votre départ. Nous vous disons au revoir au milieu de beaucoup de larmes. Le temps mauvais avait disparu quelque peu durant tout ce temps, et nous n'oublierons jamais votre service et votre amour, même si le mauvais temps va de nouveau être parmi nous. Enfin, nous vous disons tout notre respect et aussi notre amour à tous pour vous. Nous vous demandons pardon pour toutes les fautes que nous avons commises en travaillant avec vous. Nous prions le Dieu pour que vous viviez tous longtemps. »

La calligraphie était superbe, les mots souvent brisés, peu compréhensibles, le style ampoulé... Mais nous ne regardions pas le style, nous regardions le cœur. Nous aurions voulu leur redire notre gratitude. Nous ne pouvions plus. On se serait mis à pleurer !

Le récit de Hasi-Sourire

Quelques jours plus tard, une délégation venait nous remettre à Pilkhana une pétition en bonne et due forme.

Et moins d'une semaine après, une nouvelle équipe avec Hasi-Sourire arrivait à Jhorkhali pour prendre en charge le dispensaire, entreprendre la reconstruction des logements, et lancer des projets de développement rural (réparation des digues, édification de chaussées surélevées, plantations de cocotiers et d'arbres fruitiers, etc.)...

Laissons le responsable local de cet important projet nous expliquer comment se sont réparties les responsabilités :

– « Je m'appelle Hasi, ce qui veut dire Sourire, et les amis disent que c'est un vrai nom pour moi parce que je ris toujours... Mais je vous assure que je n'ai pas ri quand ma maison s'est écroulée ! Et quand il a fallu reconstruire, on m'a demandé si j'acceptais d'être le responsable... Alors j'ai dit oui, parce que les équipes de Calcutta ont tellement fait pour nous gratuitement, que moi, il fallait bien que je fasse aussi quelque chose pour les autres gratuitement.

Les gens avaient tout perdu ou presque. Ils avaient donc besoin de tout ou presque. Dès le début, l'équipe responsable du SEA nous a dit comment faire pour que les bénéficiaires eux-mêmes participent à cette reconstruction, pour qu'ils ne se sentent pas au bout de la chaîne de l'aide, là où on ne fait que tout recevoir, mais bien au milieu d'une chaîne d'entraide et de partage.

Comment aussi il fallait faire pour que ce projet soit utile à toute la région, donc que ce soit pas seulement un projet à court terme, pour les individus, mais de développement rural à long terme. C'était bien compliqué pour nous tout ça, mais après plusieurs mois de travail, j'ai fini par comprendre.

– « Cinq groupes étaient en cause : le gouvernement, les élus locaux, l'agence du Service d'entraide *Seva Sangh Samiti*, les experts, et puis toute la population sinistrée. On était près de

vingt-quatre mille sur place. Il fallait non seulement que chacun collabore, mais aussi que toutes les responsabilités soient partagées.

Premier groupe, le **gouvernement** du Bengale a tout fait pour nous aider. Nous lui en sommes vraiment tous reconnaissants ici, même si on est pas toujours content de lui.

Le gouvernement a remis des matériaux à chaque famille sinistrée, des bambous, du chaume, des poutres en bois de palétuvier : tant de roupies pour une hutte selon le pourcentage des dégâts. Il a demandé à toutes les mairies de collaborer au maximum. Il a autorisé les organisations de secours privées comme la nôtre à entreprendre la reconstruction, ce qui avait été refusé il y a quelques années... Pour ça, on peut pas dire, les communistes au pouvoir, ils ont fait du bon boulot.

— Le deuxième groupe, c'étaient **les élus** : le maire et le conseil communal.

Le maire s'est dépensé sans compter : il a fait tous les papiers nécessaires ; il a délégué en permanence les élus de la municipalité pour choisir les bénéficiaires après une enquête « tente à tente » avec l'équipe du SEA ; il a accepté la supervision du travail, et spécialement de recevoir tout le matériel du gouvernement et de le vérifier ; il s'est engagé à respecter la règle du SEA qu'il ne fallait pas mettre son nez dans les affaires politiques ; il a veillé au juste prix et au respect des contrats corrects avec les entrepreneurs (et ça, c'est pas facile, croyez-moi)... Il a mis des bateaux ou des *rickshaws*, gratuitement parfois, à notre disposition. Enfin, il s'est battu avec les responsables du cadastre pour vérifier rapidement tous les droits de propriété.

Vraiment, il a bien travaillé et moi je voterai pour lui, même s'il appartient au RSP (Parti révolutionnaire socialiste), qui n'est pas mon parti ! »

(Ce maire, effectivement très dévoué, est mort assassiné par des adversaires politiques. Il était de nos amis).

— Le troisième groupe est l'**Agence du SEA**, et c'est vraiment difficile pour moi de parler d'eux parce que vraiment, ils ont tout

fait. Bien sûr nous aussi, on a fait beaucoup, mais c'est vraiment eux qui ont tout commencé. C'étaient eux le moteur, et c'est à cause d'eux que tout a réussi. Il y a des sinistrés, c'est vrai, dans d'autres endroits qui ont reçu beaucoup d'argent, tandis que nous, on a presque rien reçu en argent. Mais nous, on préfère recevoir cent roupies avec le sourire et l'amitié, que dix mille roupies comme si on était des animaux dans la difficulté...

Le SEA a supporté presque toute la charge financière, mais il faut dire qu'ils ont beaucoup d'amis à travers le monde pour les aider. Il a contrôlé tout le programme jusqu'à la fin, et ils continuent à chercher d'autres programmes « à long terme ». Il a mis ses volontaires à la disposition de tous; il a approché chaque famille avec l'aide d'un organisme spécialisé, et ils ont vérifié que tout se passait bien pour tout le monde.

— Le quatrième groupe, c'étaient **les experts**, une organisation de Calcutta (*Unayanan*) qui avait des architectes. Ils veillaient à ce que le matériel du coin soit utilisé; par exemple le bois de palétuvier, le seul bois qui résiste aux insectes et à l'humidité saline. Ils ont contacté tous les charpentiers de Jhorkhali, qui sont des réfugiés, pour qu'ils adaptent mieux leurs techniques aux conditions particulières des îles. Ils ont travaillé en lien très étroit avec les travailleurs, et avec nous aussi.

Le SEA ne voulait pas faire des maisons comme à Calcutta. Ils disaient: « il faut faire les maisons de la même façon que vous les faites toujours, mais il faut les améliorer ». Alors ils ont construit une hutte modèle capable de résister au vent, aux marées, aux inondations, à la chaleur, à l'humidité, au sel, aux insectes et même aux cyclones, tout ce qu'il faut pour que la maison ne s'effondre pas chaque année. Et tout le monde pouvait venir la voir. Et chaque famille disait ce qu'elle préférait: une pièce, deux pièces, trois pièces, ouverte ici, ou là, etc., pour la même dimension. C'était au choix.

— Ça a permis au cinquième groupe, **les bénéficiaires**, de s'engager aussi: ils choisissaient eux-mêmes comment aménager leur maison, ils disaient combien de matériaux restaient de leur

ancienne hutte, ils fournissaient gratuitement le travail de reconstruction de leur hutte, et parfois de celle des voisins, quand il n'y avait par exemple que des femmes. Ils faisaient eux-mêmes les fondations et les soubassements nécessaires; des voisins les aidaient et recevaient la moitié d'un salaire de journalier. Ça permettait à beaucoup de familles de gagner leur vie.

Toute la population (24 000 personnes) en a bénéficié. Pas tous directement, bien sûr. Mais quand les gens ont vu après quelque temps que ces huttes tenaient, qu'elles ne s'effondraient pas, après d'autres inondations ou cyclones, ils ont commencé à construire eux-mêmes leurs propres huttes de la même façon. Ce qui a finalement aidé tout le monde. »

La reconstruction commença, hélas ! fort en retard, à la fois à cause des difficultés administratives innombrables et de la mousson. Dans les zones basses, la marée, venant lécher la base des fondations deux fois par jour, ralentissait considérablement le travail, de même que les pluies d'hiver. Les travaux ne furent entrepris qu'en décembre 1982, soit juste un an après le cyclone, et durèrent près d'un an. Cent cinquante huttes sortirent de terre.

Avec quelques années de recul, on peut dire aujourd'hui que ces huttes ont résisté à 100 % aux intempéries, et qu'elles ont servi de modèle à toute la population. Il était important que cette reconstruction ait un effet pédagogique, en prouvant que des matériaux simples et traditionnels, la boue, le chaume, sont aussi résistants et parfois plus qu'un mauvais bâtiment de briques, de tôle ou de ciment, fréquemment bâti au moindre coût, de bric et de broc.

Selon les disponibilités de la famille, en argent et en matériaux, le SEA mettait de mille à mille cinq cents roupies en espèces à sa disposition, et les experts modifiaient les plans en fonction de tous ces facteurs. Notre seul regret fut le nombre réellement si limité de familles bénéficiaires, mais la plupart des

réfugiés n'avaient aucun terrain leur appartenant en propre. Cela nécessitait d'autres actions.

Le temps de la réhabilitation

La zone de Jhorkhali, sujette aux inondations, aux raz-de-marée et aux cyclones, hautement saline, extra-plate, sans un arbre ou un buisson, était totalement impropre à toute culture.

Pour rendre utilisable et rentable ces terres désolées, découpées en parcelles et distribuées à des familles du Bangladesh, un projet fut mis au point, un comité local créé, et un travail de délimitation des terres par des murets entourant chaque habitation, entrepris ; les murets retiennent l'eau et permettent la culture du riz et des légumes.

Puis chaque parcelle (un septième d'hectare) fut dotée d'un petit étang permettant de stocker l'eau de la mousson et d'élever des poissons. En cas de bonne mousson, une irrigation à petite échelle – car les étangs ne sont pas grands – peut être réalisée toute l'année

Chaque famille reçut l'équivalent de 780 roupies en journées de travail, en alevins et en arbres fruitiers. Pour celles qui ne pouvaient bénéficier du complexe muret-étang, diverses compensations furent offertes, au choix des ménages, sous forme de vaches, de porcs, de chèvres, de filets de pêche, de volailles, et même de *rickshaws* pour le transport des légumes.

Vint la mousson. Le riz était prometteur, les poissons grandissaient rapidement... Mais vers la fin des pluies, un soudain excès des précipitations réduisit ces espoirs à néant. Tout le Bengale d'ailleurs fut affecté. Les terres inondées, le riz périt sur pieds et les poissons s'échappèrent. Les murets furent perdus et les digues aussi. Maigre consolation, les poissons devinrent propriété collective, car les digues les retinrent et ils n'allèrent pas folâtrer dans la rivière !

La moisson suivante vit un miracle ! Quel contraste entre le paysage de jadis, toujours présent de l'autre côté de la route, et l'ondulation verdoyante du riz sur chaque parcelle ! La récolte

fut excellente et excellente aussi la qualité du riz. Surprenant également fut le taux de progression des poissons, un alevin donnant en un an un poisson de cinq cents grammes à un kilo. La qualité des petits jardins potagers fut aussi remarquable, comme celle des premiers fruits, un bananier poussant en douze mois, un papayer en huit.

Auparavant, la pêche en eau saumâtre rapportait au maximum 150 roupies; aujourd'hui le rapport annuel est de 500 roupies. Naguère, l'unique récolte de riz parfois possible donnait 80 kg par parcelle. Maintenant, c'est un minimum de 220 kg qui est récolté par chaque famille. Déjà 5 % des terres peuvent être irrigués deux fois, voire trois fois pour les légumes. Chaque année, ce pourcentage est destiné à s'accroître, à mesure que les paysans pourront investir (graines, labours, engrais, approfondissement de l'étang, etc.).

Chaque hutte a maintenant un jardin potager adjacent cultivé par les femmes, ainsi que ces fleurs dont tout Bengali est amoureux. Les toits de chaume, qu'il faut renouveler régulièrement à grands frais, bénéficient maintenant des apports de paille de riz. Des arbres se montrent de loin en loin, dont beaucoup ont déjà donné les premiers fruits. Seuls les cocotiers ne seront rentables que dans cinq à six ans. Chaque parcelle requérant désormais un surcroît de travail, les ouvriers agricoles, de loin les plus pauvres, trouvent maintenant une embauche presque toute l'année.

Qu'on pense aussi aux facilités offertes par l'eau propre des étangs pour le lavage du linge, le bain quotidien, la vaisselle et l'hygiène en général. Les 780 roupies initialement données à chaque famille produiront au minimum par an près de 2 300 roupies : 1 500 roupies de riz, 500 de poissons, 300 de légumes et de fruits. Un pactole ! Et il faut encore mentionner l'école primaire juste terminée en 1983, et les deux puits creusés précédemment par *Seva Sangh Samiti*.

Aujourd'hui, les mille familles – soit près de 6 000 personnes – regroupées dans cet ensemble de trois hameaux de réfugiés ont toutes été réhabilitées.

Des événements douloureux

Le premier événement attristant après cette aventure fut la défection du responsable du SEA rural qui épousa Belle Chevelure pour la plaquer quinze jours après (en lui laissant un enfant qui ne connaîtra jamais son père), et en outre, partit avec la caisse (heureusement plutôt légère en ce mois d'août)... Le comité central nous avait avertis, mais nous n'avions pas assez tenu compte de ses conseils.

Nous perdions à la fois de l'argent et un bon collaborateur. Le pire était que sa défection plongea une des plus efficaces de nos filles dans un désespoir sans borne d'où elle faillit ne plus sortir, car elle devint comme folle. Mais nous ne connaissions pas les ressources cachées de Belle Chevelure, car elle récupérera son dynamisme, et avec quel panache !

Ces événements douloureux précédèrent un troisième drame. Ce fut la mort de Dadu, là-bas sur la table de Jhikira, alors qu'il faisait ses comptes, le 4 juin 1982.

Petit à petit, il avait pris en main tous les projets du SEA, et ils étaient nombreux, et tout fait pour les mener à bien. À son poste de coordinateur du département rural, il sut, avec une maîtrise remarquable, allier une patience à toute épreuve à un sens aigu des relations humaines. Sa compétence financière hors du commun permit au SEA de disposer de comptes rigoureux, ce qui n'est pas la moindre de ses qualités.

Pendant trois ans et demi, il a travaillé si proche de nous qu'il était devenu plus que notre ami, notre frère aîné, un frère avec lequel échanger à égalité, penser les projets, les discuter, les remettre en question. Combien de fois ses avis n'ont-ils pas sauvé une situation désespérée, aplani les difficultés entre deux

organisations rivales, rapproché deux travailleurs en mésentente, apporté une solution là où apparemment rien d'autre ne pouvait être entrepris. Lorsque le mari de Belle Chevelure l'abandonna, c'est lui qui resta près d'elle pour l'encourager et lui permettre de tenir le coup dans sa détresse.

Il était brahmane et portait avec fierté et conviction le cordon blanc des « deux fois nés », signe de la plus haute caste de la société indienne.

Ce cordon (*upavita*), dont les trois fils représentent les trois lettres de l'AUM (OM), est reçu par l'enfant lors d'une cérémonie spéciale qui le consacre « dvija – deux fois né ». Cette « *upanayana* » est aussi attribuée à d'autres castes supérieures. Mais Dadu n'avait aucun préjugé. Il mangeait une nourriture préparée par des femmes intouchables et partageait souvent leurs repas.

Parmi ses amis figuraient des musulmans, l'un des groupes les plus pauvres, les plus méprisés de Jhikira, des chrétiens du SEA avec lesquels il priait fréquemment, des aborigènes (le groupe de Bankura le portait aux nues), des gandhiens auxquels il reprochait leur peu de fidélité aux enseignements de Gandhi qu'ils trahissaient par leur conservatisme et leur bigoterie, des marxistes avec lesquels il travaillait en permanence, surtout les maires des communes, auxquels il n'hésitait pas à rappeler les droits des plus pauvres et le respect de ceux qui ne pensaient pas comme eux, des femmes et des jeunes filles qui venaient souvent lui demander aide et conseils comme à un père, des enfants enfin, qui littéralement l'idolâtraient...

Dadu, grand-père, comme tous l'appelaient affectueusement, avait fait l'unanimité autour de lui. Il avait réussi à créer une communauté vivante, accueillante et dynamique, où tous se sentaient chez eux malgré les différences et parfois les divisions. Il en était l'âme, la cheville ouvrière. Bien que sa santé ait toujours été déficiente (hypertension chronique), il a plus que tout autre rendu possible les succès des centres de Bagnan, de Banghor et surtout de Bankura. Il n'hésitait pas parfois à visiter toutes les

équipes chaque semaine, ce qui nécessitait des heures et des heures de bus, de train, de *rickshaws*, de marches de nuit comme de jour et même de bateaux. Et dans chaque centre, son esprit ouvert, son bon cœur et son sourire lui ouvraient toutes les portes.

Il n'était certes pas au-delà de toute critique. Qui le serait ? Mais il était au-dessus de toute mesquinerie. Et sa bonne volonté parfois embarrassante à force de simplicité, voire d'une certaine naïveté, emportait l'adhésion des esprits les plus réticents. Il était ce que les Indiens appellent un Mahatma, une grande âme.

Au bûcher de crémation, des milliers de villageois sont venus. Beaucoup pleuraient. Des centaines ont fait les neuf heures de trajet aller et retour pour consoler la veuve. Des parias allaient ainsi remercier une femme brahmane pour l'amitié et l'espoir que son mari leur avait apporté. Quel témoignage !

Ainsi entouré d'une foule de pauvres paysans venus des quatre centres ruraux, Rahul, son fils de vingt ans, qui porte le nom du propre fils de Bouddha, un de ses dix grands Disciples, jura de ressembler à son père. Effectivement, Rahul est aujourd'hui travailleur social.

L'épithète qui aurait sans doute le plus satisfait notre Dadu était ce poème de Tagore qu'il nous citait souvent :

*Toi qui es l'Esprit le plus profond de mon être,
Es-tu satisfait de moi, Seigneur de ma vie ?
Je ne sais pourquoi tu m'as choisi pour partenaire,
Mais je vois tes yeux regardant l'obscurité de mon cœur,
Seigneur, toi le Seigneur de ma vie !
Et je sais que Toi, tu es moi.*

La réserve des tigres

La « *bodbooti* » du Service d'entraide, espèce de chaloupe à cabine pour dix personnes, navigue allègrement sur le fleuve, large ici de plus de neuf kilomètres, un estuaire en vérité...

En 1983, dans la partie indienne de la plus grande forêt de palétuviers du monde, « La Belle Forêt » (Sundarbans, en bengali) qui embrasse l'immense estuaire formé par le Gange et le Brahmapoutre, nous avons entrepris avec Nuage Noir, le nouveau responsable du département rural du Service d'entraide, une visite approfondie de toutes les îles habitées.

Il s'agissait de cerner les problèmes majeurs des habitants.

Au premier rang d'entre eux figurait l'absence d'eau potable. Nous devions y répondre au cours des années suivantes par le forage d'une centaine de puits, certains pouvant atteindre 500 mètres de profondeur...

Il fallait détecter les endroits prioritaires, établir la liste des bénéficiaires, convaincre les autorités tout en évitant les pièges politiques.

Puis convoier le matériel à partir du débarcadère, nommer un entrepreneur et un spécialiste pour superviser chaque forage, nuit et jour, 24 heures sur 24, pour éviter les escroqueries, trouver le vivre et le couvert chez l'habitant pour chacun des membres de l'équipe, obtenir les permis nécessaires, vérifier les résultats, goûter l'eau sortant du forage, et si elle était encore trop saline, forer plus profondément, etc.

– « C'était vraiment pas facile ! », explique Nuage Noir qui en était responsable. Pour ça, non ! Mais moi, ça me plaisait beaucoup, parce qu'au camp, comme responsable, j'avais toujours des tas de paperasseries à faire ! Tandis qu'ici, je n'avais à m'occuper que de superviser le forage des puits... Bien sûr, c'était plutôt pénible et beaucoup plus ingrat surtout, parce qu'il y avait des tas de problèmes à résoudre. Mais en attendant, je vivais dans les villages avec les gens et l'équipe d'ouvriers, et ça, ça me plaisait beaucoup. Bien entendu, je n'avais pas qu'un seul puits à

surveiller. En général, il y en avait une dizaine sur plusieurs îles différentes. Mais je m'arrangeais pour que les trois garçons de mon équipe fassent bien leur boulot. Alors, je n'allais qu'une fois par semaine sur chaque emplacement.

Nous vivions sur un grand bateau à moteur loué à l'année; c'était loin d'être confortable, bruyant, très chaud en été, l'hiver, le vent froid y pénétrait et nous glaçait, et la pluie de la mousson s'introduisait partout. Alors, durant la nuit, on mettait de grandes bâches pour se protéger. Il nous fallait toujours dormir sous le toit à cause des tigres, et on ne pouvait pas se baigner dans la rivière à cause des crocodiles et des requins... Et puis aussi, les moustiques sont terribles par ici ! Mais enfin, c'était la vie dans la nature, et ça me plaisait beaucoup plus que les *slums* de Howrah ou le foyer technique des grands garçons !

Pour l'entrepreneur, quand on arrivait sur un nouveau site, il n'y avait jamais qu'un seul problème : la rentabilité. Il se fichait pas mal si, dans un an, le puits était à sec, ou s'il était à la merci des inondations, parce que situé dans un creux, etc. Il voulait toujours creuser le moins profond possible, pour gagner de l'argent. Mais moi, il me fallait être sûr que le puits durerait au moins 15 ans, donc que les filtres n'allaient pas se boucher parce qu'on s'était arrêté à la première nappe d'eau rencontrée à 300 mètres de profondeur, ou qu'il y avait encore trop de glaise autour, ou que la nappe qu'on appelle phréatique était trop mince...

Il fallait aussi penser à la qualité de l'eau : la moins saline possible, bien que parfois il était impossible de trouver de l'eau 100 % non saline même à 1 500 pieds (500 mètres)... On a essayé de creuser jusqu'à 1 600 pieds, mais ça n'a jamais marché ; le maximum a toujours été entre 1 400 et 1 550. Et ça coûtait vraiment cher !

Il fallait surtout penser à écouter l'opinion des villageois. Ils avaient des idées plutôt vagues sur les couches d'eau souterraines (qui sont de type ondulatoire ici), mais ils avaient l'expérience. Alors, ils disaient : « À cet endroit, il ne faut pas s'arrêter de

creuser avant 1200 pieds, après on verra... » Ça voulait dire qu'il fallait surveiller les techniciens surtout autour de cette profondeur.

Et puis, à certains endroits, il y a toujours le même problème : la nuit, parfois, les ouvriers refusent de travailler, parce que le tigre rôde autour du site. Au matin, on voit ses *pugmarks* (empreintes plantaires des félins) ; alors tout le monde a peur. Du coup, les villageois passent toute la nuit à battre le tambour dans leurs huttes fermées... Et nous, qu'est-ce qui va nous protéger si le tigre s'enhardit ? Du temps où on travaillait, au moins trois personnes se sont fait tuer, et deux manger, dans les environs...

Quand on pensait (le puisatier, les villageois, et moi-même) que la nappe devait être bonne, on retirait la fraise, à grande-peine. Et on ajustait une petite fraise spéciale au grand filtre de trois mètres de longueur. Ailleurs, pour un puits normal, on n'en mettait qu'un. Mais ici, il en fallait trois, parfois quatre. Puis, il fallait fixer avec soin chaque nouveau tube d'acier sur le précédent. C'était un travail fort délicat, parce que parfois le filetage se grippait quand on manœuvrait, et les deux tubes se déconnectaient. Et alors tous les tubes déjà introduits étaient perdus, et il fallait tout recommencer ailleurs ! Et que de bagarres pour établir les responsabilités !

À ce stade, il fallait parfois tout arrêter, et recourir soit à l'arbitrage de quelqu'un du SEA (comme Dada par exemple qui venait souvent partager notre vie), soit à des consultations entre l'entrepreneur et le comité exécutif, soit même parfois avec les autorités gouvernementales. Et c'est alors que c'était le plus dangereux, car si la dispute ne se résolvait pas, les gens menaçaient de me faire la peau... J'étais souvent le seul chrétien dans ces îles, et alors, il y avait toujours des gens stupides pour dire que c'était parce que j'étais chrétien que je ne voulais pas que les hindous aient leurs puits, ou que c'était parce que le puisatier était musulman qu'il avait fait exprès de le rater, et que j'étais de mèche avec lui... Et encore aujourd'hui, même si je suis aimé

dans des centaines de villages, il y a certains hameaux où je ne puis plus remettre les pieds à cause de tout cela !

Mais quand tout se passait bien, je signais le certificat de « potabilité », et remettais officiellement « leur puits » aux habitants, à charge pour eux de construire la plate-forme en béton qui porterait la pompe ! Et quelle joie j'avais alors au cœur de contribuer au bien-être de tant d'hommes et de femmes qui nous en étaient tellement reconnaissants ! »

Un autre problème était la présence des tigres qui causaient des ravages parmi les pêcheurs et collecteurs de miel. Il est fréquent qu'un tigre nageant jusqu'à la barque, lance souplement ses 200 kg par dessus le bordage, égorge, d'un seul coup de dents dans la carotide, l'homme couché à l'air libre, et reparte tout aussi souplement avec sa proie, sans que personne se soit aperçu de rien. Un tigre peut bondir sur quinze à dix-sept mètres à terre, sauter sept mètres avec une proie morte, et faire un bond de trois mètres en nageant...

Or ces tigres sont protégés par l'État, et les conflits étaient nombreux entre leurs victimes et les gardes forestiers du *Tiger Project*...

Au cours de notre enquête, nous avons été partout les hôtes des pêcheurs, qui nous avaient accueillis avec joie, simplicité et générosité.

Faute de pouvoir leur laisser la parole, car ils n'avaient pas voix au chapitre, il nous fallait exposer aux autorités leur point de vue, leur sensibilité d'êtres humains pour qui « *la terre, la plante, l'animal et l'homme partagent tous le même souffle et la même vie* ».

Nous devons en quelque sorte servir d'intermédiaires entre eux et l'administration de la Réserve. C'était le seul moyen de les aider. Nous avons donc mis le cap sur Sajanakhali, le centre administratif de la *Réserve de biosphère des Sundarbans*, situé à l'orée de la jungle.

Nuage Noir connaissait personnellement le *ranger*, l'officier forestier responsable, qui était au courant du travail fourni par nos équipes durant les cyclones :

– « Vous voyez, Monsieur, vous êtes le directeur du *Tiger Project*, qui est peut être le plus efficace d'Asie. Mais pourquoi cet antagonisme permanent, cet état de guerre larvé entre vous, vos hommes, vos 350 tigres et la population qui borde la jungle ? »

– « C'est la faute des habitants. Ils tuent les tigres et pénètrent illégalement dans la forêt pour le miel, le bois et le braconnage. »

– « Pourquoi ne leur donnez-vous pas des permis et n'offrez-vous pas plus de protection ? »

– « Le nombre de permis est limité et ça coûte très cher... »

– « Mais ce n'est pas vous qui donnez l'argent... »

– « Non, bien sûr, c'est le gouvernement local et le gouvernement de New Delhi. Mais c'est surtout le W.W.F. de Suisse. » (*World Wide Fund for Nature*, créé en 1961, à Morges).

– « Alors, pourquoi payez-vous si mal, si tardivement, et si rarement les dédommagements de ceux qui sont accidentés ? »

– « La procédure est compliquée. On n'a pas beaucoup de temps, on n'a pas souvent de preuves, beaucoup font des fausses déclarations, etc. »

– « Mais si vous aviez la population avec vous, vous pourriez trouver en elle des tas de ressources pour vous aider (des guides, des gardes, une auto-dénonciation des braconniers, etc.)... »

Et puis aussi, pourquoi ne pas réclamer des fonds aux organisations internationales pour des projets de développement locaux ? Si les hommes sont trop pauvres, ils restent trop tentés par les richesses de la forêt. Aidez-les à vivre ; ils comprendront alors les enjeux, et ils auront « la protection dans le sang »...

– « Oui, on cherche effectivement dans cette direction. Mais en attendant, il y a ici un problème spécifique que ne connaît pratiquement aucune autre réserve dans le monde : les tigres mangeurs d'hommes, permanents et héréditaires. Ici, on peut dire que 10 à 15 % d'entre eux sont des « *man-eaters* »...

Ailleurs, les tigres ne sont dangereux que tout à fait exceptionnellement (s'ils sont blessés, âgés, une femelle surprise auprès de ses petits, etc.). Aucun animal vous le savez, n'est l'ennemi de l'homme. Faut-il vous le dire, à vous, travailleurs sociaux ? L'animal est frère de l'homme... »

– « C'est vrai ; vous connaissez la phrase de Gandhi que nous reprenons avec plaisir à notre compte : *« Tous les hommes sont les enfants du monde, et tous les animaux sont nos frères. »*

Mais on ne peut pas laisser mourir nos enfants sous le prétexte, réel, qu'on a assez à faire pour protéger nos frères. Tous sont à respecter, tous sont à aimer, tous sont à protéger.

Aidez-nous à défendre les hommes en étant juste avec eux, en n'étant pas leur ennemi, et nous vous aiderons à notre niveau à défendre les tigres, en demandant à tous nos amis, les chefs de centaines de villages avec lesquels nous travaillons de comprendre la nécessité de la protection. »

– « Mais cela prendra du temps, beaucoup de temps ; les « villages de veuves » semblent bien être une réalité, même si certaines personnalités contestent le fait... »

On trouve en effet d'innombrables villages où la proportion des veuves, certaines très jeunes, est exceptionnellement élevée. On pourrait citer Arampur (125 familles), près de Gosaba, ou même des hameaux de Jhorkhali (île de Basanti) : 90 veuves par ici, 50 par là, 150 dans une autre île, etc. Ces villages de veuves témoignent, dans l'esprit des gens, du caractère maléfique de la présence des prédateurs. Cela marque un pays.

À Jhorkhali, où plusieurs veuves travaillent dans nos ateliers de confection de paquets, l'une d'elles a été dévorée par un fauve l'an dernier, laissant deux orphelins en bas âge qui sont maintenant dans les foyers du SEA.

La transformation de la jungle en réserve est certainement une bénédiction à tout point de vue pour ses riverains, mais il y a encore beaucoup à faire pour qu'ils en soient les premiers bénéficiaires et non les victimes. Parfois, souvent, au nom de l'écologie, on permet la destruction de l'homme pour mieux préserver

les trois premières formes de vie, devenues, comme par enchantement, « supérieures »...

C'est à peine si les indigènes, forcés de lutter pour leur survie, ont encore leur place. Il sont devenus l'ennemi n°1 des Réserves, des animaux, des gardes forestiers, et... de la terre nourricière elle-même, que, dans leur désespoir, ils sont prêts à exploiter à leur tour.

L'apparente inutilité de cette conversation avec le directeur, et de quelques autres qui ont suivi à travers les années, ne doit pas dissimuler le fait qu'une étonnante transformation a réellement eu lieu, grâce, il faut le dire, à la pression internationale, pourtant si rarement bienfaisante !

Avec un recul de dix années, on constate que les morts officiellement reconnues sont en sérieuse diminution, étant passées de 150 à 200 par an à 50, et même à 30, grâce à un effort massif pour décourager les fauves d'attaquer les hommes, au moyen de mannequins électrisés (un choc et le tigre semble dégoûté à vie de toute autre tentative), de gardes armés d'accompagnement, de transfert des tigres reconnus comme vicieux dans le cœur de la réserve, là où aucun homme ne peut pénétrer, etc.

Les compensations versées aux familles des victimes ont légèrement augmenté (jusqu'à l'équivalent de 200 francs suisses, ce qui n'a bien sûr rien à voir avec les traitements des fonctionnaires forestiers, et encore moins avec ceux des membres du WWF), et elles sont payées plus régulièrement. Les familles sont parfois suivies et soutenues...

Par ailleurs, des dizaines de milliers d'emplois ont été créés dans la pisciculture mixte, crevettes, langoustes, etc. La population voit avec étonnement les tonnes de miel se multiplier comme par miracle, car les floraisons des arbres dans les zones protégées à 100 % deviennent exceptionnellement luxuriantes, et les essaims d'abeilles apparaissent jusque dans les lieux habités, sur la route même de Basanti.

Enfin, maintenant que tout est contrôlé, le bois à couper dans les zones intermédiaires est bien plus abondant. Finalement, tout le monde y trouve son compte.

Mais là n'était pas le seul danger auquel étaient confrontés les pêcheurs. Soir après soir, dans les hameaux, allaient s'égrener les souvenirs...

– « Comment nous avons échappé au cyclone... Comment la barque s'est subitement retrouvée en haute mer emportée par le reflux de la marée... Comment une trombe d'eau géante (un entonnoir de 600 mètres de haut aspirant tout sur son passage, hommes, bateaux, maisons) est passée à quelques dizaines de mètres de nous... Comment un jeune a failli avoir la main emportée par un requin... Et la dernière rencontre avec les redoutables *dacoïts* qui écument les îles... »

C'est tout cela qui rend angoissant le départ des hommes et suscite à leur retour une joie sans borne... ou un drame collectif.

C'est pour conjuguer ce danger omniprésent que partout le long des côtes, dans les hameaux les plus reculés comme aux angles de chacune des îles, se trouvent des autels érigés en l'honneur de la déesse Bon Bibi et de son Frère, le redoutable Dakshin Roy. À chaque voyage, des offrandes, des guirlandes d'hibiscus et des prières sont offertes pour se les concilier.

On invoque de même la Dakater Kali, déesse protectrice des *dacoïts*, redoutables bandits dont la dernière attaque à ce jour remonte à septembre 1995, lorsque plus de cent *dacoïts* prirent 350 pêcheurs en otages sur une île, après avoir pillé douze bateaux et tué trois hommes. Ils exigeaient une grosse rançon, mais un fort contingent de police en vint à bout.

Si la collecte du miel rapporte de l'argent, elle ne suffit pas pour faire vivre les familles (environ soixante personnes) des dix pêcheurs d'une expédition. Et le miel si péniblement récolté durant deux mois se revendra au gouvernement à un prix ridiculement bas ; on le retrouvera sur le marché de Calcutta (dilué dans de la mélasse de palme) sous le label « pur miel des Sundarbans », pour quinze à vingt fois son prix de revient...

Le bois est donc une autre source importante de revenu. Mais les coupes sont réglementées et requièrent un permis; en cas de mort par le tigre, ne seront dédommagées que les familles qui l'ont obtenu. Pourtant, les coupes de bois clandestines se pratiquent fréquemment, tout comme le braconnage des cerfs et des sangliers, ou la pêche sauvage. Il en résulte des tracasseries et des ennuis sans fin avec les gardes, la police, les garde-côtes. Il n'est pas rare que les hommes soient emmenés en prison, paient de lourdes amendes, ou voient leurs cargaisons confisquées...

De leur côté, les femmes et les jeunes filles peuvent aussi payer de leur vie leur acharnement au travail. Elles font des kilomètres pour aller chercher de l'eau, rapporter du combustible, pieds nus et chargées de marmots, donc sans bâtons ni lanternes au crépuscule... Alors gare aux serpents qui fourmillent littéralement, serpents de terre ou serpents de mer. Ces derniers, à la morsure vingt fois plus toxique que celle du cobra, ne sont heureusement pas agressifs. Mais bien qu'ils vivent en haute mer, on trouve fréquemment leurs longs corps annelés rouge et jaune de deux mètres, dans les cuvettes d'eau laissées par la marée basse.

Ce sont les femmes aussi qui, avec les enfants de tous âges, assurent la pêche quotidienne du menu fretin. Dans la rivière jusqu'à la poitrine, été comme hiver, elles suivent les marées en tirant des filets individuels ou de grands carrelets à traînes, ou encore des filets longs de cent mètres. Inlassablement, pendant dix heures d'affilée, elles ratissent les bords des estuaires des arroyos, n'épargnant ni la plus petite larve de crevette, ni le plus petit alevin, tous gardés vivants et vendus pour alimenter les viviers à langoustes et les bassins de pisciculture des intermédiaires au commerce florissant.

Là encore, le danger les guette, comme le jour où nous sommes arrivés quelques heures après qu'une jeune femme se soit fait emporter par un crocodile alors qu'elle longeait la berge, là juste devant le puits qu'on était en train de creuser... Sans compter les pertes humaines dues aux marées soudaines, aux tornades imprévues, aux eaux traîtresses chargées de troncs, ou aux

requins, dont les sept espèces peuvent être dangereuses, bien que la plus grande, le requin-tigre de six mètres, soit la plus inoffensive !

Beaucoup, même dans un village de type dit communautaire, n'ont ni barque, ni filet, ni lopin de terre, rien. Ils vivent au jour le jour du revenu de ce que leurs bras peuvent rapporter, ou de ce qu'ils réussissent à glaner dans la forêt ou dans la rivière, leurs deux seules mamelles nourricières...

Ils végètent dans une grande misère, certes, mais n'en ont pas moins confiance en l'avenir, et c'est cela qui ne cessera jamais de nous étonner, nous les hommes de l'extérieur, qui ne voyons aucune raison à ces espérances...

Encore la Vallée des larmes...

Extrait du journal de bord de l'infirmier de Pilkhana :

« Ce fut comme une grande vague déferlant des Himalayas sur le Nord du sous-continent indien, surtout le Bengale et le Bangladesh. À peine tombés des téléscripteurs, les chiffres étaient remplacés par d'autres, toujours plus écrasants :

– « Le Brahmapoutre et le Gange se déchaînent. On craint le renouvellement des grandes inondations de 1978... »

À la dernière minute, Calcutta et le delta sont épargnés. Mais la « Vallée des Larmes » justifie une fois de plus son nom... »

Le 1^{er} septembre 1987, une réunion est organisée à Pilkhana. Le soir, la décision est prise : « il faut y aller ». Chaque centre est invité à envoyer le plus vite possible ses volontaires.

Le 2 septembre, à 5 heures du matin, nous partons pour une nouvelle aventure ! Notre objectif est de rejoindre le premier camp de Jhikira établi il y a juste dix ans. Toutes les routes sont coupées. En changeant trois fois d'embarcation, nous mettons dix heures pour atteindre le site...

À Jhikira, le conseil communal au grand complet nous fait fête :

– « On croyait que vous ne pourriez pas venir ! Nous avons 3 000 réfugiés à nourrir. Il y a déjà 500 maisons effondrées et nous n'avons reçu que 200 kg de riz soufflé ce matin. Il y a de nombreux malades et pas de médicaments... »

Nous gagnons l'Ashram qui fut le centre du SEA. L'eau atteint le premier étage. Belle Chevelure, notre infirmière – théoriquement en convalescence après la typhoïde attrapée à Bélari –, s'est réfugiée là avec son fils, une trentaine d'enfants des alentours, et des vieillards. Elle a organisé avec deux barques et l'aide du comité local, une navette pour ravitailler en eau potable les hameaux dont les puits sont sous l'eau. Elle n'a plus d'argent. Nous arrivons à temps !

D'abord, assurer les arrières : nous envoyons un message au SEA pour demander le *soutien logistique* nécessaire (médicaments, matériels, nourriture), signaler les besoins en personnel, transmettre les demandes d'autorisation, fixer les points précis où les volontaires vont réceptionner le matériel envoyé par camions...

Puis un *dispensaire provisoire* est organisé : Belle Chevelure va réaliser le tour de force de soigner 25 000 malades en deux mois, avec des pointes d'affluence de 1 000 à 1 200 malades par jour, avec l'aide de cinq jeunes filles du village. Quatorze à seize heures de travail quotidien...

Troisième temps : Nuage Noir prend la responsabilité du centre de secours de Jhikhira. Il organise un *comité* composé de représentants des partis politiques et de quelques notables locaux, sous la présidence du maire. En un mois, avec une bande de jeunes venus de Calcutta, il va distribuer plus de 700 tentes, 33 tonnes de riz, 8 tonnes de lentilles et bien d'autres choses encore...

Deux équipes sont lancées, toutes deux basées à Jhikhira, celle du dispensaire et celle de la distribution de nourriture et de matériels.

Nous décidons d'ouvrir un deuxième centre de secours à Batora, extrêmement difficile d'accès ; il faut deux jours pour y

aller, discuter, obtenir les sacro-saints permis, et promettre de revenir...

L'équipe du *dispensaire volant* est composée de jeunes filles qui se sont précipitées en réponse à notre appel. La première arrivée est mémorable: Diamant Noir émerge soudain, trempée des pieds à la tête, jurant ses grands dieux que jamais, même pour 100 000 roupies, elle ne repasserait par là! Mal informée, elle a cru pouvoir venir... à pied, avec de l'eau en permanence jusqu'à la taille, et deux fois jusqu'au cou dans les fondrières où elle est tombée... D'autres infirmières des environs de Jhikhira, de Bélari, de Chowani, arrivent en radeaux.

Des garçons de Jhorkhali aussi ont répondu à l'appel. C'est vraiment formidable! Jamais dans les autres inondations nous n'avions pu compter sur des volontaires aussi qualifiés, témoins du travail en profondeur accompli par le SEA au fil des années.

Et nous voilà partis à dix dans une grosse barque à quatre rameurs, avec une montagne de matériel. Il nous faudra huit heures pour atteindre Batora, où nous avons déjà travaillé en 1974!

On croise pas mal de cadavres de bétail qui voguent au fil de l'eau, outres gonflées sur lesquelles festoient des vautours! Puis un cadavre de bébé! Enfin un linceul de bambou flottant sur lequel gît une femme décédée d'une morsure de cobra, comme en témoignent les fleurs particulières qui lui ceignent le front... (la victime d'une morsure de serpent n'est pas incinérée: on la confie au fleuve pour donner une chance à la déesse Manasa Devi, «Fille au lotus» et «Princesse des Enfers», très crainte et très vénérée, de la ressusciter; dans les villages, une branchette posée sur une jarre symbolise cette divinité tantrique, représentée assise sur un serpent).

À mesure que nous avançons, la profondeur de l'eau augmente... Sur des petits tertres de quatre à cinq mètres de haut se pressent des familles en détresse... Beaucoup de huttes sont écroulées, totalement submergées. Ces monticules, témoins de

tragédies antérieures, sont constitués par des générations d'anciennes huttes de terre affaissées !

Nous traversons avec peine, Ô combien ! le puissant courant de la grande rivière, et nous voici sur l'île de Batora. Entouré sur trois côtés par deux fleuves en furie et totalement recouvert par les eaux, l'endroit est absolument inaccessible, excepté avec de puissantes barques. Nous nous dirigeons vers le Nord de l'île, immense océan parsemé de milliers de tertres avec palmiers et cocotiers.

Nous sommes trempés, car il y a eu quelques averses. Mais l'enthousiasme de l'accueil nous fait tout oublier. Le conseil communal siège dans la mairie, les pieds dans l'eau. Nous décelons cependant quelque réticence. Ils ne nous attendaient pas et n'avaient rien préparé. Aux questions posées dans notre dos, nous devinons leur méfiance :

Qui sont-ils ceux-là... ? Pourquoi viennent-ils ici aussi nombreux ? Sont-ils d'un parti politique qui cherche à gagner des voix ? Des chrétiens pour obtenir des conversions ? Des étrangers pour créer la division ? La CIA ? Le KGB ?... » L'atmosphère est un peu lourde, indécise ! Et puis tout à coup, voici des gens qui accourent et qui nous embrassent : « Vous étiez déjà venus, on vous connaît ! » Et d'expliquer aux autres, aux jeunes surtout, toujours un peu agressifs : « C'est notre grand frère et son équipe ! Si vous aviez vu le travail de son groupe il y a quinze ans ! »... Et l'adjoint au maire de réclamer : « Et Nuage Noir, où est-il ? »...

On nous offre l'école primaire, un peu à l'écart, qui était pleine de réfugiés les jours précédents. Elle est abominablement sale et entourée de tous côtés par deux mètres d'eau ! Nous rions de bon cœur en voyant la tête de certaines de nos filles ! Mais tout le monde s'y met ! L'équipe locale fabrique des toilettes rudimentaires, à 50 mètres de là. Pour y accéder, on a de l'eau jusqu'à la taille !

Nous n'avons apporté aucune nourriture, car nous n'avions pas de permis. Les gens sont déçus, mais devant l'enthousiasme de nos jeunes, le désappointement fait place à l'espoir ! Une gastro-entérite là-bas ? Aube Lumineuse et ses deux amies y courent ! Un bébé en train de mourir de l'autre côté ? Diamant Noir et un garçon sautent dans une pirogue... Il leur faudra souvent une heure, deux heures, trois heures pour un seul malade. Pour s'en revenir fourbus, et découvrir un nouveau cas...

Chacun sait en effet ce qu'il a à faire : **se donner !** Et sous l'œil incrédule des villageois, des jeunes se dévouent, se crèvent même, alors qu'ils sont d'une autre religion, d'une autre caste, classe ou culture, et certains même « *de la grande ville* » !

Et dans ces villages où femmes et filles vivent reléguées, n'ont guère de responsabilités publiques, et ne se montrent jamais à des étrangers, voici que nos jeunes volontaires, toujours souriantes, se lancent sur les ponts de bambous branlants, pataugent dans la boue, semblent n'avoir peur ni de l'eau, ni de la pluie, des insectes, de la nuit, des serpents ! L'une d'elles se fera mordre, mais, après examen, le serpent sera reconnu non venimeux (deux séries de points minuscules de taille croissante, laissées par les dents, alors qu'une piqûre venimeuse se reconnaît à la présence de deux trous rapprochés)...

Et pourtant, oh oui !, elles ont peur, surtout celles qui n'ont jamais mis les pieds dans un village... Tout le monde est plein d'admiration et les garçons se sentent une vocation d'infirmiers pour les accompagner... Ce qui n'alla pas sans tensions. Mais après quelques jours, une paramédicale pouvait partir seule, escortée d'un guide local, faire piqûres et soins au loin sans aucun problème. C'était inconcevable ici, auparavant !

Dès le premier jour, des volontaires locaux se présentent, tous musulmans. Ils seront, eux aussi, extraordinairement précieux !

Le premier soir, les équipes médicales se forment. Il y aura deux équipes volantes dirigées l'une par Diamant Noir, l'autre par le docteur Kumar (ce merveilleux volontaire indien qui travaille bénévolement à Banghor depuis un an). Elles vont partir

chaque jour à six heures du matin, en bateau, pour différents villages, et revenir à la tombée de la nuit ou bien après, parfois même sans avoir pu manger !

Aube Lumineuse prend la tête du dispensaire central à l'école primaire où nous logeons. Et le grand frère infirmier s'occupe des urgences et des cas spéciaux. Les malades affluent sur toutes sortes d'esquifs : bateaux de pêcheurs, barges faites de troncs assemblés portant jusqu'à 50 personnes venues des hameaux les plus éloignés, barquettes pour une ou deux familles, kayak creusé dans un tronc de cocotier mené à la pagaie par deux personnes, radeaux fragiles de troncs de bananier propulsés par un seul homme à l'aide d'un bambou, palanquins portés par de vigoureux gaillards soulevant à bout de bras dans un mètre d'eau de grands malades ou une parturiente en difficulté...

Durant six semaines, nos équipes vont travailler d'arrache-pied dans des conditions exceptionnellement difficiles.

Le jour où nous avons dû partir fut pour tous un jour très triste !

Il a fallu promettre de revenir et de créer des dispensaires permanents. Nous avons reçu des listes de milliers de signatures, sans savoir si nous pourrions répondre aux désirs exprimés.

Sur le bateau du retour, la mélancolie prévalait, chacun sentant s'éloigner lentement ce temps privilégié de peines et de joies partagées, d'entraide et d'amitié... Et la dispersion progressive des équipes, au gré des gares, des arrêts de bus et des carrefours, fut encore l'occasion de bien des larmes... En arrivant à Pilkhana, nous n'étions plus que deux, épuisés, mais le cœur enrichi...

Les secours ont encore continué quelque temps à Jhikhira. Mais sans engagement à long terme cette fois : nous n'avons reçu aucune permission. Notre mission étant d'aider, nous avons aidé : 33 tonnes de riz, 3 tonnes de lentilles, 25 tonnes de lait en poudre, 44 000 malades traités, etc. Les villageois ont dû reconstruire eux-mêmes leurs maisons, désensabler leurs champs, couper la récolte prometteuse pourrie sur pieds, pleurer la mort

de leur bétail (surtout des bœufs si précieux), emprunter pour remplacer le matériel disparu, bref, faire tout seuls ce que nous aurions pu faire ensemble. »

Mais ces inondations devaient être les dernières dans la zone d'Amta, refermant un cycle de plusieurs décennies de catastrophes. Ce fut en effet une grande consolation de constater l'efficacité des canaux creusés au cours des cinq années précédentes par le SEA, qui évacuèrent rapidement les eaux. Dans les zones voisines, à Batora par exemple, l'eau resta encore plusieurs mois, empêchant même la récolte d'hiver.

Depuis lors, grâce à ce système de drainage dont nous reparlerons, il n'y a plus jamais eu d'inondation dans cette portion de la « Vallée des Larmes » qui touche le district de Howrah... D'où notre décision de quitter définitivement Jhikhira.

Pendant dix ans les camps d'urgence se sont ainsi succédé en alternance dans la zone d'Amta et dans les îles des Sundarbans : Kanshra, Jhikira, Batora, Chowani, en 1978, Jhorkhali en 1981, Jhikira (deux mois de secours) en 1984, Jhorkhali à nouveau en 1985 (cinq semaines dans les îles après un cyclone dévastateur qui fit plusieurs dizaines de morts aux alentours de notre camp), Jhikira en 1987, les îles encore en 1988...

En mai 1995, comme nous venions de terminer la première rédaction de ce livre, un raz-de-marée dévaste le Sud des Sundarbans.

Dans la seule île de Basanti où nous travaillons, 125 villages sont rayés de la carte, dont Mondol Gheri, à Jhorkhali, où nous venions d'achever la réhabilitation de 350 familles... 6 500 personnes ont tout perdu, 45 écoles ont été détruites, 52 digues éventrées, 6 000 têtes de bétail noyées, 200 puits rendus inutilisables...

Des équipes du SEA et de Shis (Association pour l'amélioration sanitaire des Sundarbans) y travaillent encore aujourd'hui.

En dehors de quelques responsables temporaires, tous ces camps d'urgence ont été animés par ceux que nous connaissons déjà bien : Belle Chevelure, Aube Lumineuse et Mohamed pour

les dispensaires, Nuage Noir pour l'organisation générale des camps.

Dans l'ensemble, il aura été ainsi distribué: 2 800 tentes, 100 000 vêtements, 540 tonnes de nourriture, 16 tonnes de fourrage pour assurer la survie du bétail, plus de 5 000 ustensiles de cuisine et le même nombre de lampes-tempête, 7 000 couvertures, plusieurs tonnes de grains pour le repiquage en urgence, et un nombre important, quoique non chiffré, d'aides ponctuelles à des familles qui avaient tout perdu: réparations des maisons, fournitures d'instruments de travail pour les ateliers, de matériels pour rouvrir un magasin, etc.

Sans compter les 250 000 consultations médicales d'urgence et les dizaines de milliers de vaccinations... Au total, plusieurs centaines de milliers de personnes ont été aidées...

Les chiffres peuvent impressionner, mais n'importe quelle organisation suffisamment dotée peut faire état de « dons » plus considérables encore. Le facteur le plus essentiel est le facteur humain. Seul l'amour mis en œuvre pour « venir en aide » et « distribuer » peut susciter le développement et justifier cette appellation. Le reste n'est que... dépannage !

Partout les principes de l'aide sont restés les mêmes :

- aller là où personne ne peut ou ne veut aller ;
- parer au plus pressé, pour permettre la survie immédiate ;
- utiliser massivement le personnel disponible dans les centres ruraux du SEA, ainsi que les volontaires déjà formés au cours des ans ;
- se mettre au service d'une commune, tout en essaimant dans d'autres communes encore plus nécessiteuses ;
- préparer dès le début les esprits à l'arrêt des secours, au profit d'un développement organisé, intégré et communautaire, que la population est priée de démarrer elle-même... si elle veut voir les équipes y contribuer dans le futur ;
- se rendre le moins indispensable possible, en partant dès que la situation d'urgence s'est stabilisée, et en quittant

définitivement la zone dès qu'une organisation locale est en mesure de continuer efficacement le projet entrepris...

7. Les spirales des autonomies

Des infirmières aux pieds nus

La promotion des femmes

Il nous faut maintenant revenir un peu en arrière...

Dès 1982, en plus des trois centres médicaux des *slums*, nous avions à faire face aux dispensaires de cinq zones, dans trois districts, qui traitaient chaque année entre 200 et 300 000 malades, parfois plus.

Le personnel rural était à 100 % composé de « paramédicaux », car les centres et sous-centres avaient été établis strictement « là où il n'y a aucun médecin », et le besoin se fit rapidement sentir d'une formation spéciale et intensive. Mais comment la réaliser, alors que nous arrivions à peine à assurer convenablement les soins, à cause de l'afflux croissant des malades qui nous faisaient confiance ?

Or ces centres de soins primaires jouaient un rôle important dans la promotion des femmes. C'était pour elles l'occasion rêvée de devenir, sans que personne n'y fasse objection, les sujets de leur propre développement et de celui de leur village, au lieu de demeurer d'éternels objets. En assurant les responsabilités d'un dispensaire, ces « paramédicales » se trouvaient soudainement au cœur des problèmes : ceux des femmes, des enfants, des familles, du village même.

Car ce sont les femmes qui tiennent dans leurs mains l'évolution des mentalités et la clé des changements, grâce à l'ascendant qu'elles ont sur leurs enfants qu'elles éduquent, et... sur les pères, qui écoutent fréquemment leurs femmes, pourvu que cela ne se sache pas...

Ainsi que le veut la répartition traditionnelle des fonctions, les hommes sont rois en public, les épouses reines dans leur foyer.

La simple présence d'une infirmière de base active devait donc favoriser la promotion collective des femmes dans toute une région.

Cette présence garantit une interaction permanente entre l'efficacité médicale, les soins des enfants, les progrès en hygiène, l'amélioration des études, les petits jardins potagers et l'irrigation secondaire par arrosage manuel, une meilleure scolarité des jeunes, un futur emploi possible, une micro-industrie artisanale, l'amélioration du petit cheptel et de la volaille, la pisciculture dans les champs familiaux, des vergers mieux entretenus, des budgets mieux équilibrés, des coopératives encouragées, l'organisation éventuelle de comités de femmes, etc.

En ces temps héroïques, nous avons déjà 25 jeunes filles soignantes à Pilkhana, et 29 dans les villages (dont trois responsables de dispensaires, appartenant au Service d'entraide). Mais nous devons encore préparer la relève, car les filles se marient jeunes ici...

Il aurait fallu une école d'infirmières, mais où et avec qui l'organiser, toutes les responsables étant déjà prises à 100 % ? Nous

avions certes commencé à envoyer quelques filles pleines de promesses dans des hôpitaux à l'extérieur. Mais c'était leur demander de s'engager à deux ou trois ans d'études; cela coûtait fort cher et ne résolvait pas à court terme le problème des villages; et probablement pas à long terme non plus, car ces infirmières, diplômées, préféraient souvent s'installer... dans les grands hôpitaux des villes.

Tout le monde ne s'appelait pas Diamant Noir !

Aube Lumineuse

C'est alors que se manifesta une fois de plus, et au bon moment, la travailleuse providentielle: Shondha, Aube Lumineuse.

Au sens littéral, Shondha signifie « crépuscule », lueur de l'aurore ou celle qui succède au coucher du soleil, et par extension, toute transition entre deux périodes opposées, tout lien entre deux personnes contraires, les prières du matin et celles du soir, avec les lampes allumées...

Aube Lumineuse avait huit ans en l'an I de la spirale médicale (1972), onze ans auparavant, quand sa famille extrêmement misérable, n'ayant même pas un toit à elle, l'avait confiée aux foyers du SEA.

À la fin de sa scolarité, après avoir frôlé la mort par la tuberculose à l'âge de quinze ans, elle fit par reconnaissance son apprentissage d'infirmière à Pilkhana, où, malgré son jeune âge, elle se révéla vite être de celles qui avaient le « charisme soignant ».

En outre, Aube Lumineuse travaillait scientifiquement, contrairement à d'autres, Belle Chevelure par exemple, qui obtenait des résultats étonnants par simple intuition (elle n'avait aucune formation spéciale). Méthodiquement, elle apprit les maladies les unes après les autres, et réussit à se former en quelque sorte complètement sur le tas, pour devenir une infirmière réellement qualifiée.

Elle rejoignit Diamant Noir à Chowani, où elle accrut encore son expérience durant plusieurs années. C'est ainsi que lorsqu'il fut décidé d'avoir une école d'infirmières, Aube Lumineuse fut immédiatement retenue comme assistante.

Pour pallier son absence, les cinq jeunes filles du dispensaire de Jhikhira, Espérance en tête, allaient à tour de rôle passer un ou deux mois à Chowani, pour que le dispensaire ne souffrît pas trop de son départ...

La première école fut ouverte à l'Ashram de Jhikhira. Douze jeunes filles, la plupart ex-intouchables, y suivaient des cours vraiment intensifs pendant trois mois.

Comme aucune de ces filles n'avait été dans une école d'infirmières auparavant, elles ne connaissaient rien aux maladies. Certaines savaient à peine lire ou écrire. On ne pouvait donc pas leur parler des maladies en suivant l'ordre de tout manuel médical qui se respecte, pour proposer des traitements. La méthode dut être entièrement créée sur place, en se basant sur l'expérience acquise durant la dernière décennie...

Un mémento fut rédigé de toutes pièces par Dada, le grand frère infirmier. Aube Lumineuse le traduisit et le mit en œuvre en bengali, langue obligée de l'enseignement.

La méthode était totalement basée sur les symptômes, avec un système digital de consultations permettant de retrouver tout symptôme en quelques secondes et toute maladie en moins d'une minute, par le jeu d'un système d'indexations croisées. Les soins à donner et les traitements nécessaires s'obtenaient aussi immédiatement, ainsi que les dosages des médicaments pour les différents âges, ou les différentes maladies, leurs dangers et leurs coûts.

Un système de référence (à un hôpital, un docteur, à l'infirmière responsable) avait également été conçu pour que, même dans les cas les plus difficiles (par exemple une crise cardiaque grave), la soignante sache que faire, qu'éviter, et comment conseiller utilement la famille, même si elle ne pouvait rien faire de plus, n'étant pas médecin.

Des conseils de diététique y étaient inclus, ainsi que le recours aux petits « trucs traditionnels et remèdes de bonne femme », qui avaient fait leurs preuves, et à la phytothérapie. On y trouvait également résumés les examens pathologiques et leurs résultats, les attitudes dans les différents temps de la grossesse, l'assistance en cas d'accouchement difficile, les soins aux premiers-nés et les méthodes de planning familial courantes.

Chaque jeune fille était invitée à créer son propre mémento à partir de pages polycopiées offertes avec seulement des graphiques, des titres, des chiffres, et près de 200 pages indexées de façon pratique.

Cette méthode devait être « informatisée », mais elle ne le fut jamais, les responsables craignant l'usage abusif qu'en feraient certains « quacks », guérisseurs non qualifiés parés de diplômes médicaux fictifs, qui se rencontrent ici dans la médecine officielle ou parallèle.

La deuxième école fut ouverte deux ans plus tard dans un centre d'enfants de la banlieue de Howrah, avec encore une douzaine de jeunes filles. Aube Lumineuse en était toujours l'assistante, l'infirmier restant l'enseignant principal.

Ces deux écoles rencontrèrent un grand succès, et bien des jeunes filles qui y étudièrent sont encore aujourd'hui au travail dans les villages.

Elles n'étaient pas ouvertes aux garçons, l'expérience prouvant, hélas, que dès qu'un jeune homme a les connaissances médicales nécessaires pour diagnostiquer et traiter, il ouvre lui-même un cabinet privé et « exploite » à son tour les gens en s'affublant du titre abusif de docteur et en gagnant sa vie sur le dos des plus pauvres. Plusieurs de nos aides soignants ruraux se sont établis ainsi aujourd'hui, et nous le déplorons, parce que même si nous avons réussi à leur donner une formation professionnelle, ils n'ont réalisé que leur propre promotion et ne servent à rien à la communauté.

Ces « infirmières aux pieds nus » ne sont donc pas des médecins, mais elles en jouent fort efficacement le rôle : 85 à 92 % des

maladies peuvent ainsi être soignées par ces simples filles, travailleuses de base, malgré la crainte perpétuelle d'erreurs de diagnostic (crainte que connaissent aussi les médecins).

Parmi les sept millions de malades, et au-delà, soignés à ce jour (1998), il n'y a **jamais eu une seule plainte**. Et la foule continue d'affluer partout. En outre, il est certain qu'une jeune fille est plus à l'aise qu'un médecin, d'ailleurs pratiquement inexistant dans les villages reculés, pour comprendre réellement les problèmes des femmes et leur donner des conseils, pour les soins aux enfants notamment.

Confier ainsi des responsabilités à des jeunes bien conscients qu'ils ne savent pas tout, c'est les aider à toujours penser à se perfectionner, à être prudents et attentifs, et à faire le maximum pour satisfaire leurs malades. Un travailleur hautement qualifié ne s'y sent, hélas, pas toujours tenu puisqu'il **sait**. Nous l'avons expérimenté avec tristesse avec nombre de nos médecins à Pilkhana !

Cette question reste d'ailleurs ouverte, car les opinions sont partagées quant à l'utilisation des « médecins aux pieds nus ». Le gouvernement local du Front populaire avait voulu en créer. Nous avons même été approchés et, avec une organisation bien connue de Calcutta (*Chitrabani*, le centre de communications sociales des Jésuites), nous avons collaboré à la mise au point d'un livre paramédical en hindi et en bengali pour plusieurs milliers d'« infirmières aux pieds nus ».

Mais les politiciens, ainsi que les médecins, ont rejeté la proposition. Quant à nous, nous avons choisi de parer au plus pressé, et cette philosophie est toujours la nôtre aujourd'hui.

Traitement ou Prévention ?

On insiste partout, fort justement d'ailleurs, sur la prévention. Mais on oublie souvent que la prévention seule ne peut être efficace parmi les pauvres si on ne répond pas à leurs besoins immédiats : « mon enfant va mourir, ma sœur va devenir aveugle, mon bébé fait un kilo sept cents, etc. » Si ces besoins ne sont pas pris

en compte, ils ne peuvent pas comprendre la nécessité de la prévention, et n'ont aucune raison de nous faire confiance. Or, la confiance est le rapport humain premier commandant toute efficacité, comme tout développement.

L'expérience prouve que, pour permettre une prévention efficace, un traitement, même symptomatique, est nécessaire. Une prévention sans traitement est une vue de l'esprit. Sur le terrain, à la base, on ne peut dissocier la prévention et le traitement.

La personne malade, l'individu doit évidemment primer. Que faire quand il y a des dizaines de milliers de malades ? Peut-on choisir ? Doit-on ne soigner que les cent premiers cas et laisser tomber les autres ? Nous répondons résolument non. Plutôt que de faire de l'élitisme, nous préférons soigner tout le monde et envoyer dans les hôpitaux les cas très spéciaux réellement désespérés.

Au SEA, les gens ont tellement pris l'habitude de venir consulter fréquemment que cela constitue une prévention en soi. En effet de nombreuses maladies sont ainsi détectées « par hasard » : telle tache est une lèpre, telle blancheur dans l'œil, une avitaminose dangereuse...

De plus, ils viennent maintenant lorsqu'ils se sentent malades, ce qui n'était pas fréquent auparavant : on attendait la toute dernière minute pour consulter le médecin...

La consultation fréquente est ainsi une manière de combattre la passivité de certains, le fatalisme, la force d'inertie ou l'apathie des autres, qui poussent tant de gens à ne pas se soigner, alors qu'ils sont très malades ; ils accepteront plus facilement de se faire hospitaliser à temps, sans poser l'équation : hôpital = mort. Enfin, les malades sont moins timides, ils se laisseront moins facilement « avoir » par un supposé médecin...

Les consultations fréquentes sont encore une occasion unique pour les mamans d'apprendre à connaître ce qui est dangereux ou pas. Elles acquièrent ainsi une connaissance expérimentale des signes et dangers de la maladie, non seulement sur leurs propres enfants, mais sur ceux des autres. Beaucoup par exemple

ont appris à décrire correctement les symptômes et à répondre avec précision aux questions qui orientent un diagnostic. Parfois ce sont les voisines qui répondent pour elles et expliquent. Il faut dire ici que le système indien de consultations collectives qu'on rencontre dans tous les petits cabinets privés des villes, est à ce niveau fort efficace.

Ces exemples permettent de mieux comprendre le rôle formateur préventif essentiel d'une médecine de masse, surtout vis-à-vis de cet élément moteur du développement que constitue la population féminine, si souvent négligée, et le rôle clé des « infirmières aux pieds nus ».

On en vient à la même constatation pour le planning familial. Il fait partie d'un tout et ne peut être isolé.

De même la lutte contre le sida, qui touche en Inde, suivant les experts de l'OMS (novembre 1998), 0,4 % de la population ; les deux tiers de ces 4 millions de séropositifs au HIV se trouvent au Maharashtra (Bombay), au Tamil Nadu (Madras), et à Manipur, sur la frontière birmane ; les cas de sida avéré sont au nombre de 6 252, soit 6 par million d'habitants.

Avec 20 à 25 % d'échecs, le préservatif est l'instrument d'une fausse sécurisation, et la cause même de l'extension de l'épidémie par banalisation de l'acte sexuel ! Une vraie roulette russe !

Devant les hauts cris que ces paroles vont provoquer, j'ajouterai que le préservatif est nécessaire comme palliatif : il vaut mieux l'utiliser que transmettre les maladies, c'est évident. C'est un moindre mal dans les cas d'urgence, mais le danger reste le danger, et les pauvres en sont les premières victimes, eux qui ne peuvent se payer le luxe de n'utiliser ledit préservatif qu'une seule fois... On rencontre ici pas mal de bébés-préservatifs ! Il faut toutefois reconnaître au préservatif une utilité inattendue : les fillettes en font des poupées, les garçonnetts des catapultes, des balles, ballons et autres jouets !

À la campagne, après moins de six ans de travail, on constatait le même phénomène qu'à Pilkhana : la vie des gens avait

changé, médicalement parlant. C'était le résultat direct du travail lent et quotidien du dispensaire et, indirectement, de l'amélioration de l'hygiène grâce aux puits creusés, à l'irrigation favorisée, à l'éducation, etc.

On observe ainsi des zones d'utilisation concentriques des dispensaires : les deux premières années, c'est le voisinage immédiat qui s'y presse ; pendant les trois années suivantes, un secteur plus large, mais bien défini encore. Cinq à six ans après, c'est l'éclatement : les voisins utilisent de moins en moins des services surpeuplés, et les usagers réguliers viennent de plus en plus loin, appelant de nouvelles implantations : 35 % des malades seulement viennent des villages proches, et 65 % de villages distants, jusqu'à 30 km.

Cette évolution s'accompagne d'un ensemble de conséquences. Certaines sont positives : les gens se portent mieux, ils ont donc moins besoin de médicaments. D'autres sont négatives : il se crée en quelque sorte un habitus médical entraînant la prolifération de médecins privés qui poussent comme des champignons autour d'un dispensaire efficace. Les gens les consultent plus fréquemment qu'avant malgré leurs prix prohibitifs... Éternel revers de la médaille de tout développement, qui mériterait en soi une étude. Ce n'en est pas ici le lieu.

Un grand projet pour la zone d'Amta

Au début de 1983, à Jhikhira, le projet de drainage et d'irrigation de la zone d'Amta (IDPA) avait enfin été accepté par les autorités. Son promoteur, le grand lettré Sri Mritunjoy Mukherjee, « Vainqueur de la Mort », en raconte la longue histoire :

– « C'était lors de la deuxième grande guerre en Europe, et notre Mahatma Gandhi venait de défier les Anglais avec son célèbre slogan « *Quit India* »... (Le 14 juillet 1942, en pleine guerre mondiale, Gandhi lança aux Britanniques son mot

d'ordre : *Quittez l'Inde !* La réplique fut immédiate et sans pitié : il fut emprisonné avec des dizaines de milliers de ses disciples non violents).

Mais nous, les jeunes, ça ne nous suffisait pas de voir les Anglais dehors. Ce que nous voulions, c'était qu'avant leur départ déjà, les choses puissent aller mieux. Alors, avec les paysans du coin, on a pensé à réhabiliter le système d'irrigation moribond, devenu pratiquement inutilisable.

Pendant des années, après en avoir longuement discuté avec les groupes de paysans concernés, j'ai travaillé, remodelé, repensé le plan d'ensemble avec des amis, pour que cette zone fertile puisse à la fois être irriguée et offrir une évacuation rapide des eaux lors des inondations.

Ensuite, pendant des années encore, j'ai proposé ce plan à diverses organisations. Toutes le considéraient avec sympathie, mais personne ne s'y intéressait vraiment : ça partait des paysans, est-ce que ça pouvait être sérieux ? Évidemment, il n'y avait aucun plan d'ingénieur à la clé, aucun devis d'architecte pour les ouvrages d'art nécessaires, aucun dossier administratif, aucun relevé stratigraphique, topographique ou pédologique. Bref, aucune vraie planification, le maître mot de tout projet de développement à l'époque.

Et puis en 1979, après les inondations de l'automne précédent et la création du dispensaire du SEA dans l'*ashram*, Dada, le responsable médical, a pris ce projet à cœur...

On a formé un comité de 13 membres, présidé par le député communiste local au Parlement de Calcutta. Le secrétaire en était Amyo Roy, un permanent marxiste de très grande envergure, et j'en étais moi-même, le conseiller et contrôleur. Plusieurs maires en faisaient partie, ainsi que trois représentants du SEA.

Un mécanisme de contrôle fut institué pour que toutes les parties prenantes de ce comité puissent savoir exactement ce qui se passait dans chacune des quatorze communes concernées... Et finalement, notre projet a démarré. »

Écoutons maintenant Amyo-le-Nectar, dont la compétence technique jointe à celle de Vainqueur-de-la-Mort a assuré, cinq ans durant, l'efficacité de l'ensemble des travaux :

– « Le système qui existait avant le démarrage du projet datait de près de cent ans. Des inondations graves avaient ensablé ce réseau, le rendant inutilisable. La principale ressource en eau est constituée par la rivière Mundeswari, affluent de la Damodar. L'importance de cette ressource dépend des disponibilités générales en eau de la vallée, gérées par l'Autorité de la Damodar (DVC).

Or, il y a parfois conflit entre l'utilisation de l'eau des barrages pour l'électricité et pour l'irrigation : il arrive que le gouvernement du Bengale occidental doive rationner l'électricité à Calcutta pour donner suffisamment d'eau aux terres irriguées...

Lors des grandes marées, l'eau de la rivière repoussée par le mascaret, pénètre dans le réseau d'irrigation par des vannes, qu'on referme dès qu'arrive l'eau de mer.

Cette eau douce circule par inertie dans des canaux de 6 mètres de large dont la pente naturelle est comprise entre 10 et 40 cm par kilomètre, et dont le niveau, lorsqu'ils sont pleins, est d'environ un mètre en dessous des terres cultivées ; il faut donc la puiser avec des balanciers traditionnels ou la pomper à l'aide d'un moteur diésel.

Les progrès des travaux (1983-1987) furent irréguliers. Parfois, il y avait des inondations, d'autres fois, la sécheresse. Certains mois, si la mousson avait été favorable, les travailleurs manuels manquaient parce qu'ils étaient tous pris sur les champs...

Il nous est souvent arrivé d'employer des groupes entiers d'Adibasi (aborigènes) venant de l'extérieur, soit des Santalis, soit des Oraons. C'est la famille complète, hommes, femmes et enfants, qui assurait alors les trois mètres cubes quotidiens requis... »

Les difficultés ne manquèrent pas. Il y eut les revendications des communes qui prétendaient bénéficier d'une plus grande longueur de canaux; celles des paysans plus riches qui venaient protester que ceux-ci passaient trop loin des leurs; les manœuvres de ceux qui voulaient que le canal passe plutôt à droite qu'à gauche... Il y eut aussi des plaintes à cause de malversations locales de profiteurs...

Mais Vainqueur de la Mort était sur tous les terrains, secondant Le Nectar, et c'était un plaisir pour nous de voir cette équipe fonctionner si pacifiquement, alors qu'ils étaient d'opinions diamétralement opposées, l'un gandhien et l'autre communiste !

Mais, pour des réseaux d'irrigation comme celui-ci, l'entretien est fondamental. L'administration locale a donc accepté de prendre en charge son financement à raison de 15 % par an du montant des investissements initiaux. Et surtout, les agriculteurs de la zone centrale, conscients de son énorme intérêt, ont décidé de participer au financement de son entretien.

En outre, un réseau d'irrigation n'est pleinement efficace que si les agriculteurs savent bien maîtriser l'eau et la commercialisation des produits. L'expérience a montré que l'aide la plus efficace pour accroître la rentabilité des investissements était de mettre des conseillers agricoles à la disposition des agriculteurs...

Que de travail pour coordonner tout ça ! Mais quelle joie pour moi d'y avoir contribué ! »

Aujourd'hui tous les champs peuvent obtenir ce que seuls quelques-uns donnaient jusqu'ici : une tonne et demie à deux tonnes de riz à l'hectare pour la récolte de mousson, et trois à quatre tonnes de riz pour la culture irriguée...

Aujourd'hui, les huttes des plus pauvres sont en voie de nette amélioration : les toits sont consolidés, les murs également, des tuiles ici ou là prennent la place des chaumes, si difficiles à changer chaque année. Les bases des parois sont aussi renforcées

par des briques, ce qui évitera de les voir s'effondrer à chaque inondation...

Bref, partout, il y a non seulement amélioration mais progrès, non seulement progrès mais développement, non seulement développement mais changement durable...

Il restait encore à vérifier la fonction drainage après inondation. Pour cela, il fallut attendre plusieurs années.

Puis les inondations dont nous avons parlé se sont produites. Les deux tiers du réseau ont été noyés, parfois sous plusieurs mètres d'eau, par suite de la rupture, sur 5 mètres de haut et 50 de large, d'une digue en amont... L'eau de la rivière principale gonflée par une mousson précoce s'est ruée dans la brèche béante : aucun système de drainage n'aurait pu y résister.

Mais tout le monde ici est unanime : sans le drainage assuré par les canaux (et la récente excavation de la rivière), l'inondation de 1987 aurait commencé un mois plus tôt, début juin au lieu de début juillet, et aurait été catastrophique ; comme dans les régions voisines, des milliers (et non quelques centaines) d'habitations auraient été emportées...

Depuis lors, grâce au système d'irrigation et de drainage IDPA, il n'y a pratiquement plus eu d'inondation ravageuse : un peu d'eau supplémentaire, un peu d'eau stagnante comme dans les autres régions du Sud du Bengale, mais plus un seul désastre d'importance durant ces treize dernières années.

Des échecs parfois féconds

Ce récit, encore une fois, n'est pas l'histoire d'une organisation. Ce n'est que la petite histoire vécue à la base par quelques-uns de ses travailleurs sociaux, et par les organisations des slums et des villages avec lesquels ils ont été appelés à travailler.

Il faudrait plusieurs livres pour raconter les quelques 500 projets réalisés par le Service d'entraide SEA : *Seva Sangh Samiti* ! Certains étaient fort importants, ainsi les réservoirs d'irrigation

dans les Sundarbans, les abris anticyclones ultramodernes (et même futuristes) pouvant accueillir 2 000 sinistrés, les centres expérimentaux de coton ou de tournesol dans les zones salines, la reforestation un peu partout, les nombreuses écoles primaires construites en dur, les écoles secondaires agrandies, les petites librairies de village, le forage de près de 400 puits, les petits ateliers de triage du riz, les écluses, des centaines de toilettes publiques en dur, ainsi que de nombreux autres petits projets qui ne sont même jamais mentionnés dans ces pages.

Si tous les projets étaient aussi réussis que celui de l'irrigation dans la zone de Jhikira, il y aurait de quoi être satisfait et même fier. Mais en fait, un certain nombre de réalisations sont boiteuses, ou deviennent lentement inutiles, ou n'aboutissent pas... Qui dit développement ne dit pas toujours développement réussi. De nombreux facteurs entrent en jeu et les impondérables sont innombrables.

Il y a aussi des projets qui échouent (en termes de résultats visibles), mais qu'on peut considérer comme d'authentiques contributions au développement parce qu'ils ont permis de mettre des personnes debout, de lancer des initiatives, parce qu'ils ont donné l'occasion à des petites gens de se faire confiance les uns aux autres, ou tout simplement de se lancer sans avoir peur dans une généreuse aventure.

La fermeture du centre des Adibasis de Bankura, 300 km à l'ouest de Calcutta, a été imposée par des facteurs politiques sur le plan national. Personne n'y pouvait rien à la base, où nous nous trouvions. Mais, s'il y a eu échec, l'expérience a produit quelques fruits, et les aborigènes Santalis ont eu le temps d'apprendre qu'en cas de crise grave, ils pouvaient compter sur leurs frères et sœurs non tribaux. Rien que cela était déjà important.

L'expérience des éoliennes était porteuse de grands espoirs.

Construire une éolienne, c'était offrir à des paysans une structure coûteuse – bien que dix fois moins qu'un forage profond – qui permettrait ensuite gratuitement et pour de longues années, l'irrigation de plusieurs hectares.

L'énergie non polluante et abondante des vents devait être utilisée de préférence à tout autre moyen mécanique. De nombreuses organisations nous avaient demandé d'en implanter dans les villages.

Après de longs pourparlers, une école technique privée (Don Bosco) nous proposa de manufacturer elle-même les éoliennes et de les mettre à notre disposition... Douze sites furent choisis dont deux à Jhikhira et deux dans les Sundarbans.

Mais si les éoliennes ont fonctionné pendant plusieurs années en donnant quelque satisfaction, elles ont finalement toutes été abandonnées. La raison principale en était l'irrégularité des vents par ici : même lorsque l'ouvrage alimente un réservoir à ses pieds, il y a souvent trop d'eau à certains moments et pas assez lorsque l'irrigation devient nécessaire...

De plus, toutes les éoliennes situées sur les îles ont été détruites par des cyclones.

Mais l'expérience a mis l'accent sur la nécessité d'utiliser les « énergies renouvelables » et de les adapter. Elle a ouvert la voie à d'autres expériences de photosynthèse voltaïque avec des batteries solaires, en vue de répondre à divers besoins : lanterne pour l'éclairage, petit fourneau de cuisine, pompage de l'eau, désalinisation, etc.

Plusieurs autres projets ont dû être abandonnés en cours de route : des ateliers d'artisanat (vannerie en fibres de noix de coco, paniers, etc.) dans le district de Nadia, sur la frontière avec le Bangladesh, et de petites coopératives dans d'autres districts ; des essais pour regrouper les intouchables et pour lutter contre l'alcoolisme ; une association de quelques tireurs de pousse-pousse ; la création de poulaillers familiaux indépendants ; des étangs de pisciculture pour les intouchables ; des essais de formation à l'apiculture, etc.

Faute de pouvoir nous étendre sur toutes, nous donnerons la parole à deux petites organisations qui ont bravement fait face à des difficultés de toutes sortes, et qu'un malheureux concours de circonstances a privé des fruits à long terme de leurs projets...

Une troisième a su dépasser les difficultés du début... Que le lecteur lui-même se fasse juge de la valeur de ces micro-réalisations.

Des Brahmanes entrepreneurs

La première ONG (organisation non gouvernementale) fut fondée à Jhikhira au hameau des brahmanes, après 1986, alors que nous avions déjà quitté le secteur...

– « Nous sommes tous de très pauvres brahmanes, des prêtres du *Sanatana Dharma* (hindouisme) shivaïte. Le seigneur Mahadev (le dieu Shiva) nous a donné comme occupation traditionnelle de pourvoir au culte religieux des familles de tous les villages environnants, et d'assurer les rites, quotidiennement chez les riches, occasionnellement chez les autres, lors des mariages, des fêtes, des incinérations et autres occasions de *Pujas* (offrandes). Mais nous sommes devenus maintenant si nombreux – notre village comprend environ 70 familles, pas loin de 500 personnes –, et la population environnante est si pauvre que nous ne pouvons plus survivre, sinon... en mendiant.

Est-ce que notre blanc cordon de « deux fois nés » ne devrait pas rougir de honte de voir les « porteurs du trident divin » (le *trishula*, attribut de Shiva, symbolisant les trois aspects de création, préservation, destruction) tendre la main sans assurer un service ? Comme brahmanes, nous n'avons pas le droit de travailler la terre et même de recevoir un salaire régulier pour un travail de nos mains. Alors, il ne nous reste plus rien...

C'est pour cela que plusieurs d'entre nous ont décidé de s'organiser en coopérative et de créer un atelier de tissage. Le grand Mahadev compatissant nous comprendra, nous en sommes sûrs, parce qu'il entend les plaintes de nos femmes et les pleurs de nos enfants qui ne mangent pas chaque jour. Il voit aussi la honte de nos cœurs de brahmanes sortant de la bouche même du grand Purushshakta (Principe Vital masculin, Homme Cosmique, parfois identifié à Vishnou), et connaît le vide de nos mains faites pour présenter des offrandes au dieu...

Le vénérable Vainqueur de la Mort nous a proposé de travailler en collaboration avec lui et les responsables du SEA. Nous avons monté nous-mêmes un grand hangar au centre de notre village. Nous avons fait toutes les cérémonies de dédicace avec des palmiers coupés tout autour (vous savez que le palmier, c'est la plante la plus pure et sa simple présence indique que le dieu habite dans la maison), et nous avons assuré l'installation intérieure.

« Le SEA nous a fait don des métiers à tisser. Il y en avait trois. On a commencé le travail avec enthousiasme, en se relayant à six, trois fois par jour. Moi, j'étais le responsable, parce que j'avais fait un stage quelques mois auparavant dans un centre d'apprentissage lointain. On réussissait à fabriquer 120 saris par mois. Les premiers ont été achetés par le SEA pour distribuer aux réfugiés des cyclones dans les îles. Pour le reste, on avait trouvé un marché dans la sous-préfecture, et on commençait à produire des couvertures. Cela a duré deux ans à peine. On ne gagnait pas beaucoup parce que tout l'argent récolté était équitablement réparti parmi les trente familles du hameau qui avaient accepté le principe de ce travail, vingt étant totalement réfractaires à l'idée d'un « deux fois né » travaillant de ses mains.

Après quelque temps cependant, comme nos produits étaient moins chers que les autres, de gros négociants ont cassé les prix, et nous ont en même temps cassé le marché. Et nous avons dû arrêter l'expérience, car les partis politiques s'y sont mis et on était menacé... Maintenant nous ne savons plus que faire. »

Voici donc une initiative excellente, prise cette fois non par des intouchables, ni des *sudras* (serfs, ouvriers et paysans, la plus basse caste, mais bien au-dessus des hors castes intouchables), mais par des brahmanes, des « deux fois nés », avec une excellente préparation, une remarquable organisation et un succès réel, qui bute sur une coalition insurmontable d'intérêts politiques et commerciaux...

Nous n'étions plus sur place, ils n'avaient aucun moyen de vendre leurs productions, et tout s'est écroulé. Mais l'idée avait été lancée, et acceptée, que des brahmanes pouvaient travailler de leurs mains...

Des cochons hélas stériles

À 35 km de Jhikhira, pas très loin de notre deuxième centre de Bagnan, un groupe d'« ombres polluées » du même grand Purusha ont aussi lancé quelque chose de nouveau pour essayer d'améliorer leur sort...

– « On est plusieurs centaines de hors castes dans ce village de Shyampur. On vit dans des huttes, on mange comme des chiens, on est traité comme des chiens, on est des chiens parias, même si on nous appelle « Harijan – Fils de Dieu »...

Alors, on s'est réuni à dix familles, on a beaucoup discuté et on a décidé de faire quelque chose ensemble pour que nos enfants aient au moins de temps en temps un peu de viande pour survivre. Il n'y a que les riches qui peuvent se payer le luxe d'être végétariens. Nous, les « vaut-rien », on est obligé de tout manger, même du serpent ou du rat. Puisqu'on est déjà pollués, après tout on ne peut pas l'être plus ! Comme disent les classes supérieures, on est des « suor batcha – des fils de porcs », qui ont toujours leur groin dans la fange. Et on le restera, quoiqu'on fasse !

Mais pour faire quelque chose, il nous fallait un terrain. Et bien sûr, nous, on est tous sans terre ; on n'a pas le droit d'acquérir quelque chose. Alors, on est tous allé voir le grand propriétaire du village...

Il faut dire que lui, c'est un brahmane. Mais il a toujours été bon avec nous ; enfin, je veux dire qu'il n'a jamais été très mauvais avec nous. Il nous payait quand on travaillait pour lui, bien sûr pas beaucoup, mais est-ce que vous pouvez dire, vous, où est le riche qui paie bien ses ouvriers ? Nous, on n'en a jamais rencontré.

Mais lui, il ne nous battait jamais; il ne prenait pas nos femmes ou nos filles; il ne faisait pas travailler nos enfants gratuitement dans ses champs...

Alors on lui a dit: « Ô bienfaiteur de l'humanité, ombre du soleil, mille fois béni du dieu, est-ce que tu ne pourrais pas nous donner un petit bout de terre? On voudrait construire une porcherie, et puis quand on aura les cochons, on les nourrira, et puis il y aura beaucoup de petits. Vous qui savez tout, même les livres du dieu, vous savez qu'une truie, elle peut donner des fois quatorze petits... »

Et puis, quand les petits deviendront grands, on gardera deux ou trois verrats dans une porcherie et on distribuera une truie à chaque famille. Et quand ces truies auront des petits, alors ils pourront ou les manger ou les vendre. Ça, c'est leur affaire. Juste la truie, ils n'auront pas le droit de la vendre ou de la manger. Tout le monde est bien d'accord là-dessus. »

Notre Thakur (seigneur, pour les dieux, les riches et les propriétaires) Chakraborty – Empereur Universel, il s'est lissé les poils de sa longue moustache trois ou quatre fois, il s'est drapé avec dignité dans son coûteux châle du Cachemire, puis il a déclaré: « Les cochons, ça pollue, mais si ça vous permet de ne plus venir toujours mendier chez moi entre les deux moussons, quand il n'y a plus de travail dans les champs, alors je veux bien vous donner un bout de terrain... mais loin d'ici, pas tout près. »

Je ne veux pas pendant mes prières et mes oblations sentir d'autres odeurs que l'encens! Et puis l'homme qui a trop d'amis, c'est comme un chien qui a trop de puces! »

Puis il a réfléchi et ajouté en se rengorgeant: « C'est bien beau ce que vous voulez faire, vous, mais est-ce que vous y avez pensé? Comment vous allez acheter les cochons? Ce n'est quand même pas moi qui vais vous en donner. Et puis, vous ne savez rien, vous êtes illettrés, vous ne pensez pas que ces bêtes, elles vont se nourrir toutes seules! Même nous, les grands brahmanes, on doit travailler pour se nourrir. Alors vous et vos cochons aussi! »

Vous voyez que si, moi, je veux bien vous aider parce que mon cœur est bon, vous, vous ne pouvez pas réaliser ce que vous avez pensé, parce que vous avez mal pensé... »

Il se frottait le ventre de satisfaction, parce qu'il se prenait pour « l'Ombre de Dieu sur la terre », comme il disait toujours (*Zille-hi-Ilahi*, titre que se donnaient les empereurs moghols), et qu'il était tout à fait sûr qu'il nous avait bien piégés !

C'était un discours bien long pour nous autres, mais on s'attendait à sa réaction, et on s'est mis à rire de plaisir parce qu'on a pu lui annoncer d'un seul trait : *« Vous vous trompez, Ô Thakur, Ô incarnation de la justice, parce qu'on a beaucoup préparé et on a prié le grand dieu des sangliers (Varaha, troisième incarnation de Vishnu)... Et des gens de Calcutta, ils sont prêts à nous aider. Ils paieront tout, qu'ils disent, si nous on commence quelque chose, et à condition que vous, vous nous fassiez par écrit la donation du terrain... »*

Et notre Empereur Universel en est tellement resté comme un chien de luxe quand on lui prend son os, qu'il a accepté sur-le-champ notre proposition ! On n'en revenait pas, nous aussi. On se balançait à droite, à gauche, sur nos pieds, parce qu'on avait envie de danser. Mais, devant lui, on ne savait plus comment se tenir. C'est que lui, il est si haut et nous si bas !

C'est vrai quand même que son cœur était ouvert comme une fleur d'hibiscus ce jour-là. Il s'est peut-être fermé aussi rapidement après, on ne sait pas. Après tout, nous autres, qu'est-ce qu'on est pour lui ? Moins que les mouches à excréments violettes qui, elles au moins, se posent sur les offrandes sacrées sans les polluer...

Alors, on a tout préparé. Et quand on a eu les papiers, on a commencé notre petite porcherie avec une grande barrière et un petit étang au milieu, parce que les cochons, ils aiment se vautrer dans la vase. Et puis, on a installé des ruches d'abeilles (le miel, ça rapporte aussi, vous savez), et puis les amis de Jhikhira, ils nous ont offert cinquante porcelets. La moitié étaient noirs et blancs, et les autres tout noirs avec une grande crinière sur le

dos. Ils ressemblaient aux sangliers de la jungle, mais ils étaient marrants.

Et puis on les a nourris. On travaillait comme ça, à tour de rôle, pour le plaisir. C'est qu'on était fier de nos pourceaux ! Nos femmes et nos voisins venaient toujours les admirer, et on disait même que notre bienfaiteur plusieurs fois né, il aurait bien aimé qu'ils lui appartiennent nos cochons, parce qu'il savait calculer, lui. Mais nous aussi. Alors, c'était notre capital, et on l'engrais-sait. Pas le propriétaire, les cochons !

Ils sont devenus très gros. Alors on a dit : il faut les vacciner ; mais il n'y avait plus de vaccins, et ils ont commencé à mourir dans une épidémie ; on ne savait pas trop de quoi. Et puis, quand les truies rescapées sont devenues grandes, aucune n'a eu des petits...

On s'était fait avoir par les vendeurs, nous a dit le vétérinaire : toutes les femelles étaient stériles... Alors, quand les vingt qui restaient ont eu deux ans, ça nous coûtait vraiment trop cher de les nourrir ; on les a distribuées aux vingt familles les plus pauvres.. Plusieurs les ont mangées sur-le-champ. Voilà ! Tout ça n'avait servi à rien...

Mais il nous restait le terrain. C'était une belle idée qu'il avait eu le Dadu de nous obliger à avoir des papiers du propriétaire.

Alors sur le terrain, on a voulu recommencer une nouvelle porcherie, mais il paraît que le grand comité du SEA n'était pas content avec Dada et les autres responsables, parce que ça avait coûté trop cher de nourrir des cochons pendant deux ans et qu'il n'y avait pas eu de bénéfices.

Alors ils ont dit : *« Fini ça, on ne leur donnera plus rien, puisque leur projet s'est perdu dans le Gange »*. Du coup, nous, on a mis plus de ruches d'abeilles et on a monté aussi un métier à tisser en vendant deux des dernières truies... »

Et notre ami d'arborer un éclatant sourire découvrant sa bouche édentée...

Nous avons tout essayé pour convaincre le Comité que l'argent n'avait pas été gaspillé, que l'échec n'était qu'apparent et temporaire, et qu'un réel développement des personnes avait eu lieu... Mais rien n'y a fait. On n'a pas pu continuer à les aider.

Ça a été une bonne leçon pour nous aussi : lorsque les responsables principaux ne sont plus en contact avec la base parce que nous travaillons de façon trop autonome, ils ne peuvent plus guère suivre, ni comprendre et apprécier en profondeur la situation.

Si échec il y a eu, nous en étions responsables, car nous n'avions pas été assez prudents dans le choix des marchands d'animaux, et pour la recherche des vaccins.

Une dynamique famille catholique des îles

Nous sommes à nouveau dans les Bouches du Gange, les Sundarbans. Basanti est une petite ville, si on peut appeler ainsi un enchevêtrement peu avenant de quelques centaines de maisons, moitié briques, moitié torchis, dont même la rue principale n'est pas goudronnée...

À environ deux kilomètres du centre se trouve la petite et pauvre hutte familiale de Nuage Noir, que nous avons souvent déjà vu à l'action au SEA. Il travaillait déjà dans les foyers de grands garçons.

Au début de la spirale médicale, on le retrouve enseignant de technique dans les centres d'apprentissage où les jeunes étaient formés comme fraiseurs, ajusteurs, tourneurs, soudeurs, forgerons ou menuisiers. Après la mort de Dadu, le voilà responsable de tout le département rural, organisant le centre de développement de Jhorkhali...

Dans le même temps, sa jeune femme, Brin de Lumière, a quitté le centre d'apprentissage des grandes filles où elle avait enseigné, et essayé, dès le début, de « conscientiser » ses voisines, en lançant de petites actions à droite et à gauche, selon ses possibilités et son emploi du temps.

Chrétienne, elle travaille en permanence sous une image de Marie, la Mère du Christ, dont le grand Brahmanda Upadhiaya disait : *« son visage est comme le lotus qui s'entrouvre au moment du lever du soleil, manifestation gracieuse de l'éternel regard de Dieu »*.

C'est ainsi qu'elle a lancé avec des succès inégaux, des petits clubs de pharmacie pour aider les gens malades, des visites à domiciles pour les plus nécessiteux, une école du dimanche chez elle, des petits projets de broderie, des tentatives d'alphabétisation pour adultes, de la fourniture de matériel scolaire aux enfants pauvres, bref, des tas de petites actions qui, menées de façon trop individuelle et quelque peu anarchique, échouaient fréquemment. Il faut dire aussi que le peu de temps dont elle disposait avec ses deux enfants ne lui permettait guère d'en assurer le suivi.

Mais finalement, c'était un peu aussi dans son tempérament : se lancer avec générosité sur le premier besoin reconnu, sur la dernière détresse rencontrée, et ne réaliser qu'après coup les difficultés, voire les impossibilités d'une telle action non préparée.

Elle découvrit alors petit à petit que seule, elle ne pourrait rien faire, et créa une association, dûment enregistrée, avec quelques jeunes de la paroisse. Mais cette tentative échoua aussi. Sans se décourager, elle trouva encore le temps de participer à des camps de secours aux victimes des cyclones, où nous l'avons rencontrée.

Puis, elle résolut de changer de tactique, non sans avoir vécu auparavant une autre expérience négative : ayant installé une petite école chez elle, elle se fit voler un certain nombre d'objets de valeur...

En même temps ou presque, dans la mini-école qu'elle faisait tourner depuis quelques années, elle vit ses pseudo-amis exiger d'elle des salaires qu'elle était bien en peine de leur assurer avec le seul revenu de son mari. Ils firent tout pour la faire partir, menaces politiques et pressions sociales douteuses à l'appui...

Cela la fit réfléchir et, en 1991, elle proposa à des parents d'élèves de créer un comité indépendant qu'ils nommèrent :

« Étapes dans les Sundarbans ». Mais elle ne pouvait plus continuer à financer l'entreprise de ses propres deniers, et une ONG de Calcutta accepta de l'aider à lancer une école primaire.

Deux ans plus tard, elle loua un bout de terrain sur lequel elle construisit elle-même avec énergie une hutte école, qui se dégrada rapidement et devint vite trop exiguë pour les quelque deux cents gosses, la plupart de familles musulmanes très pauvres, qui y étudiaient.

En désespoir de cause, elle acheta alors quelques arpents de terre, en faisant de très gros emprunts à droite et à gauche. Mais les exigences administratives de l'ONG qui la soutenait furent telles (elle devait aller tous les mois à Calcutta, une véritable expédition), que son comité finit par se tourner vers une autre ONG plus proche, nos amis de Shis, qui acceptèrent en 1993 d'être son répondant financier.

Le terrain lui fut racheté, éteignant ainsi des dettes quelque peu étourdiment contractées, et une petite école en briques vit le jour. Dans les premières classes du primaire, 111 jeunes élèves des familles les plus pauvres peuvent aujourd'hui venir étudier.

En outre, plusieurs jeunes filles appartenant aux sections les plus pauvres de la population, et même des intouchables, réalisent de façon soutenue des travaux de broderie dont la qualité artistique est reconnue. Grâce à la vente de ces objets, elles peuvent faire vivre leurs familles...

Il s'agit donc là, on le voit, de tout petits projets lancés avec un grand mérite, à temps et à contre temps, avec une persévérance exemplaire, et en surmontant des obstacles perpétuels. Preuve que l'acharnement porte toujours ses fruits. On est certes loin du développement idéal, mais si nous jetons un coup d'œil en arrière, nous nous souviendrons que tous les projets rencontrés, ou presque tous, ont commencé ainsi, comme autant d'étapes « sur la route du développement ».

8. Sur le ghât de Bélari

Une longue histoire

Un beau jour de canicule de mai 1986, appelée par le comité de développement villageois (*Bellari Pally Bikash Samiti*), Belle Chevelure, responsable depuis huit ans du dispensaire de Jhikhira, arriva avec son bambin de trois ans, John Simanto dit Papu. Elle s'était portée volontaire pour aller travailler dans n'importe quel endroit plus nécessaire que Jhikhira ne l'était désormais.

Elle allait être servie. Seule chrétienne dans une région de 1 500 000 habitants, elle se mit vaillamment à une tâche ingrate, à partir de rien. Par un tragique concours de circonstances, aucun logement n'était prévu pour elle, et le local du mini-dispensaire n'était pas encore aménagé. Elle passa la première journée dans les larmes, se sentant totalement perdue et isolée dans un milieu tout à fait inconnu.

Mais ce fut aussi sa chance, car dans cette situation pénible, chacun se fit un devoir de l'aider. Le maire la logea chez lui, malgré les réticences des vingt-cinq personnes qui composaient déjà sa famille. Elle y resta dix-huit mois. Les jeunes consolidèrent un vieux magasin à moitié écroulé, puis s'offrirent comme volontaires pour tenir les registres et maintenir la discipline.

Il y eut 50 malades le premier jour. Chacun au comité croyait que c'était un maximum. Puis il y en eut 100 par jour, puis 300, enfin 400... Quatre jeunes filles de la région furent choisies pour faire l'apprentissage d'aide-infirmière. Puis un garçon vint les rejoindre, Nupur-Le Grelot, orphelin de père, extrêmement intelligent et débrouillard.

Sorini, le frère aîné de l'administrateur du dispensaire, « Rivière Sacrée » (Sorit Kumar, moine de la *Ramakrishna Mission*), donna bénévolement cinq heures par jour pour inscrire les malades (une roupie pour la carte et une demi-roupie à chaque consultation). C'était un homme de soixante-quinze ans, jovial, toujours prêt à plaisanter, extrêmement sérieux et même minutieux dans son travail, mais souffrant d'une hypertension chronique dont il finit par mourir. Chacun le regretta réellement et profondément.

Le dispensaire fonctionnait depuis quelques mois à peine, dans la chaleur moite des 43 ° C de l'été, ou dans les pluies torrentielles de la mousson, lorsque la situation devint réellement intenable. À l'intérieur du petit bâtiment de pisé de trois mètres sur quatre, vétuste et croulant, il n'y avait pas de place pour plus de dix personnes. Toutes les consultations se tenaient à l'extérieur, à l'ombre de l'immense tamarinier indien, dans le pépiement de centaines d'oiseaux.

Ce furent alors par jour 500 malades, puis 600, 700, 800. Absolument impossible de continuer dans ces conditions. Le personnel était à bout, les malades n'en pouvaient plus d'attendre parfois quinze heures dans la chaleur ou sous la pluie. Et souvent, la nuit était tombée depuis longtemps que les

consultations continuaient à la lumière tremblotante d'une lampe-tempête.

Tant et si bien que la santé de Belle Chevelure en fut affectée. Affaiblie par ce travail intense, elle attrapa une typhoïde. On l'obligea à fermer le dispensaire. Elle partit en convalescence à Jhikhira, mais ce fut pour s'y retrouver au cœur des inondations!....

Le SEA de Pilkhana exigea un local plus vaste et des chambres convenables pour le personnel.

Cela fut réalisé deux ans plus tard, grâce aux 300 000 roupies de contribution des malades, aux briques offertes gratuitement ou à bas prix par cinq briqueteries, à une quête faite au porte-à-porte pendant de longs mois par « Rivière Sacrée », à la contribution de ses économies, et enfin aux dons de huit amis indiens et européens de passage.

Dès lors, il ne s'agissait plus d'un dispensaire, mais bien déjà d'un complexe médico-social. De la place donc pour de futurs rêves.

Fin 1988, avec le renfort d'Aube Lumineuse arrivée ici après six ans d'expérience rurale à Bagnan et deux stages d'assistante dans la formation d'infirmières, le centre soigne en moyenne 150 000 malades par an, et leur nombre va croissant ; il a assuré 1 250 000 consultations depuis sa fondation !

Le jeudi est réservé aux cas spéciaux : tuberculoses, cancers (de plus en plus nombreux), lèpres, polios, paralysies, maladies cardiaques, maladies mentales, voire sida depuis deux ans. Ce jour-là, il y a moins de malades, car chacun demande plus de temps. La moyenne tourne alors autour de 150 à 200, et le grand frère infirmier de Pilkhana en est le responsable.

Le samedi, Aube Lumineuse et une fille locale dirigent à tour de rôle la clinique spéciale de lutte contre la malnutrition : 400 bébés y sont pesés, enregistrés, examinés, vaccinés et traités.

Pendant ce temps, Belle Chevelure voit tous les autres malades qui pour la plupart viennent de loin : 10 % d'entre eux seulement viennent des trois villages proches, 25 % vivent dans

un rayon de 3 km, 40 % dans un rayon de 4 à 8 km, et les 25 % restants ont fait plus de huit kilomètres.

Les malades viennent à pied, en autobus, en cyclo-pousse, en bateau de l'autre côté du Gange, parcourant parfois jusqu'à 40 km depuis les trois districts avoisinants; les grands malades sont amenés en charrettes, sur des civières ou des palanquins...

Marthe et Marie

Des signes évidents de fin de journée animent déjà le paysage, écartant peu à peu la pesanteur assoupie de cette tombée du jour estivale durant laquelle tout flotte et tremble, alors que pourtant rien ne bouge... si ce n'est le soleil qui esquisse déjà imperceptiblement sa lente descente sur l'horizon...

Mais on se sent toujours comme dans une étuve, bien que la brise froisse légèrement la surface de l'étang et fasse frissonner les branches empanachées des *casuarinas*, créant une certaine impression de fraîcheur.

Une compagnie de garzettes (petits hérons) dessine un diadème de neige dont les aigrettes commencent à floconner ici et là, au sommet des palmiers sur lesquels elles se sont délicatement perchées en éventail.

Des guêpiers des Philippines décochent à tour de rôle dans l'azur leurs flèches d'émeraudes et de lapis-lazuli à la poursuite gourmande d'hyménoptères à lentes montées spiralées... Un faucon d'argent à pattes isabelles plonge, toutes serres ouvertes, sur un agame à gorge rutilante, qui vient juste de sortir de sa léthargie, et le manque...

Cette espèce de gros lézard, appelé « dragon », voit ses coloris changer selon son humeur; il peut rester des heures sans bouger, la tête levée au-dessus des deux longues pattes antérieures, dressé, mais totalement invisible...

Des petits écureuils cabotins se poursuivent le long des troncs en lançant à intervalles réguliers leurs claquements de

castagnettes, assis sur leurs pattes arrières sur une branche ou agrippés au tronc la tête en bas, tandis que leurs deux pattes antérieures semblent rythmer le son à l'aide de cymbales. La mythologie populaire a vu dans les trois raies blanchâtres de leur dos des marques d'origine royale, l'empreinte des trois doigts de Rama bénissant la gent écureuil pour sa participation à la construction du pont de Lanka, qui lui permit, selon le *Ramayana*, de soustraire sa femme, la princesse Sita, au pouvoir du roi des démons Ravana...

Sortis de leur somnolence caniculaire, ces écureuils (communément appelés « rats palmistes » par les premiers voyageurs français) vont se charger du bruitage de la veillée sur fond de trilles mélodieux du « bulbul orphée » (rossignol) et du babillage incessant des « fauvettes de la jungle ». Un chacal longe sagement l'orée du jardinet, ses yeux rusés attentifs à la fois au mulot agreste qui jaillira du sol à l'étourdie, et au groupe d'humains toujours imprévisibles qui, pour l'instant du moins, ne lui prêtent guère attention...

C'est d'ailleurs un fait étrange que restent silencieuses les trois jeunes femmes assises en tailleur sur le grand banc de pierre rose au sommet du ghât. Les Bengalies sont en général plus volubiles que les vols de perruches vertes sillonnant bruyamment l'espace, ou que les groupes de mynas caramel ubiquistes (genre d'étourneaux) jacassant à qui mieux mieux autour de chaque bosquet du Centre médical.

L'air a commencé à se dégager de la chape de plomb qui l'emprisonnait (43° à l'ombre aujourd'hui), et voici qu'une légère senteur de citronnelle s'exhale des pamplemoussiers, parfois rejointe, selon les caprices de la brise, par les effluves des *shiulis*, ces petites fleurs blanches qui tombent chaque nuit, par milliers, des buissons, et par des bouffées de jasmin.

Belle Chevelure regarde distraitement les grenades, pas encore tout à fait mûres, du petit arbuste jouxtant le long bambou sec au faite duquel est perché un alcyon géant, à l'immense bec rouge sang disproportionné. Puis son regard se

fixe sur l'oiseau à l'instant où, en trois secondes, il réussit le tour de force de plonger de trois mètres, d'attraper un alevin, et de regagner son perchoir tout en lançant en l'air sa proie frétilante pour la faire retomber tête en bas dans son bec vorace largement ouvert !

– « Si seulement, pense-t-elle, je pouvais moi aussi faire comme ce « roi des poissons », et passer à l'action aussitôt la décision prise, comme les choses iraient plus vite !

Il y a tant à faire, tant de pauvres qui espèrent de nous une aide pratique et concrète, et je passe mon temps à consulter et à attendre que le comité veuille bien prendre des décisions... ».

Assise à son côté, Aube Lumineuse, relâchant un instant son attention, a détourné son regard de la broderie qu'elle achève ces jours-ci.

Ses ouvrages où l'alliance fascinante des couleurs, des formes et des motifs relève typiquement du plus bel art rural bengali, font l'admiration de tous. Elle paraît perdue dans ses rêves, mais ses yeux aux longs cils noirs comme jais suivent les évolutions de ballerine d'une stupéfiante boule de plumes blanches à longue queue panachée, à tête et crête violacées, un gobe-mouches du paradis...

– « Comment capturer sa grâce dans la broderie que j'offrirai à mon frère à la fête du *Rakhi* de la pleine lune d'août (fête de la fraternité universelle) ?

Perché sur une fleur d'hibiscus jaune, ou mieux blanche à calice écarlate sur fond rougeâtre de soleil couchant ? Ou ne conviendrait-il pas mieux d'en faire une esquisse où chaque plume plongerait dans une flamme brillante, le tout en forme de *bati* ? (petite lampe à huile à motifs décorés, appelée aussi *prodip*)...

Ou encore de la faire danser au milieu de quelques nuages parcourus d'un faisceau de rayons mordorés ?... »

Sans le savoir, nos deux travailleuses se répartissaient les rôles de Marthe et Marie (les deux sœurs de Lazare, dans la maison de Béthanie, en Judée, où Jésus aimait se reposer). Marie restait

assise au pied du Maître et le contemplait, Marthe assurait les soins du ménage en active qu'elle était (Luc 10.39).

Mais chacune d'elles était active et contemplative à sa façon. Belle Chevelure agissait sous le coup de l'émotion, déployant une énergie peu commune, parfois gaspillée, en se lançant dans n'importe quelle aventure... Aube Lumineuse réfléchissait beaucoup, envisageait les problèmes sous tous leurs angles, désapprouvait fortement la précipitation, et livrait tranquillement ses conclusions, sans même insister pour qu'elles s'imposent...

Pour l'une, tout problème était à traiter comme une proie qui passe à portée d'un tigre. Pour l'autre, il fallait l'approcher avec la patience et la prudence du python, qui se love et attend le gibier sur lequel il tombera, sans jamais le manquer, contrairement au félin impatient...

En fait, même s'il leur arrivait de se chamailler vertement sur la ligne à suivre, et surtout sur ses quand et ses comment, elles étaient en général bien d'accord pour ne pas considérer la condition des personnes, et faire le maximum pour tout individu dans le besoin quel qu'il puisse être.

Mais cela pouvait les menait loin, et les villageois étaient fort en peine de comprendre leur émotion intense qui débouchait sur des priorités soudaines et parfois inattendues. Tous ne voyaient pas d'un bon œil « leur » village envahi par les tuberculeux, les lépreux, les culs de jatte, les prostituées et autres « maudits des dieux »...

Un village de bandits

Une voix haute, à résonance de crécelle, vint à ce point interrompre leur méditation. Depuis un moment en effet, le troisième sari, dont la couleur se mariait si bien avec les bougainvilliers magentas de la tonnelle, s'agitait sur le banc de pierre, sa propriétaire hésitant à meubler le silence inhabituel, mais sachant pertinemment qu'elle n'était pas venue voir les deux sœurs

sevika (travailleuses sociales, avec un accent sur le volontariat et le dévouement, dans la tradition indienne) pour regarder les libellules multicolores qui voletaient autour d'elles...

Elle s'était donc finalement décidée à intervenir. C'était une brave femme proche de la quarantaine, avec sur le front un immense *bindi* corail (représentant l'œil intérieur de la connaissance) qui lui donnait un regard interrogateur et la rajeunissait à la fois ; les trois lignes horizontales tracées à la cendre au-dessous la proclamaient dévote de Vishnu. Son port de tête marquait la confiance en soi d'une personnalité hors du commun, ce que soulignaient avec force les commissures des lèvres, serrées, alors qu'en général chez les femmes des campagnes, l'arc des lèvres est plutôt entrouvert, signe de soumission teintée de naïveté et d'innocence chez les jeunettes, de fausse ingénuité mâtinée de « ma foi tant pis » chez leurs aînées...

– « *Ki ré* (qu'est-ce là ?), sœurs de mon frère aîné, est-ce que vous m'avez fait venir ici pour admirer les fleurs de votre jardin, qui sont vraiment belles je le reconnais, ou pour me demander mon avis sur ce qui vous préoccupe depuis des mois ? J'avoue que même si j'ai un faible pour Lakshmi et toutes ses beautés, je suis venue vous voir dans l'espoir d'autres choses qu'une rêverie, même dorée... »

Sa tirade légèrement agacée terminée, la visiteuse claque soudain fortement la langue, et, la tirant brusquement en avant, porte sa main droite devant sa bouche dans un triple signe de confusion, se rendant subitement compte qu'elle avait dépassé les bornes de la bienséance en prenant la première la parole. Et du coup, elle s'efforce de dissimuler son embarras en tripotant nerveusement le trousseau de clés que toute matrone digne de ce nom porte noué à l'extrémité du sari jeté en travers de l'épaule gauche.

L'interruption fait l'effet d'un pétard de *Diwali* (fête de la lumière, en octobre-novembre) sur les rêves d'un nouveau-né ! Retomber sur terre alors qu'on est à de telles hauteurs ne semble guère réjouir nos deux rêveuses, mais leurs sourires un instant

figés s'épanouissent vite à nouveau. C'est Belle Chevelure qui se reprend la première :

– « *O ki ?* (qu'y a-t-il ? que se passe-t-il ?) Chandramuni – Joyau de Lune Didi (grande Sœur), nous ne t'attendions vraiment pas si rapidement, sachant toutes les responsabilités qui reposent sur toi à l'ashram.

Mais je t'assure que tu es non seulement la bienvenue ici, mais encore que sans toi, nous sommes comme des papillons sans ailes, de vulgaires chenilles obligées de ramper ! »

– « Alors, si vous ne faites que ramper, je me demande bien comment vous pouvez être à plusieurs endroits à la fois et abattre tant de travaux divers ! En tout cas, moi, bien que j'aie toute la conduite matérielle de l'ashram, je n'ai pas le centième des problèmes que vous devez résoudre chaque jour...

Et voilà que j'apprends que ça ne vous suffit pas, et que vous êtes toutes deux allées à *Dakat Para* (le hameau des *dacoïts*, des bandits). Rien que d'y penser, ça me fait frémir. C'est que c'est vraiment dangereux là-bas, et que moi-même je ne pourrais y aller sans que le grand Devakiputro lui-même m'accompagne (le fils de Devaki, Krishna). Je me demande même si le respecté Maharaj m'autoriserait à y aller... »

Les *dacoïts* sont issus de la trop fameuse caste des « *thugs* » (ou *thags*), ancienne secte pratiquant des meurtres rituels, qui ensanglantaient les routes ; ils rendaient hommage à leur déesse tutélaire Kali en étranglant les voyageurs imprudents, de façon rituelle, sous les banians.

Dans la plaine gangétique, beaucoup étaient les descendants des Huns d'Attila ; au Bengale et dans l'Inde du Nord, leur origine est incertaine. Ils furent dispersés par les Britanniques vers le milieu du XIX^e siècle, et se reconstituèrent en caste plus ou moins légitime.

Après l'Indépendance, ils furent « répertoriés » (*scheduled* en anglais, d'où leur appellation administrative, *Scheduled Classes*) comme d'authentiques groupes distincts. Certains n'en continuèrent pas moins à vivre en marge, de rapines ou de vols,

encore que la majorité de leur groupe au Bengale soit pleinement intégrée et forme une population laborieuse et honnête.

Asociaux, voire antisociaux, ou pas, ce n'était pas une raison, aux yeux compatissants de nos deux sœurs, pour abandonner les *dacoïts* à leur triste sort.

– Aube Lumineuse : « Aré (Eh ! Oh ! pour interpeller quelqu'un, ou en signe d'étonnement ou de dénégation), ma sœur aînée, tu sais, c'est parce que tout le monde les méprise qu'ils se sentent méprisables, et qu'ils croient devoir faire peur à tous en jouant les hors-la-loi, encore qu'il est vrai qu'ils sont parfois de parfaits bandits quand ça leur prend !

Il faut reconnaître que beaucoup de leurs hommes sont en prison, mais c'est pas pour cela qu'ils sont pires que les autres, parce que la police, dès qu'il y a un vol quelque part, les embarque immanquablement, même s'ils n'y sont pour rien. Et puis aussi, ils disent que c'est leur caste et leur sort d'être comme ça.

Dada, il dit que même le bon larron avec tous ses vols a réussi à voler le paradis (Évangile de Luc, 23.43)... Moi je dis : même si leurs hommes sont dangereux, leurs femmes, elles, sont encore plus à plaindre que partout ailleurs. Et leurs enfants, hein, est-ce qu'ils y sont pour quelque chose, que tout le monde les chasse de partout ?

Nous, on veut faire quelque chose parce qu'elles nous ont demandé de les aider. L'homme c'est comme un arc à une corde, et c'est vrai que cette corde est souvent mauvaise, mais lorsque la femme apporte plusieurs autres cordes, alors, cela devient un luth. Et c'est pour cela qu'on voudrait, Didi et moi, avec elles et toi, changer quelque chose dans leur village, que tous considèrent comme pestiféré et intouchable, et essayer de le transformer. »

– Belle Chevelure : « Je suis d'accord avec ce que dit ma petite sœur, et c'est pour ça qu'on t'a fait appeler, parce que toi, tu es d'ici, et toutes les femmes suivront si tu proposes quelque chose. Le plus difficile toujours, on le sait bien, c'est de les rassembler,

parce qu'elles ont peu de temps, parce que certaines s'y opposent, et parce que leurs hommes voient ça d'un mauvais œil. Mais une fois que ça a démarré, les pères, les maris et les fils suivent, comme je l'ai vu souvent à Jhikhira où j'étais avant... »

– Joyau-de Lune: « Ce sont toujours les femmes qui sont au gouvernail quand les hommes rament, comme le disait souvent Ma Anandamoy (grande sainte hindoue bengalie contemporaine).

Il suffit de ne pas le leur dire, et tout marche bien. Mais là-bas, vraiment, c'est différent, parce qu'ils suivent pas les coutumes comme nous. Et puis, il y a déjà des mois que vous y réfléchissez, et que vous pouvez rien faire...

Alors, maintenant, est-ce que vous avez soudain découvert le soleil derrière les nuages, pour m'avoir fait appeler ? »

– Belle Chevelure: « Écoute, fille de mon oncle, on y est retourné je ne sais plus au juste quel *bar* (quel jour... *bar* est le suffixe de tous les jours de la semaine), et on y a été si bien accueillies qu'on leur a promis de tout essayer de notre côté.

Tu sais, sur la grande place, tout près des bosquets de jujubiers et de margousiers, elles étaient près d'une centaine à être assises par terre. On leur a parlé...

Et Dada aussi était avec nous, bien que beaucoup lui aient recommandé de ne pas y aller, parce que c'était trop risqué...

– Aube Lumineuse: « Tout le monde a été vraiment gentil avec nous. Au début, on a eu quand même un peu la frousse quand les hommes se sont approchés et ont encerclé les femmes assises. Surtout que certains avaient vraiment des mines à faire peur, et il y en a qui me regardaient... je ne sais comment te dire... Ils sont restés debout et en silence, mais quand on a commencé à poser des questions, ils ont voulu y répondre à la place des femmes...

Et quand un grand noir avec une longue moustache s'est avancé en continuant, avec un gros poignard, à taillader son *lathi* (long bâton, souvent à bout ferré, que brandissent les gardiens de l'ordre), comme s'il voulait impressionner tout le

monde, Didi lui a fait signe de ne pas avancer, et elle a dit : « *Taisez-vous. C'est un meeting féminin. Nous, on ne va pas chez vous quand vous parlez. Laissez vos mères, femmes ou sœurs s'exprimer. Si vous n'êtes pas d'accord, vous le leur direz à la maison, mais pas ici... !* »

Alors la plupart ne semblaient pas très contents parce qu'ils perdaient quand même un peu la face, mais ils se sont retirés, le grand diable au poignard en dernier. C'est ce qu'on voulait. Eux, on leur a souvent donné l'occasion de tout faire... et ils n'en profitent même pas pour démarrer quelque chose. Parce que la bière de palme, c'est plus intéressant que les changements... »

– Belle Chevelure : « ... et le vol à la tire... ! »

– Joyau de Lune : « Et finalement, qu'est-ce qui a été décidé ? »

– Belle Chevelure : « On a palabré des heures. Mais tout le monde s'y est mis, même les jeunes filles qui ont boudé au début, parce que tous les garçons étaient partis à cause de nous. Finalement, la vieille Modhu-Miel a pris la parole au nom de toutes et elle a dit : « *Nous aimons notre village comme l'abeille aime ses fleurs. Pourtant, on vit comme des misérables et rien n'est beau ici. Si on veut plus de miel, ça sert à rien d'avoir dix Modhu comme moi...* »

Et tout le monde a éclaté de rire en imaginant les dix vieilles édentées caquetant autour du *Tulsi gatch* (plante basilic, *Ocimum sacralis*, qu'on vénère dans toutes les courées comme l'incarnation de Lakshmi, et qu'on « marie » chaque année avec Vishnu ; l'endroit s'appelle *Tulsi-Brindavan*, le Paradis de Krishna)...

« Mais il faudrait plutôt avoir des plus beaux rayons de miel, bien propres, surtout si on veut que le grand Banshidar (le « Joueur de flûte », Krishna) puisse venir la nuit pour jouer de la flûte, comme il le fait dans le jardin des deux sœurs, qui est si beau à ce que mon vaurien de petit-fils me serine... »

Alors, on a décidé de tout transformer et de faire un *Mohila Samiti*, un comité de femmes. Mais on ne connaît rien. Moi je ne suis pas une abeille, je ne suis que Modhu-Miel. Mais vous, vous savez

tout faire. Alors commencez avec nous. On vous dira alors tout ce qu'on veut faire, parce qu'on a besoin de tas de choses, parce que souvent nos hommes, ils sont à la « djel » (de l'anglais jail, prison)...

On vous dira où installer des puits, et puis on serait d'accord d'avoir une école enfantine, et puis il faudrait encore que celles qui sont sans toit avec leurs enfants, aient une petite maison... Voyons, suivez-moi bien toutes, ce serait pour ek, do, tin... (un, deux, trois)... »

Et la voilà qui se met à compter sur ses phalanges droites les familles qui ont un besoin immédiat de logement. Elle est finalement arrivée à trente... (en Inde, on ne compte pas sur ses cinq doigts, mais en mettant le pouce successivement sur les trois articulations de chaque doigt – sauf le pouce – et leur extrémité, ce qui fait 4 fois 4, soit 16 par main, et 32 pour les deux mains).

La mimique de la Grande Sœur était si vivante et imagée qu'on se serait cru à l'assemblée avec Modhu-Miel. Aussi Joyau de Lune intervint avec force, comme si elle leur parlait à toutes :

– « Mais c'est pas possible, tout ça reviendrait trop cher ! Et puis, c'est jamais comme ça qu'il faut commencer ! Enfin, il faut faire des enquêtes et pas accepter que quelqu'un nomme les bénéficiaires... »

– Belle Chevelure : « C'est bien justement pour ça qu'on t'a appelée, ma Tante, c'est parce que toi, tu es très énergique et tu as de l'expérience. Nous, on ne peut pas, parce qu'on a trop de travail au dispensaire.

Mais si tu peux organiser un comité de femmes, les aider à s'occuper elles-mêmes de leur village et à répartir les priorités, eh bien ! nous t'aiderons, et tu verras comme elles t'aimeront alors.

Et nous y viendrons de temps en temps, et on pourra alors demander au grand comité de développement – tu sais, j'en fais partie –, un budget pour les aider vraiment. »

– Joyau de Lune : « Cette fois-ci j'ai compris et j'accepte. Mais vous savez ce sera dur, parce que dans nos villages, le simple fait

d'être femme est un combat en soi ! Et pour les femmes de ces hameaux, ce sera encore plus difficile, parce que ce n'est pas sûr que les hommes acceptent ces propositions d'un groupe féminin.

Mais il faut essayer, et je vous promets « sur la queue d'une vache » de faire tout mon possible pour que ça réussisse (un serment fait en tenant la queue d'une vache lie irrévocablement). Aussi, voici ce que je vous propose, si toutes deux vous... »

Une exclamation suraiguë d'excitation interrompt la proposition.

Un garçonnet au visage espiègle et aux yeux noirs éclairés de paillettes d'or surgit d'un bond d'on ne sait où, et s'adressant à sa mère d'une voix joyeuse et pleine de tendresse :

– « *Ré Mago* (Eh maman ! le suffixe *go* marque l'intimité : il n'est employé qu'entre époux en privé, et par les enfants envers leurs parents), je te cherchais partout... »

Regarde un peu cette petite fille que sa maman vient de me confier pendant qu'elle allaite son bébé. Elle m'a dit qu'elle avait cinq ans... Mais tu sais Ma, elle peut ni marcher ni parler, mais elle rit tout le temps parce que elle est « *pastic* »... »

– Belle Chevelure : « *Spastic*, tu veux dire (paraplégique, infirme moteur cérébral). Mon Dieu comme elle est fragile ! Dis, Petite Sœur Aube Lumineuse, je pense qu'elle pèse même pas six kilos. Pose-la un peu par terre pour voir... »

Mais elle peut même pas se tenir droite, et puis elle a les jambes toutes raides, comme en ciseaux. Il faut faire quelque chose... Mais on en voit déjà tellement au dispensaire... ».

– Papu : « Dis M'man, on peut pas la laisser comme ça ! Est-ce qu'on pourrait pas l'adopter, elle serait comme ma sœurlette... Enfin, bien sûr, je resterai ton seul enfant préféré, hein dis Ma ? Mais quand même, il faudrait lui apprendre à marcher... »

Et la petite de se cramponner aux jambes dudit Papu, et de rire aux éclats en bavant de plus belle quand il la prend dans ses bras, tout en lançant ses membres décharnés dans toutes les directions...

Belle Chevelure a quelque peine à retenir ses larmes. Aube Lumineuse échafaude déjà un projet pour s'en occuper...

Et Joyau de Lune se demande une fois de plus comment ces deux jeunes chrétiennes venant des districts de l'autre côté de Calcutta, qui n'avaient à l'évidence aucune compétence spéciale à l'origine, ni aucune formation universitaire, et de plus intouchables (comme le révèle le simple énoncé de leur nom), savent si bien vibrer immédiatement à toutes les souffrances, et ont développé cette surprenante capacité que tout le monde leur reconnaît (et parfois leur envie), de trouver des solutions à tous les cas difficiles, même les plus désespérés !

L'échange auquel on vient d'assister ne fut qu'à moitié fructueux, mais il contenait en germe bien des futurs projets.

L'hostilité dans le village pour aider ce hameau particulier fut très vive, et on vit même le « comité de développement » désavouer les « didis » et s'opposer à commencer quelque chose.

De plus, les hommes du *dakat para* refusèrent avec la dernière énergie un comité de femmes, à leurs yeux particulièrement inutile puisqu'eux les représentaient déjà... en mieux. Tout était donc bloqué !

Mais toutes les Béthanies du monde ont leur loi propre, et c'est par des sentiers détournés que nos deux âmes sensibles, mais réalistes, arrivèrent à leurs fins. Un *Mohila Samiti* impossible ? Allons donc ! Qui allait empêcher les femmes de réaliser leurs propres enquêtes ? Le relogement des familles sans toits rejeté dans les oubliettes ? On aurait bien aimé voir ça ! Une liste fut établie de porte en porte, et les 15 familles les plus nécessiteuses furent inscrites sur la liste des bénéficiaires du lopin proche du dispensaire destiné au relogement de familles pauvres. Dans la foulée, une école enfantine apparut sur les plans dudit terrain où elle ne figurait pas auparavant. Et la présence de la petite « *spastic* » portée avec tant d'amour par Papu, relança l'idée depuis longtemps dans l'air, d'un centre pour handicapés.

Mieux encore ! Car l'échec partiel de cet échange fit rebondir sans lien clair apparent aux yeux de certains, une idée chère à Belle Chevelure :

» Puisque même les gens du comité, à l'exception de l'oncle Rivière Sacrée, ne veulent pas des cambrioleurs ou autres coupe-jarrets, peut-être accepteront-ils mes sœurs les prostituées ? Après tout, quand ils connaîtront leurs malheurs et leurs détresses, c'est sûr qu'ils n'hésiteront pas une seconde pour leur venir en aide... ! »

Et la voilà embarquée dans une nouvelle aventure, sans trop se rendre compte que l'unanimité n'allait pas se faire automatiquement autour de son projet.

« Ton enfant, c'est le mien ! »

Le centre pour handicapés s'ouvrit en 1995 :

– Belle Chevelure : « Au dispensaire, des mamans amenaient leurs enfants handicapés. La plupart avaient eu la poliomyélite ; ils avaient une jambe comme sèche ou les deux, ou encore un bras paralysé ; il y avait aussi les « *spastics* » (I.M.C. : infirmes moteurs cérébraux). Eux, c'était tragique, on ne peut presque rien faire pour eux. Quand ils avaient cinq ou six mois, les mamans me disaient : « Écoute, Didi, pourquoi mon bébé ne peut pas tenir sa tête droite ? Pourquoi il ne peut rien tenir entre ses mains ? »

Ou à un an : « Pourquoi ne peut-il encore s'asseoir ou parler ? Je ne sais même pas s'il me reconnaît... »

Alors moi, je l'examinais, et je devais dire à la maman la vérité :

« Ma petite sœur, tu sais, ton bébé, il est dans la main de Dieu, il restera toujours comme ça. Jamais il ne pourra vraiment marcher ou parler ou manger seul... »

C'était vraiment terrible de ne rien pouvoir faire. Les enfants polios, on pouvait dire qu'avec des exercices, des massages, des

membres artificiels, un jour ça irait un peu mieux. Mais les sourds, les aveugles, les muets, ceux qui ont les membres complètement atrophiés ou ankylosés depuis la naissance, ou la tête pleine d'eau, ou encore toute petite (macro et microcéphalies), qu'est-ce qu'on pouvait vraiment faire ?

Une fois, il y a eu un jeune gars de 16 ans qui était comme tétraplégique ; il ne pouvait pas bouger du tout. Il avait une espèce de rhumatisme qui bloquait tout (polyarthrite évolutive), et il hurlait de douleur. On lui a fait un traitement, mais il a dit : « Si vous ne me prenez pas chez vous, je me suicide »... Et sur le chariot qui l'avait amené, il essayait de toutes ses forces de se jeter par terre en bougeant tout le corps qui était pourtant rigide ; il criait tellement qu'on a été obligé de le garder...

Quinze jours après, ça allait déjà mieux : il utilisait les bras et il bougeait la tête, parce qu'il avait une très forte confiance en nous. Alors on a tout fait pour lui ; on l'a placé dans un des grands hôpitaux de Calcutta ; et ensuite, comme ça n'avancait pas, il est resté à Pilkhana dans la chambre de Dada qui s'en est occupé.

Ça ne s'est pas beaucoup amélioré... Mais lui, il chantait toujours, il priait la déesse Kali, il disait : « La Mère m'aidera à me guérir ». Il avait beaucoup de foi et souriait toujours. Finalement, on l'a aidé à ouvrir un petit magasin où, même paralysé, il peut faire vivre toute sa famille... Plus rien n'a changé de sa maladie, mais, lui, il a changé. Alors ça nous a donné un petit peu d'espoir...

« Une autre fois, une maman est arrivée avec un petit « *spastic* » de cinq ans. Elle pleurait, elle suppliait Dada de le guérir... Dada lui a dit : « *Ton enfant, petite maman, n'est pas dans mes mains, mais dans celles du Seigneur de l'univers. Il faut lui faire confiance* » ; et il a mis l'enfant sur ses genoux, il l'a embrassé ; il l'aimait beaucoup. Et il lui a aussi donné quelques vitamines en disant : « *Ce n'est pas ça qui va le guérir, mais ça le rendra plus fort, tu verras* »... »

Une semaine après, la maman est arrivée en portant son enfant. Quand ç'a été son tour, au lieu d'aller vers la table de consultation, elle est partie au fond de la salle, a déposé son enfant, et puis elle est revenue seule. Alors, elle a dit à tous les malades qui la grondaient parce que ça faisait perdre du temps : « *Regardez !* »... Et elle a appelé son enfant... Et voilà que le petit qui n'avait jamais marché de sa vie à cinq ans, puisqu'il était infirme moteur cérébral, le voilà qui commence à avancer un pas hésitant après l'autre, et fait quelques mètres vers sa maman avant de finir à quatre pattes... Et la maman pleurait, pleurait, pleurait, et elle s'est écriée : « *C'est un miracle ! Depuis deux jours, il marche. Même à quatre pattes, il n'avait jamais pu le faire !* » On lui a dit de remercier son Dieu, et nous aussi on a remercié Jésus... C'était sa confiance à elle qui avait donné de la confiance à l'enfant, parce que nous lui avons montré notre amour...

Alors, poursuit Belle Chevelure, je me suis dit qu'il fallait quand même faire quelque chose de plus. Le comité a dit : » c'est difficile, on n'a personne et on n'a pas d'argent. Mais essaie de voir ce que tu peux faire ; nous t'encourageons... »

Alors j'ai contacté des professeurs de la grande école et beaucoup d'hommes assez riches que je connaissais. Et je leur ai dit : « Est-ce que vous seriez d'accord... ? » Ils ont tous promis de donner de l'argent pour commencer...

Et le secrétaire de Bélari, notre vénéré grand frère Rivière Sacrée qui est vraiment un saint, il est allé enquêter partout. Et, parce que tout le monde était hindou, sauf moi et un musulman, nous avons appelé le comité *Bhogini Nivedita Samiti*, en l'honneur d'une grande sœur hindoue qui avait fait énormément de travail au début de ce siècle... (la « Sœur Nivedita », morte en 1911, était une Irlandaise qui devint disciple de Vivekananda et fit connaître dans le monde entier les idéaux de l'hindouisme).

Et puis on a fait une liste de plusieurs centaines d'enfants handicapés... Quand ils ont appris qu'on voulait faire quelque chose, les parents en amenaient de partout. On était submergés.

Mais on n'avait pas de fonds, on ne pouvait pas faire grand-chose. J'allais dans les familles et j'essayais de voir ceux qui étaient capables de faire quelque chose, surtout les grandes filles handicapées. Je demandais par exemple si elles savaient dessiner, ou coudre, ou broder ou faire des petites choses ou tricoter...

Alors, on a eu l'idée de faire de petits ateliers d'artisanat : on vendrait ça aux gens de passage ou sur les marchés. Tout ça prenait beaucoup de temps et les parents se décourageaient.

C'est alors que j'ai eu la douleur de perdre ma petite sœur Aube Lumineuse. Elle s'est mariée l'an dernier avec un Européen ; les gens disaient qu'elle a été comme Sita, enlevée par un Ravana étranger qui l'a emmenée dans ses contrées sauvages non civilisées... (en Helvétie!).

Mais elle a contacté beaucoup d'amis en Suisse et en France, et a pu les convaincre d'aider à démarrer d'urgence ce centre. Aussi, l'an dernier, une grosse somme est arrivée, et on a pu commencer un bâtiment... »

En 1998, Bélari s'enorgueillit de son centre pour handicapés ABC. L'ONG *Kinésithérapeutes du monde* y envoie des stagiaires.

Un orthopédiste offre gratuitement ses services chaque dimanche. Une clinique privée assure de même l'hospitalisation gratuite pour les opérations. Plus de 500 handicapés sont en voie de réhabilitation, et l'école de physiothérapie vient de nous donner ses premières diplômées.

D'autre part, l'activité se ramifie dans plusieurs domaines.

Dix comités de femmes ont été créés, dont un au « village des dacoïts ». Une colonie pour vingt mamans abandonnées (dont plusieurs du fameux village) est installée à proximité du centre médical, et un nouveau centre de réhabilitation, pour cent familles cette fois, est en bonne voie. Plus de mille étudiants suivent des cours dans dix écoles du soir. Une petite léproserie vient de s'ouvrir... Et de nombreux autres projets sont juste

éclos, tels ces ateliers de confection d'encens par des jeunes filles sourdes-muettes...

Bien que rien n'ait pu réellement être fait pour les fillettes des prostituées, plusieurs d'entre elles ont été prises en charge par un foyer de semi-orphelins créé par Belle Chevelure, de l'autre côté du Gange.

Le dénominateur commun de toutes ces entreprises semble être l'esprit de service dans la joie et l'amitié. Chaque matin, avant le démarrage des activités, une prière commune rassemble hindous, musulmans et chrétiens (là où il y en a), qui se retrouvent pour offrir leur travail au Seigneur Père de tous :

« Dieu Tout Puissant et plein de Miséricorde...

*Nous sommes rassemblés pour T'adorer et Te servir,
à travers le service de nos frères et sœurs :*

les plus déshérités d'entre eux,

comme les malades et ceux qui souffrent,

ceux qui sont seuls ou abandonnés,

et ceux qui sont sans espoir...

Aide-nous à devenir des hommes et des femmes

de paix et d'amour,

toujours prêts à offrir aux autres

ce que nous avons reçu de Toi :

notre sourire, notre service,

notre amitié et notre vie...

Hindous, musulmans, chrétiens,

Nous sommes tous Tes fils et Tes filles...

Chacun, nous pouvons t'atteindre

par notre chemin propre...

Donne-nous ce dont nous avons le plus besoin :

Ton amour,

Ta paix,

et Ta joie...

Et nos vies seront plus belles

et les pauvres seront plus heureux. »

Extrait de la prière bengalie

9.
**La vérité est une,
mais les sages lui ont donné
des noms différents**

(Pour bien comprendre ces pages, il faut se souvenir qu'en Inde, la religion est la substance de la culture et la culture la forme même de la religion. D'où l'importance de ce dernier chapitre pour qui veut mieux saisir les relations, dont nous avons été si souvent témoin, qui unissent les différents groupes religieux et culturels indiens.)

La fête des pauvres à Jhikira

Il y a près de vingt ans, le 2 octobre 1980, Jhikira célébrait l'anniversaire de Gandhi. Pour Sri Mritunjoy Mukherjee, Bapuji (Petit Père Respecté), comme les Indiens de tous bords le nomment affectueusement, c'est un jour de fête.

Dans les villes, les « gens bien » prennent leur distance, ayant honte de proposer l'exemple du « Fakir nu » (comme l'appelait Winston Churchill) au jugement plein de morgue de ceux qui

ne jurent que par l'augmentation du tas d'argent sur lequel est affalée leur désespérance dorée : Job sur son fumier impressionne moins que Pharaon sur son trône.

Mais pour les pauvres des campagnes, Gandhi reste une valeur sûre, une référence, le Père, même si son adversaire bengali, le fameux héros Netaji Subhas Chandra Bose, l'a supplanté en de nombreux endroits, de même que le grand Ambedkar, défenseur acharné du droit des ex-intouchables. Dans le cœur des pauvres, Gandhi restera toujours Gandhi, quelles que soient les campagnes de dénigrement.

Ses statues (absolument horribles par ailleurs, tous critères artistiques confondus) se dressent sur les places et les carrefours, et, le jour de son anniversaire, les discours politiques se succèdent, plus ou moins douteux, « récupérateurs ». Plus on le loue, plus on l'assassine ; plus on s'y réfère, plus allègrement on peut le trahir...

Au fil des ans, à Jhikira, le vénérable Mukherji, « Vainqueur de la mort », en a fait une fête des pauvres et une fête de Dieu, où hindous et musulmans donnent un témoignage d'unité et de fraternité.

Et cette année, pour la première fois, des chrétiens vont être présents. C'est l'excitation générale, car beaucoup se demandent bien à quoi ça ressemble, ces chrétiens qui ont si mauvaise presse : au cinéma, on les reconnaît toujours à leur croix, privi-lège des truands et des prostituées, et à la télévision, ce sont toujours eux qui présentent les films les plus scandaleux et immoraux... (car, pour les Indiens, tout ce qui vient de l'Occident est chrétien, exactement comme pour les Européens, tout ce qui vient des « Arabes » est musulman. Méprise tragique dans les deux cas, aux conséquences incalculables...).

À huit heures, il y a déjà plusieurs centaines d'hommes et de femmes à l'Ashram. Sur la petite estrade improvisée, un invité de marque, Surjo Dutto (Surjo signifie soleil en bengali, Dutto est un patronyme de caste supérieure) arbore le calot gandhien en voie de disparition.

C'est un « *freedom fighter* », un combattant de la liberté, qui a participé à toutes les luttes pour l'indépendance de l'Inde et a connu intimement le Mahatma. Il est l'un des derniers représentants de ces jeunes, ou moins jeunes, qui donnèrent littéralement toute leur vie pour la libération de l'Inde, dans un enthousiasme quasi inégalé ; beaucoup passeront plus de dix ans dans les geôles britanniques ; ils restent des figures emblématiques encore fort respectées de nos jours.

À côté de lui, Vainqueur de la Mort, portant *kamiz* brodée (cette longue « chemise » bengalie sans col allant jusqu'aux genoux) et *dhoti* immaculé, est flanqué de Sheikh Khabir – l'Informé, l'imam musulman, avec son petit capet blanc en dentelle, sa *kurta* crème (espèce de chemise à col « Mao », atteignant la mi-cuisse, portée surtout par les Biharis, les musulmans et les gens des *slums*) et son *longhi* bleu à carreaux (sorte de pagne allant jusqu'aux pieds), et de Dada, l'infirmier du Service d'entraide, avec son ample *tchador* brun, le long châle des habitants des *slums*, sa *kurta* bengalie et son *jama* blanc, espèce de pantalon flottant, souvent l'habit des plus pauvres.

Après tout un cérémonial religieux et patriotique, où encens, fleurs, feu de camphre, drapeaux et hymne national sont tour à tour mis à contribution, Vainqueur de la Mort prend doucement la parole et, dans un langage fleuri et imagé, remercie son ami le respecté « Soleil » d'avoir accepté l'invitation.

Il rappelle à l'auditoire qu'aujourd'hui est un très grand jour :

« En effet, selon les vœux constants de notre cher et vénéré Mahatma, hindous, musulmans et chrétiens sont aujourd'hui représentés.

Tous nous sommes fiers de pouvoir dire que nous collaborons de façon exemplaire à l'esprit même qui est celui de Gandhiji, en travaillant la main dans la main au relèvement des communautés les plus pauvres parmi nous, et en essayant d'améliorer l'environnement dans un esprit de fraternité et d'harmonie.

Après avoir écouté notre invité, je demanderai aux représentants de chacune des religions représentées, de lire un court

texte dans leur Livre Sacré respectif, et de nous dire en quelques mots ce que leur religion pense quant à ce que nous faisons tous ensemble ici. »

Tonnerre d'applaudissements.

Le « Soleil » se lève alors plus prestement que son état de nonagénaire n'aurait pu le laisser penser. Il ajuste d'une main son calot et de l'autre apaise l'auditoire. On voit qu'il a l'habitude.

D'une voix puissante et profonde, il dit simplement :

« Écoutons ensemble la geste de Rama où on voit se dérouler l'époustouflante quête du singe dévot au grand cœur Hanuman pour retrouver le jardin où la reine Sita est emprisonnée par le méchant roi Ravana, et répétons en chœur après chaque strophe : « Ram Shia Ram Shia... »

Douze fois les deux noms complets de Ram et de Sita sont repris avec enthousiasme par le chœur, entre les strophes d'une longue évocation psalmodiée des hauts faits mythiques des personnages les plus populaires du *Ramayana*, l'épopée si prisée par tous...

Cela va durer une heure. C'est quand même mieux que toute une nuit. Les gens ici ont tellement coutume de chanter leurs *bhajans* ou le *Ramayana* de Valmiki (qui compte vingt-quatre mille vers et dont chacun veut entendre la fin), que le temps n'est plus le temps...

Après le cycle des hymnes, c'est le tour des proclamations...

Le premier invité à prendre la parole est un vieux sadhu (ascète et saint homme hindou) à barbe fleurie. Il arrive solennellement drapé dans son *kavi*, longue robe orange couvrant le sannyasi (moine) du cou au pied, s'installe en lotus devant un immense livre relié de rouge contenant les quatre-vingt-dix mille vers du *Mahabharata* et, se prosternant, murmure quelques *mantras*, courtes phrases sacrées à caractère magique, sensées faire intervenir la divinité ; elles commencent en général par « Om ».

Il entonne enfin d'une voix nasillarde, mais mélodieuse, un passage du septième livre, celui de la *Bhagavata Gîtâ*, en sanscrit auquel bien sûr personne ne comprend goutte, mais que chacun écoute avec une vénération et une dévotion sans égale : « Om... OM ! Ô Bhagavat Gîtâ, bienheureuse Mère, qui déverse le nectar de la connaissance sous la forme de ces dix-huit chapitres, Toi, la Mère aimante sur laquelle nous méditons... » (méditation initiale du chapitre 1).

Chacun, persuadé que le son même est un signe de la présence de Dieu, boit littéralement les mots sur ses lèvres... « Om Shanti... » (Om Paix...)

L'imam ensuite prend sa place, se prosterne sur les deux genoux face contre terre du côté de la Mecque, embrasse le Saint Kitab (*Al Qitab* : le Saint Livre, le Saint Coran), et commence la récitation en arabe, d'une voix monocorde mais rythmique, d'une des « sourates de la vache » à laquelle personne ne comprend un traître mot bien sûr, les quelques musulmans lettrés du village exceptés, qui connaissent l'urdu et peut-être l'arabe.

« *Quiconque soumet à Dieu son visage, tout en faisant le bien, son salaire est assuré auprès de son Seigneur. Sur eux, nulle crainte.*

À Dieu l'Orient et l'Occident. Où que vous vous trouviez, là est le visage de Dieu. » (II.109). « *Besmillah...* »

Les musulmans sont en transe. Allah parle par la bouche du grand Prophète – que Dieu le bénisse et le garde.

Les hindous sont tout aussi assurés que c'est le grand Dieu qui se révèle dans ces sonorités jamais encore entendues : « *Inch Allah... Om Allah...* »

Enfin le représentant des chrétiens s'avance avec un petit livre écrit en bengali. Il s'incline devant et, le portant à ses lèvres, le baise.

C'est alors que les responsables sur le podium lui chuchotent, tout inquiets :

– « Mais vous n'allez pas lire en bengali votre Bible. Ce n'est pas possible, il faut que ce soit dans le langage sacré des chrétiens, en anglais... »

On ne pouvait décevoir un auditoire aussi nombreux et bien intentionné. Aussi notre infirmier, quelque peu confus, navré de n'avoir pas sous la main une édition en hébreu qui aurait fait encore plus sacré, file dans sa chambre pour changer de livre, tandis qu'illico, le vétéran «Soleil» reprend d'autorité un nouvel épisode du «Ram Shia Ram».

Et c'est le chapitre des Béatitudes si vénérées par Gandhi qui est proclamé d'une voix puissante et convaincante comme celle du Pape à Saint-Pierre lors d'une panne de micro, bien que personne ici ne comprenne un mot d'anglais :

– *«Heureux, vous les pauvres, car le Royaume de Dieu est à vous.*

Heureux, vous qui avez faim, car vous serez rassasiés.

Heureux, vous qui pleurez maintenant, car vous rirez...

Heureux les doux, car ils posséderont la terre...

Heureux les cœurs purs, car ils verront Dieu... »

On a appelé ce sermon sur la montagne «la charte du Royaume de Dieu» (Luc VI, 20-38 & Mathieu V, 1-12).

«*Au nom du Père et du Fils...*» Le signe de la croix que 99 % de l'auditoire n'a jamais vu de sa vie amène pour tous la présence de Dieu aussi sûrement que le texte lui-même... dont chacun cependant pense avec douleur et compassion qu'il ne peut parler que de la mort du Seigneur Yesu-Issa sur la croix... seule chose que chacun connaisse sur le christianisme. Et à l'«Amen» final répond avec ferveur l'«Amîn» coutumier des musulmans, et l'«Om Amén» moins sûr des hindous...

À la lecture des trois textes des Livres Sacrés, succède un très long silence où chacun se sent vraiment comme à l'intérieur d'un mystère.

L'alphabet sanscrit d'origine tantrique étant composé de cinquante lettres représentant les cinquante vibrations acoustiques du cosmos, et exprimant aussi les cinquante sentiments de base de l'être humain, tout son, tout mot, toute combinaison de mots correspond à une vibration sacrée ayant une signification très particulière, codifiée primitivement par les chamanes, devins associés au lamaïsme tibétain.

Le tout étant signifié par OM, chacun est certain, et à juste titre, d'avoir communiqué au divin, le son lui-même quelle qu'en soit la langue porteuse, véhiculant le sacré, écho du OM primordial, syllabe bénie, verbe de Dieu et VOIX même du rythme qui créa l'univers...

Chacun le sait, chacun le sent, il n'y a plus de temps...

Il n'y a plus que l'épaisseur et la densité spirituelle d'un mystique Au-delà inexprimable.

Badam-cacahuète et le compagnon de Gandhi

C'est alors que lentement, comme la tête d'un cobra sortant avec précaution de son trou, se déroulent les six pieds inattendus d'un homme encore relativement jeune, qui maintenant domine le millier de paysans accroupis.

C'est « Badam-cacahuète » ainsi surnommé à cause de son teint curieusement jaunâtre et de sa physionomie torturée qui le ferait passer pour quelque chaman tantrique, alors qu'il n'est que le visionnaire attitré, mais sans titre officiel, du coin. Totalement illettré, il peut déclamer par cœur des heures durant, des *slokas* (stances) de tous les textes sacrés, et il cite aussi facilement les vieux védas pré-aryens, quasi incompréhensibles dans leurs langues ésotériques, que les *Kirtans* (chants psalmodiés dévotionnels) intoxiqués et intoxicants d'amour des *Bhaktis* du Seigneur Chaitanya... (*Bhakta*: adorateur).

Ces hymnes passionnés rapprochent le dévôt de la divinité dans une extase amoureuse mystique.

Mais qu'on n'attende pas de lui des explications. Son don, c'est de citer. Ce qui le caractérise et stupéfie les non avertis, c'est son aptitude quasi miraculeuse à évoquer le texte qu'il faut au moment qu'il faut, sauf lorsqu'il se met à réciter impromptu derrière sa charrue et que son attelage file alors tout de travers !

Et il rapporte souvent plusieurs textes à la fois venant des horizons sacrés les plus opposés avec un lien intuitif étonnant...

Mais si on lui demande pourquoi il dit ça, alors, il regarde l'autre avec étonnement, et, exactement comme une... cacahuète débonnaire, laisse tomber simplement :

« *Demande-le au dieu, moi je suis un paysan !* »...

Maintenant, ce n'est plus Cacahuète – le journalier-intouchable qui parle, c'est le « Fils de la terre respecté » qui va, on le sent, apporter un message de Dieu :

« **Frères, La vérité est une, mais les sages lui ont donné des noms différents...** » (Titre du Rig-Veda I, 164, le plus ancien document écrit de l'humanité).

« *Ekam sat vipra bahudha vadanti* », en sanscrit. Cet aphorisme signifiait originellement l'« inexhaustibilité », le caractère inépuisable du mystère divin qu'aucun nom ne peut exprimer – et non pas que « toutes les religions se valent », comme le prétendent certaines organisations fondamentalistes qui craignent le simple énoncé de cet adage.

« *Brahma, le Dieu sans limite et sans mesure, le Germe d'or de l'univers, l'Ame Universelle, contient toutes les âmes individuelles comme l'océan contient toutes les gouttes d'eau qui le composent... Comme d'un feu éclatant jaillissent des milliers d'étincelles identiques, ainsi chaque créature possède une partie du brasier... Le Dieu personnel et le Dieu impersonnel sont un, comme le diamant et son éclat, le lin et sa blancheur, le soleil et sa chaleur...* » (tiré des Brihat Upanishad).

Il n'y a plus dans le silence dense qui entoure l'Ashram que les vibrations émises par la mélodie rythmée de la voix de Cacahuète.

Rares sont ceux qui comprennent ce bengali littéraire, mais... comme c'est beau ! Et chacun d'en savourer le suc – comme l'abeille dont le bourdonnement s'arrête lorsqu'elle a découvert le nectar – tout en suivant du regard les acrobaties lapis-lazuli des *nilkhanta* virevoltant à la poursuite d'insectes, signe de bon augure s'il en est (le *nilkhanta*, c'est « l'oiseau bleu de Durga », le rolhier indien, souvent élevé en captivité et relâché aux fêtes d'automne des Durgas).

L'honorable vétéran « Soleil » se lève alors. Il tend sa main et la retourne comme un signe de bénédiction au-dessus de la foule :

– « Mon frère as-tu quelque chose encore à ajouter ? »

– Et Cacahuète de répondre sans même lever la tête : « *N'attends aucune fidélité du rossignol, comme il chante à chaque instant pour une fleur différente...* » Ce qui veut dire en clair : ne compte plus sur moi...

Mais semblant se raviser, il se lève brusquement et dit d'une voix très forte : « *Le silence est le meilleur ami du pauvre et les hommes sages ne pépient pas comme poulets au soleil.* »

Seules lui font bruyamment écho les criailleries des perruches striant le ciel. Nullement décontenancé et, semble-t-il, même approbateur, « Soleil » dit alors :

– « Dieu a vraiment parlé par la voix du messager.

Aujourd'hui *Bharat Mata*, la mère Inde, est heureuse, car le vœu le plus cher de notre Mahatma (la grande âme, Gandhi) est réalisé : c'est des « enfants de Dieu », des Harijans (ex-intouchables), que sort la vérité. Mais cette vérité est bien mystérieuse et fort difficile à comprendre, et je vais essayer de vous l'expliquer.

Vous savez que j'ai passé toute ma vie à côté de Gandhi. Avec lui nous avons beaucoup étudié les saintes écritures des musulmans et des chrétiens. Je les connais beaucoup moi aussi parce que je les aime. Le seigneur Ramakrishna aussi nous a appris à les aimer toutes, car toutes viennent de Dieu. Écoutons-les donc.

Nous sommes tous des *Dhorom Bhai* (frère sacrés, frères de religion), et « *la terre est une vaste famille – Vasum dhaiva kutumbakam* » (*Upanishads*).

Il n'y a dans le ciel la nuit qu'une seule étoile qui ne bouge pas. Mais chacun peut la voir et chacun peut la nommer comme il veut. Nous, on la nomme l'*Uhruva Loka*; d'autres, l'étoile polaire. Qu'importe, c'est notre seul guide à tous dans la nuit ! »

(L'étoile polaire indique l'emplacement du mont Meru dans les Himalayas, montagne géante considérée comme l'axe même

de la Terre dans presque toutes les cosmologies extrême-orientales).

« À l'étang du village il y a plusieurs *ghâts*. Là, les chétiens puisent de l'eau avec des seaux et l'appellent *water*; les hindous la puisent avec des cruches et l'appellent *Jol*; et les musulmans avec des outres et ils l'appellent *pani*. C'est pour tous la même eau. Mais elle porte des noms différents.

Il y en a sur les terrasses des toits qui disent : « seule ma religion est vraie, les autres sont fausses ». Mais comment se fait-il que les autres avec lesquels ils parlent, soient eux aussi sur les toits, hein ? C'est que certains ont pris l'escalier de bois intérieur, d'autres l'escalier de pierre extérieur, d'autres une corde à l'est, d'autres une échelle à l'ouest, certains une simple perche de bambou depuis la corniche, et il y a même des acrobates qui ont escaladé tout droit par l'arête des pierres, avec l'aide des mains...

Ce dont il faut se réjouir, c'est qu'on soit tous sur les toits, et ne pas se quereller inutilement.

« Dieu désire partager sa joie avec tous les hommes », dit la *Chandogya Upanichad*... C'est pour ça qu'avec Gandhi, on s'est battu pour... qu'on se batte tous ensemble, mais pas les uns contre les autres. Depuis l'Indépendance il y a eu 8 000 incidents communalistes (dus à l'intolérance entre groupes religieux), qui ont fait 7 200 morts. C'est peut-être pas beaucoup si on compare avec d'autres pays, parce que notre pays est très grand. Mais c'est énorme quand même, c'est scandaleux, on ne peut pas accepter ça. Même si c'est souvent provoqué par la politique. Chacun d'entre nous doit tout faire pour empêcher cela.

Le cobra est sacré, mais quand il s'apprête à mordre, il faut tout faire pour écraser sa coiffe menaçante. Les religions sont sacrées, mais quand elles secrètent fanatisme et haine, il faut écraser ceux qui les provoquent.

Quand je demande à un hindou où est Dieu, il montre son cœur. Quand je demande à un musulman ou un chrétien où est Dieu, ils montrent le ciel. Tous ont raison, mais tous ont tort aussi. La sainte poétesse Mirabai (Adoratrice de Krishna, au

XVI^e siècle) disait : « *Ram est dedans, Ram est dehors, partout où je me tourne, je vois Ram* ».

Dieu est partout. C'est vrai, nous, on est pas comme l'aveugle qui affirme que l'arc-en-ciel n'existe pas. Mais chacun de nous, on va jusqu'à prétendre qu'on connaît l'arc-en-ciel, comment il est exactement... L'ennui, vous savez, c'est qu'on est tous plus ou moins aveugles.

Nous les hindous, on mélange comme à plaisir les couleurs et les formes en les interchangeant, et on dit « c'est » et en même temps « ce n'est pas », ou alors c'est « maya » : rien n'existe, c'est de l'illusion. C'est souvent pour mieux cacher notre cataracte. Vous savez, le voile qu'on a sur les yeux quand on est vieux...

Nos frères chrétiens eux, ils sont plutôt myopes, parce qu'ils ne voient souvent que leur histoire ou que l'avatar Jésus-Christ (de nombreuses écoles hindouistes considèrent Jésus comme une incarnation de Vishnu). C'est qu'ils ne perçoivent pas bien les rayons ultraviolets du soleil...

Les frères musulmans, de leur côté, sont quelquefois presbytes. Ils affirment si fort la transcendance de Allah qu'ils oublient parfois son amour : ils ne voient pas très bien les « infrarouges » du soleil...

Les frères bouddhistes ne voient dans l'arc-en-ciel que la lumière blanche du prisme : les conséquences, ça ne les intéresse pas.

Et puis enfin, vous savez que dans les grandes universités, à Calcutta ou en Amérique, il y a beaucoup d'hommes qui réclament un modèle parfait de Dieu pour accepter de croire : ils veulent inverser l'arc-en-ciel pour l'avoir à leur portée, pouvoir le palper, l'examiner, l'ausculter... En attendant ces preuves, ils disent que Dieu n'existe pas !

C'est bien, tout ça, chacun a un peu raison et chacun a un peu tort, parce qu'on est des hommes, on n'est pas le Dieu lui-même.

Le Sufi Nisamudin (derviche du XII^e siècle) disait : « *le Messager de Dieu, Muhammed, a dit : « même moi je ne connais pas Dieu. Dieu pour moi c'est une expérience, pas une connaissance* ».

Vous voyez, il faut qu'on apprenne tous, et tous les jours, à vivre ensemble et à s'accepter différents, comme on est.

Le diamant, l'or et le rubis ne se portent jamais ombrage, surtout si le collier est beau, pas plus que le cristal et l'ambre. Les chrétiens, c'est comme le rubis, les musulmans comme l'or, l'hindou comme le diamant, ou le contraire si vous voulez... Mais le soleil est unique, et chacun bénéficie des rayons qu'il envoie dans toutes les directions.

À Jhikira c'est formidable. Grâce à vos leaders ouverts et éclairés, vous avez déjà réalisé cela dans les faits, parce que vous travaillez ensemble pour que ça aille mieux, pour que quelque chose change.

Vous êtes devenus comme l'eau qui ne peut pas rester en place. L'eau quand elle est stagnante, devient putride. Il faut toujours la faire circuler pour qu'elle reste pure. Ça vous savez, c'est le plus important, c'est que quelque chose **change**.

C'est le grand Tulsidas (poète du XVI^e siècle, dévôt de Vishnu, traducteur du *Ramayana* en hindi) qui l'a dit : « *Acharan badalna, changer les comportements, c'est tout* ».

Vous avez aussi appris que c'est le but même de la *Baghavat Gîtâ* : « être détaché du fruit de toute action pour que le but de l'action ait comme but l'humanité » (chap. II). C'est ce qui fait dire au seigneur Krishna : « Je suis ici pour protéger les justes, détruire les mauvais et établir le royaume de Dieu » (*Gîtâ* IV, 8).

Swami Vivekananda nous disait que « la renonciation accompagnée d'aides sociales doit être l'idéal national de l'Inde. Aider n'est pas un geste de pitié mais de service ».

C'est ce que Gandhiji nous enseignait par le « *Seva Marga* », le chemin du service envers tous ; c'est celui-là que je vous invite à continuer à suivre.

Ramakrishna enseignait que le tout premier devoir est de faire vivre l'amour de Dieu dans le cœur comme une flamme vivante et de l'étendre dans toutes les directions par le service. C'est pourquoi il appelait Dieu « le père idéal, la mère idéale, l'ami idéal » parce qu'il s'occupait de tout le monde.

Ceux qui aiment Dieu n'appartiennent à aucune catégorie, aucune caste. Il faut aimer Dieu pour mieux aimer les hommes. C'est facile d'aimer Dieu, on ne le voit pas. Mais c'est plus difficile d'aimer les hommes qu'on voit. Ça, c'est le Seigneur Jésus – le guérisseur qui l'a enseigné par son « *Karma Yoga* » (yoga du travail de service, littéralement : vie par le travail, vie pour le service). Mais il faut aimer tous les hommes, les bons comme les mauvais.

Il y a des taches même sur la lune, pourtant on aime tous la lune. Le prophète Muhammed aussi aimait tous les hommes, il avait une grande compassion pour tous les pauvres, tous les abandonnés. C'est même pour cela que, plusieurs fois, il a épousé des femmes qui étaient des esclaves, des abandonnées, des vieilles ou des laides... Il avait un grand amour pour tous, il aimait tous les pauvres. On l'appelait « le Tout-Compassionné-d'Allah ». C'est pour cela qu'on a tous besoin les uns des autres.

Le poète Tagore nous expliquait toujours ça, quand on était jeune et qu'on allait le voir à Shantiniketan (La Maison de la Paix) : « *L'Est et l'Ouest sont les deux battements du même cœur* ».

On a besoin de l'Évangile de Jésus, mais aussi de l'Évangile de Bouddha et de l'Évangile de Krishna, et du Saint Coran, car l'important, ce n'est pas les Évangiles, mais c'est le *Bhakti*, l'amour qu'il y a dans tous les Évangiles.

Ce profond amour et attachement pour le Dieu Suprême et aussi pour tous, est nécessaire, parce que l'*Atharva Veda* nous demande que « *notre comportement avec tous soit comme celui d'une vache avec son veau nouveau-né* »... Et vous savez vous combien vos vaches aiment leurs veaux, non ?

Alors, il faut donner toute la place dans vos cœurs à Dieu, hein ! Et pas la seconde place, parce que dans ce cas, il y a bien des chances qu'on ne lui donnera aucune place ! Vous savez comment ça se passe quand quelqu'un ne s'occupe que d'argent ? Il oublie Dieu ! S'il gagne quatre-vingt-dix-neuf roupies, il ne pense plus qu'à en avoir cent, et alors il ne vit plus que pour la

cent unième. Ce n'est pas une vie ça ! Voilà, je crois que j'ai terminé.

Ah ! encore une chose, il y en a qui parlent de conversions...

Oh ! Ne regardez pas celui-ci ou celui-là, c'est dans chacune des religions qu'il y en a qui parlent comme ça... C'est comme si on agitait un drapeau rouge devant un taureau furieux. Ça déclenche toujours des histoires, ce n'est pas bon.

Ce qu'il nous faut c'est vivre **l'harmonie**, c'est vouloir être frère de tout ce qui existe, et pas vouloir à tout prix que chacun pense comme soi. Nos prières ne montent pas vers les images qu'on se fabrique, mais vers l' Être-Suprême, dans la réalité même du Saccidananda (Être, *Sat* – Connaissance, *Tchit* – Béatitude, *Anand*).

C'est encore Nisamudine qui a dit : *« Pourquoi dis-tu que pour chaque homme Dieu est le même ? ... Je suis l'amant de Dieu. Peux-tu demander des explications aux mots que l'amant dit ? » ...*

Nous ne devons pas chercher une croyance commune, mais nous devons nous aider pour rechercher un Dieu commun.

C'était le vœu de Ghandiji... C'est mon vœu pour vous tous aujourd'hui... »

La présence de Dieu

Et l'honorable « Soleil » de se rasseoir doucement, avec sur son visage émacié et buriné de vétéran, le sourire ineffable où tout est donné, tout est compris, tout est intégré... C'est le beau sourire de Bapou que chacun voit alors revivre avec émotion...

Son discours était long... mais pour ces paysans, la présence de Dieu est une réalité aussi quotidienne et palpable que celle de leur famille ou de leur champ ; le temps n'est jamais au passé, tout est au présent. On sentait bien que, même si tous n'avaient peut-être pas tout saisi, ils avaient tout compris et étaient bien d'accord...

C'est cela, « l'harmonie asiatique » du monde !

Vainqueur de la Mort laissa l'instant durer...

Sur le *nimgach* (margousier) voisin, un groupe de grands *lan-gurs* argentés à face noire s'agitait bruyamment (singes à longue queue, modèles du dieu Hanuman). Peut-être avaient-ils souvenir des exploits de leurs congénères dans le *Ramayana* chanté ? Le ciel était traversé de longs vols migratoires en V de cigognes-à-bec-ouvert. L'automne arrivait... Des renards volants (grandes chauve-souris atteignant 1,50 mètre d'envergure) quittaient déjà lentement leur perchoir au-dessus de nos têtes...

Vainqueur de la Mort éleva alors la voix :

– « On dit toujours : *« ceux qui parlent ne savent pas, ceux qui savent ne parlent pas »*, mais aujourd'hui, nous sommes tous témoins que nous avons entendu quelqu'un qui sait, et qui sait parler. C'est une grande grâce du Dieu et nous le remercions de tout notre cœur.

Mais avant de finir, j'aimerais demander à nos amis musulmans et chrétiens de nous dire juste quelques mots, s'ils sont d'accord avec ce qui vient d'être dit. Ce sont nos hôtes d'honneur aujourd'hui et nous nous devons de les entendre. »

Alors le Dada infirmier se leva, et fit face à la foule baignant toujours dans son aura mystique...

« Mes frères, mes sœurs, ce que notre frère aîné a dit est vrai.

Il nous a montré le chemin pour que tous les hommes s'aiment. Le Seigneur Jésus aussi nous a montré le chemin. Avec son doigt, il nous a dit : *« Regardez Dieu, c'est mon Père et c'est le vôtre aussi »*. Il nous a dit comment il fallait l'aimer et comment il fallait aimer tous les hommes. Mais nous, au lieu de regarder le Dieu Père et comment Jissu l'a aimé et imité, nous avons continué à regarder le doigt seulement.

Du coup, on a perdu notre chemin, parce qu'on voulait que tous les hommes regardent aussi le bout du doigt de Jissu, et ceux qui n'étaient pas d'accord, ceux qui regardaient directement Dieu ou directement le Seigneur Jissu sans passer par le doigt, alors nous on les rejetait. On avait tort.

Si je suis venu d'un pays très lointain, c'est simplement pour vous dire combien le grand Dieu, Il vous aime. C'est tout. Beaucoup parmi vous le savent déjà. Mais pas tous. Et puis, beaucoup parmi nous refusent les autres au nom même de leur religion. Alors moi, je vous dis : il faut refuser les croyances qui divisent et garder celles qui divinisent, celles qui nous rapprochent de Dieu.

Car *« il y a d'autres moyens d'arriver à une Bien-aimée que d'enfoncer un mur ! »*

Dans mon cœur, il n'y a qu'un seul Sauveur et Seigneur : c'est Jésus-Christ, mon *Sadguru* (Guide suprême). Mais j'accepte que dans la vie, il y ait d'autres médiateurs, comme Ram, Bouddha, Krishna, le Saint Coran. Et non seulement j'en suis satisfait, mais j'en suis heureux pour ceux dont le cœur a découvert le Dieu qui sait guider leur vie vers plus de paix et de joie.

C'est lui le **Sauveur universel qui est le Dieu Père et Mère de tous**, c'est lui le **Saccidananda**. Les hindous, les chrétiens et les musulmans sont comme les frères d'une famille polygame où il n'y a qu'un seul père, mais où chaque mère a élevé ses enfants selon ses coutumes propres, et a parlé aux enfants de leur père selon ses expériences.

Vous savez ce qu'on essaie de faire ensemble au Service d'entraide. Eh bien, c'est cela que le Seigneur Jésus nous a demandé de faire, pour que non seulement tous les hommes sachent qu'il y a un seul Dieu Père, mais aussi pour que tous les hommes agissent comme des frères et des sœurs de sang, et que ceux qui souffrent ne souffrent plus, et que ceux qui pleurent ne pleurent plus, et que ceux qui sont seuls ne soient plus jamais seuls, comme fait notre *Zinda Pir* Mère Térésa (la « Sainte Vivante » en urdu).

Ramakrishna disait : *« C'est depuis que je vois Dieu en tout homme que je connais Dieu »*. Et c'est pour ça que le Mahatma Gandhi affirmait : *« Pour un peuple affamé, la seule forme sous laquelle Dieu puisse apparaître, c'est le travail et la promesse de manger en paiement. »* Et aussi : *« Celui qui ressent la souffrance des*

autres, celui-là est vraiment un homme de Dieu. » C'est ça que le seigneur Jésus appelle le Royaume de Dieu...

Alors dans ce royaume je vous y invite tous, parce que c'est le vôtre comme le mien, et vous découvrirez aussi la bonté du Seigneur Jésus, comme l'ami et le disciple de Ramakrishna, le célèbre Keshob, qui était hindou et disait: « *mon Jésus, mon Jésus, tu es le plus beau bijou de mon cœur, le collier de mon âme en qui j'ai trouvé la paix et la joie inaltérables.* »

Il n'est pas besoin d'être chrétien pour aimer le Seigneur Jésus. Beaucoup parmi vous ont son image dans leurs foyers.

Parfois, nos religions sont comme le puits du village qui appartient aux brahmanes: ils ne veulent pas que les intouchables ou les musulmans viennent y puiser de l'eau, ils ne veulent que des brahmanes... C'est malheureux. Celui qui pense qu'il possède plus de vérité que les autres ne peut pas adorer le Dieu de Vérité.

Mais moi je dis: si vraiment ma religion est bonne et que j'ai de l'eau de source pure dans mon puits, alors je dois inviter tout le monde à venir se désaltérer et gratuitement même, sans condition. « *Venez, vous tous qui avez soif, goûtez à notre eau* ». (« *Que celui qui a soif s'approche. Que celui qui le désire vienne boire de cette eau vive gratuitement* ». Apocalypse, 22.17).

Et moi aussi, comme vous le savez, je vais souvent boire à d'autres puits que les miens, parce que j'ai encore plus besoin de conversion que vous, car, comme vous dites: « *quand la peau est blanche, le cœur est noir* » !

Mais pour un chrétien, Dieu est partout. Donc dans chaque religion aussi... Et le résultat, ce que l'eau produit, ce n'est pas mon affaire, parce que ce puits n'est pas le mien, c'est le puits de Dieu. Si Dieu veut changer les cœurs et les convertir, ça veut dire « les tourner vers lui », alors c'est à lui de le faire, pas à nous, pas vrai !

Voilà, j'ai fini. Pour que nous puissions T'aimer et Te servir, donne-nous Seigneur d'être unis avec Toi. Et que Ta volonté soit faite. Amen. Inch Allah. Om Shakti... »

Le silence était impressionnant. On sentait la présence de Dieu...

C'était au tour du frère imam de parler. Il porta solennellement la main droite à son cœur, puis à sa bouche et à son front, et salua l'assemblée respectueusement en récitant la Shahada, profession de foi musulmane :

– « *Il n'y a de Dieu que Dieu...* »

Puis se lissant la barbichette, il commença :

– « *Quand la fleur s'ouvre, les abeilles viennent d'elles-mêmes en extraire le suc pour en faire le miel.* » Le Saint Coran nous dit d'agrandir nos cœurs pour lutter contre le mal et porter les peines de ceux qui sont accablés... Le prophète Moussa (Moïse) nous a donné les dix commandements où il a dit que nous devons nous aimer les uns les autres.

Le prophète Issa Ruhulla, l'Esprit de Dieu, Yesu, a prié pour qu'Allah envoie du ciel une table pour qu'il puisse y avoir un festin tous ensemble (Coran V, 114).

Le Soufi Nizamudine a révélé que « *la meilleure façon de servir Dieu est à travers ses créatures* ».

Je prie Allah pour que chaque croyant sache pratiquer la Zakat, la charité commandée envers les nécessiteux, et les inviter à ce banquet.

Le grand prophète Muhammad – *Sallalahou Allayi Wa'salam* (SAW *Puisse Dieu le bénir et lui donner la paix*) – dit que l'équité, la justice et la bonté sont la base de l'islam (« *Al qist, al adl, al bir* »), et aussi, il nous lance une invitation : « *joignez les mains ensemble en encourageant l'adoration du Dieu Unique et en rivalisant entre vous pour réaliser votre devoir envers l'humanité* » (Coran III, 62). Parce que, comme le dit le *hadith* du saint prophète (SAW), « *toute action sera jugée sur les intentions* ».

Tous nous devons agir ensemble pour qu'il y ait plus de paix et de justice : « *Par Dieu, il n'est pas musulman celui qui mange à satiété alors que son voisin est affamé* » (*hadith* du Prophète).

Le Saint Coran dit : « *Si Dieu avait voulu, il vous aurait fait une seule Communauté, mais il a voulu vous enrichir par vos différences.* »

Surpassez-vous les uns les autres dans les bonnes œuvres. » – « *Que vous soyez juifs, chrétiens, sabéens (idôlatres) ou musulmans, vous n'avez rien à craindre de votre seigneur si vous faites le bien.* » – Parce que « *notre Dieu et le vôtre est le même Dieu.* »

(Trois citations du Coran : V.48 (53); II.62; XXIX.46.)

« *Ô Allah, tu es l'auteur de la paix et la paix vient de toi et retourne à toi. Garde la paix vivante en nous et admets-nous dans ta demeure de paix. Bénis sois-tu le Très Haut, le Dieu miséricordieux de gloire. Bismillah !* » (Prière rituelle.)

L'assemblée est aux anges. Aucune trace de doute dans les cœurs : la triple bénédiction hindoue, musulmane et chrétienne ne peut que rendre favorable le climat de joie, de bonne entente et de paix qui règne déjà dans la région.

Vainqueur de la Mort, en quelques secondes, retrouve dans son cœur ses quarante ans de lutte et d'espoir, et sent que son rêve se réalise... Il se jure de renouveler chaque année cette expérience commune, si enrichissante et si efficace...

Et chacun de repartir heureux, dynamisé, convaincu que sous le soleil, il n'y a sans nul doute qu'un seul Dieu, et que tous, nous sommes et de sa famille et de la même famille.

Postlude

La tranquille beauté de l'hibiscus

Des taches flamboyantes émaillent les bordures d'étangs, font rire les bosquets et les haies, égaiant les jardinets de chaque hutte.

À mesure qu'avance le voyageur, elles se détachent du vert omniprésent, peu à peu se différencient, et deviennent soudain des arbustes lançant à tour de branches de grandes fleurs écarlates, des hibiscus. Corolle généreusement ouverte, elles offrent à la vue leur large et profond calice entonnoir d'où surgit le pistil rosé, élancé et grêle, du double de la longueur de la fleur, coiffé d'une chevelure de pollen jaune vif.

De la beauté à l'état pur, mais tremblotante et fragile, éphémère et diaphane, qui ce soir même disparaîtra !

Sur le buisson où fleurissent cinquante merveilles, plusieurs papillons volettent légèrement, à peine dérangés par notre approche. Silencieusement, nous contemplons avec un respect

plein d'admiration le nourrissage de ces lépidoptères multicolores.

L'un d'entre eux, rose et blanc, volette ça et là, léger comme un sylphe, se pose quelques secondes sur une fleur, lance une trombe proboscidiennne avide, qui se déroule brusquement sur plusieurs centimètres pour sucer goulûment le délicieux nectar déposé au fond du calice, offert gratuitement à l'hôte de passage qui, agitant ses ailes, fouette le pistil d'où tombent des nuages de poudre orange. Tout aussi promptement, le papillon repart dans sa princière beauté, et va déposer le pollen par hasard récolté, sur une autre étamine qui, si elle est femelle, sera ainsi fécondée.

Notre jeune hibiscus en tremble encore d'émotion, lorsqu'une abeille butinant plonge au fond de la coupelle pour y récolter son dû, et son vol vrombissant soulève à nouveau un micro-nuage de pollen qui, emprisonné sur le dos velu, reproduira plus loin le miracle de la vie.

Nous ne sommes cependant pas au bout de notre émerveillement. Car de brefs sifflements aigus et réguliers nous avertissent de l'approche du joyau local de la gent ailée. Une ombre, un souffle, un zigzag flûté, et voilà notre Souïmanga, véritable gemme volante, inspectant notre rougissante jeune flore de son long bec recourbé, dessiné tout exprès (mais par qui ?) pour atteindre le fin fond de la cuvette, hors de portée du papillon et de l'abeille, et aspirer avidement l'ambrosie à lui seul réservé.

Cousin des oiseaux-mouches, les colibris du Nouveau Monde, il en est l'imitateur assidu, car parfois il ne daigne même pas se poser : il vole sur place, s'équilibre latéralement, s'avance légèrement, joue les hélicoptères et se retire en faisant miroiter son jaune citron profond et ses reflets d'un bleu métallique somptueux...

Sa compagne, par contre, qui vient de le rejoindre sur la fleur supérieure, n'est qu'une touffe brunâtre des plus communes. Mariage de roture et d'aristocratie, tous deux sont des commensaux de l'hibiscus qu'ils utilisent pour leur survie, et fécondent

dans leur gratitude. Chacun d'eux utilise l'autre et chacun rend service à l'autre. On retiendra le trait.

On se laisserait facilement aller à croire que cette fleur si utile et si princièrement vêtue, vivant en symbiose avec de tels hôtes, se doit de vivre longtemps.

Las ! Les premiers indices de la venue du crépuscule la voient se fermer lentement, puis s'enrouler soigneusement sur elle-même comme un parasol miniature. Et les derniers rayons du soleil rougeoyant sont juste suffisants pour que nous soyons témoins de la fin de sa vie éphémère : elle se penche lentement, et la première brise du soir la détache, brusquement morte. Sa prime jeunesse aura duré douze heures... et consumé sa vie ! Dans quelle plénitude !

Mais, Ô surprise ! les ouates bleuâtres des vapeurs condensées par la nuit ont à peine révélé les contours cotonneux des choses, que les premières lueurs de l'aube voient à sa place s'ouvrir un nouveau bouton.

Et l'aurore s'est à peine affirmée qu'elle est là, toute ouverte, épanouie, pour la saluer. Et à la place des quelques dizaines de consœurs disparues la veille, en renaissent cinquante autres et parfois bien plus, qui se préparent frileusement, en secouant la rosée matinale et en ajustant coquettement le velouté diapré de leur parure froissée, à réjouir tour à tour papillons et bourdons, abeilles et diptères, souïmangas et autres nectarinés... et pardessus tout, l'œil émerveillé de celui qui sait... s'émerveiller !

L'hibiscus est la fleur sacrée par excellence en Inde. On la trouve partout. Autour de la hutte des gueux, dans les courées des grands, devant les pujas des pauvres, au fin fond des temples millénaires, au pied du Lingam des dieux lares, encadrant les statues redoutables de la déesse Kali comme les images souriantes de Lakshmi, mais toujours sous sa forme sauvage.

Car le génie de l'homme a tiré de la souche primitive des dizaines de coloris et de formes, géantes ou naines, simples ou multiples, frisées ou effilées, évasées ou tombantes. Certaines sont jaune citron avec le cœur rouge, d'autres orange, blanches,

blanches et rouges, roses, mauves, écarlates, bleuâtres, violettes, agate veloutée, couleur d'ambre, que sais-je encore ? Ah oui, l'étonnante et impossible beauté des « *sthol poddo* », blanc-ivoire au levant et rouge purpurin au couchant...

Elles ne vivent que pour transmettre et faire chanter la vie. Elles ne meurent que pour lui laisser leur place. Leur beauté extérieure ne fait que refléter leur beauté intérieure. Ce qui leur vaut l'admiration du poète en prière :

*« Tes siècles se succèdent pour parfaire une frêle fleur des prés.
Et une perfection ininterrompue se découvre partout... »*

(Tagore, *L'Offrande Lyrique*).

Tout au long de ce livre, nous avons été témoins de la bonté du monde. De sa beauté surtout. Comme des perles au milieu du fumier. Beaucoup de fumier, certes. Mais si fécond. Et tant de perles !

Nous avons vu des milliers de gars et de filles, jeunes et moins jeunes, vieux et très vieux. Nous avons touché du doigt leur dignité, leur grandeur, leur valeur. Nous avons été témoins de leur simplicité, de leur humilité, comme de leur efficacité. Nous les avons vus, tout comme les racines du palétuvier, se donner la main, s'entraider, se succéder, apparaître et disparaître, appeler à la rescousse et s'en aller, s'agiter puis s'effacer, s'élancer puis retomber... Une chaîne de mille maillons s'est ainsi forgée jour après jour.

Chaque maillon était une fleur, une fleur fragile, souvent éphémère, toujours en question. Certaines fleurs ont su se renouveler chaque matin. Chaque matin pendant dix, quinze, vingt, trente ans. Chaque matin secouant la rosée de la fatigue, du découragement, des critiques. Chaque matin ajustant avec courage le corsage fripé par le doute, les « *À quoi ça sert ?* » – « *Pourquoi tout cela ?* » – « *Et si j'arrêtais ?* » ...

D'autres ont tenu moins longtemps, quelques années seulement. Certaines se sont arrêtées après quelque mois, parfois même quelques semaines. Qu'importe ! Toutes ont concouru à

l'éclat du buisson à un moment ou à un autre. Toutes ont transmis quelque chose, des pollens, de la vie. Chacune a compris un jour, parfois le temps d'un jour, que la raison d'être de l'homme est d'être utile à l'autre, que la raison d'être de l'homme – et surtout, dirions-nous, de la femme – est de faire fleurir la vie et de la faire chanter. Tout comme la fleur. Et l'oiseau. Et l'enfance.

J'ai chanté et dansé avec tant de travailleurs sociaux, qu'il y a bien longtemps que j'en ai oublié les noms. Mais je n'oublierai jamais leurs visages. On n'oublie pas les coloris des hibiscus.

Gandhi nous avait avertis: « *L'amour l'emportera toujours sur la haine.* » Oui, dans ce monde, l'amour l'emporte sur les haines, et de beaucoup.

Sentez-vous l'aurore boréale et vibrante de la danse cosmique? Voyez-vous scintiller l'éphémère « bague de diamant » qui encercle un bref instant l'éclipse totale du soleil et ses langues de feu? Entendez-vous monter en vous *l'Hymne à la joie* des dix mille lotus, jailli des dix mille aubes de ces trente années de labeur? Percevez-vous en sourdine l'accompagnement des maestros indiens, à la vîna, au tambura, ou à la flûte, et Ravi Shankar au sitar, les frères Khans au sarode, Ustad Badal Khan en vocaliste, et Maritullah au tabla?

Enfin, entendez-vous, vous aussi, se tisser inlassablement la toile de fond musicale où, dans le glorieux hymne d'une Europe enfin unie, « *Quand tous les hommes sont frères* », Beethoven vient se joindre à la symphonie toujours inachevée, mais en voie d'achèvement, de l'Occident? Se réjouiront alors dans une harmonie parfaite l'Est et l'Ouest si longtemps éloignés, car chacun aura enfin compris que tous deux ne sont en vérité que les « *battements alternés d'un même cœur* » (Tagore).

Ce jour est là pourtant où toutes les créatures de l'univers sentiront couler en elles le **même** sang, le sang **divin**, le sang du **frère issu du même père**!

Un jour, je dirai peut-être moi-même, je l'espère, cette magnifique découverte, origine et ressort de ces spirales de l'espoir,

horizontales et humaines. Mais ce sera alors dans une plongée profonde, au cœur même du « **joyau dans le lotus** », c'est-à-dire, la divinité présente à l'intérieur de l'univers – lotus aux mille pétales –, selon la fameuse mantra du bouddhisme mahayana tibétain : « **Om, Mani, Madme Hum** », qu'on peut traduire :

« Oh ! le joyau dans le lotus ! »

Ashram de Shantivanam (Bois de la paix).

Tamil Nadu, Inde.

Centenaire du Père Monchanin.

Dans la clarté lumineuse de Pâques. 16 avril 1995.

Épilogue

Au retour d'un exil doré de trois mois à l'Ashram de Shantivanam (Tamil Nadu) où ce livre a été écrit, je corrige ces pages dans mon lieu d'exil quotidien, cette cité ouvrière d'immigrants de la grande banlieue de Calcutta, où la vie n'a rien à voir avec celle des *slums* de Pilkhana où j'ai passé vingt ans.

De ma fenêtre du rez-de chaussée, je regarde jouer un groupe d'enfants :

– « Moi, je serai Sita Rani, et toi, tu seras Rama Raja ! » (le couple royal du *Ramayana*)...

Et la fillette de mettre coquettement son châle sur sa tête, tout en baissant humblement les yeux, comme sur toutes les images montrant l'obéissance et la soumission de l'héroïne.

– « Non, moi je serais Wacky Jacky ! » (Michaël Jackson, le chanteur superstar américain qui fait rêver la jeune génération !)

Et le bambin de sept ans commence à se déhancher, essayant d'esquisser une *Moon Walk*, qui en l'occurrence, ressemble plus à une mauvaise *lambada* !

– « Alors moi, c'est Sushmita... » (Sushmita Sen, Miss Univers indienne). Et du coup, la fillette de six ans rejette son

sari, relève la tête avec hauteur, tend le menton, met ses yeux en coin, et transforme sa longue chevelure en chignon.

– « Et moi alors, c'est Ash, et on va jouer à qui tu vas marier... » (Ashwaria Roy, autre Indienne, Miss Monde de ces années-là).

Un garçonnet plus âgé se joint alors aux trois enfants, et annonce en bombant le torse :

– « Dja ! Dja ! C'est moi le lion arabe, et je vais vous tuer tous ! » (après l'odieuse Guerre du Golfe de 1991, Saddam Hussein est devenu pour tous les musulmans – et bien d'autres Indiens anti-colonialistes – le Chevalier par excellence).

La petite Sita Sushmita « Miss Univers » se met alors à pleurer, mais la « Miss Monde » déclare menaçante, en se plantant sur ses deux jambes écartées, la main sur la hanche, pointant un index vengeur :

– « Je n'ai pas peur, moi, je suis Phoolan Devi – La Déesse des Fleurs ! Pan ! Pan ! Tu es mort, et j'appelle tout mon gang *Dakat...* »

Phoolan est la fameuse *Dakat Ki Rani*, « Reine des Dacoïts », qui a pendant douze ans bravé les hommes machos, la police et le gouvernement, enflammant l'imagination des foules. Un film a été tiré de sa vie. Députée au Parlement de Delhi, elle sera assassinée quelques années plus tard...

Les temps changent donc. La télévision est dans les parages, et déjà les références sont différentes. Comme on est loin de l'Inde des villages, ici !

Mais de quoi donc demain sera-t-il fait, si les enfants eux-mêmes renoncent à imiter ceux et celles qui ont permis de façonner la culture altruiste, tolérante, et intégrale de l'Inde, au profit des valeurs... occidentales ?

Avec les jeux nouveaux, ces enfants sauront-ils affronter les nouveaux lendemains ?

Derrière leur groupe joyeux, j'aperçois alors une jeune fille d'environ 15 ans, bossue, peu attirante, aux cheveux jaunâtres et

sales, au sari délabré, éculé, recousu cent fois. Elle est en train de talocher contre les murs des galettes de bouse de vache.

Autour d'elle, plusieurs adolescentes de son âge, dans des vêtements brillants et coquets, rient, jacassent, plaisantent ensemble, y compris la seule qui travaille, notre bossue. Celle-ci, quand elle est seule, garde pourtant le sourire, et fredonne presque toujours une chanson à la mode ou chante carrément à haute voix !

Je ne sais à quelle heure elle se lève le matin... Mais à 5 h 30, je la vois déjà apportant des guirlandes de fleurs à plusieurs familles pour les *pujas*... À six heures, elle trimbale des seaux d'eau depuis l'étang voisin. À sept heures trente, elle déambule, un panier de légumes sur la tête, et entre dans ma pièce librement, joyeusement, pour me vendre quelques choux à moitié pourris ou quelques aubergines douteuses...

À la fin de la matinée, la voilà qui refait sa tournée avec du bois d'allumage. Tout l'après-midi est réservé à la confection et au séchage des galettes de bouses. La tombée de la nuit la voit de nouveau avec les seaux d'eau. Au crépuscule, elle vient parfois offrir du maïs grillé ou quelques fruits déjà bien mûrs... Et de temps à autre, elle rentre les vaches et les veaux des voisins... toujours avec le sourire...

Je ne sais pas qui elle est, ni dans quelles conditions vit sa famille.

Quand je lui pose des questions, elle rit franchement ! Elle a plusieurs frères et sœurs, et son père, ivrogne, a été chassé par sa mère, il y a déjà bien longtemps. Sa maman semble assez malade...

C'est cette situation qui explique qu'elle saute sur toute occasion pour grappiller quelques roupies... Et malgré sa laideur, quelle dignité, et quelle lumière sur son visage... ! Son sourire permanent n'est-il pas le plus grand témoignage d'amour ? Pour sa famille certes. Mais pour nous tous aussi ! Qui me dira le secret de sa joie ? Qui m'enseignera sa façon de rester sereine malgré

tout ? La parole : « *Heureux vous les pauvres* » serait-elle la seule réponse ?

Je le pense parfois, car les pauvres ont reçu de Dieu lui-même, et à cause même de leur pauvreté, le secret de la vie : « *être pleinement ce qu'on doit être là où on est, et employer toutes ses forces à obtenir, non pas du plus-avoir, mais du **plus-être**...* »

Au moment même où j'écris ces lignes, des dizaines, des centaines, des milliers d'habitants des *slums* ou des villages se réunissent pour des « conversations » bien anonymes, des « échanges » bien innocents, des « visites » bien infructueuses, autour de la pompe à eau, chez le marchand de pétrole, chez l'usurier ou dans une quelconque salle d'attente, au « parlement » du ghât des femmes bengalies, au bord des étangs ou sous les racines aériennes centenaires des banians...

Ils discutent, palabrent, échangent, proposent ce qu'un jour peut-être, assurément, ils réaliseront. Toujours lentement, toujours humainement, mais avec plein d'espoir, comme nous l'avons vu des dizaines de fois à travers ces pages.

Et tout aussi sûrement sans doute, ni vous ni moi ne le saurons jamais.

Et personne non plus ne pourra jamais rapporter avec fidélité ce qui s'est dit dans ces conversations. Car ces habitants, quand ils discutent entre eux, passent 90 % de leur temps dans des bavardages apparemment vains, d'où jaillissent pourtant les fertiles 10 % qui assurent la fécondation, la gestation et la naissance d'un projet ?

Dans son mouvement ascensionnel, la spirale a toujours été le symbole mystérieux du mouvement de la vie, du développement spirituel et de la progression du savoir. La caractéristique de toute spirale est de tourner et de monter à la fois, en un lent mouvement circulaire qui porte à chaque spire son ambition un peu plus haut, faisant son profit de l'expérience acquise, celle des réussites comme celle des échecs, à l'exemple des palétuviers.

Admirable de perfection, la double spirale hélicoïdale de l'ADN, vecteur du génome humain, avec ses cent mille gènes et

ses trois milliards de nucléotides, utilise inlassablement le code existant, l'enrichissant au fur et à mesure dans sa montée spiralee, en respectant la plus infime des informations transmises... S'il est vrai que seule une très petite partie du génome est codée et utile, et donne malgré tout le résultat stupéfiant que l'on sait, reconnaissons que lorsque 1 % seulement des spirales du développement est efficace et utile, le but est atteint et le monde s'en trouve déjà plus beau !

Les gens ici sont coutumiers de ce langage imagé : deux doigts, cinq doigts, dix doigts ; une main, deux mains, deux bras ; quatre, puis six bras, avec les voisins immédiats ; cinquante avec les autres habitants du hameau ; cent bras avec les volontaires de la commune, et combien plus au-delà...

Mais quand on se donne ainsi la main, on ne se tient jamais en ligne droite, toujours en demi-cercle. Et pour ne pas tourner en rond, on suit un leader ou un groupe de leaders qui nous entraînent dans une sorte de joyeuse farandole, qui s'allonge et s'élance, toujours plus loin, toujours plus haut, parce qu'ils ont l'expérience, eux...

Et la ligne encore instable s'étire lentement, s'enroule doucement, mais sans jamais que le groupe de tête rejoigne le groupe de queue ; la tête est la tête, la queue est la queue ; quand le chien se mord la queue, il n'avance pas ; et l'éryx, boa fouisseur des sables indiens, dont la queue ressemble à s'y méprendre à la tête, semble n'aller nulle part.

Le rôle du leader est de diriger, de catalyser les énergies, tout en maintenant le contact avec les derniers, les plus lents, dont le rôle est important aussi ; en général, leur prise en compte est assumée par un ancien, trop âgé pour mener la farandole, comme nous l'avons vu, par exemple, avec Kanay Babu à Jhikhira. Son rôle est de s'assurer que chacun est entré dans la ronde, que personne n'est oublié, personne !

Dans une société où beaucoup sont laissés-pour-compte et considérés comme des « non-personnes », le dernier, dans tout

groupe, ne doit jamais douter d'être une personne reconnue. C'est la condition même de la réussite de la spirale.

Et voici qu'arrive, inéluctablement, la question finale :

– « Mais enfin, me demande-t-on souvent, à quoi sert le développement ? À quoi sert le travail social ? Les pauvres ne resteront-ils pas toujours d'éternels mendiants ? »

Je réponds alors :

« À quoi servent les mains vides de cet homme affrontant la colonne de tanks à Tien An Men en 1989 ?

À quoi ont servi les sombres et stériles années de prison de Nelson Mandela ?

À quoi sert la rose offerte au visage aimé,

le sourire d'une jeune épousee,

le jasmin offert à Dieu,

le « je t'aime, maman » d'un enfant,

la main qui se tend inutilement vers celui qui se noie,

la voix paisible et amie du téléphone

à l'inconnu qui veut se suicider,

le serrement silencieux des mains de celui qui agonise,

le chant montant de l'oiseau,

et la tremblotante blancheur du lys ?

À rien en vérité.

Mais pour celui et celle qui n'ont rien d'autre,

Et pour moi en tout cas,

à tout ! »

Howrah, Calcutta, Bengale.

Dans l'esprit créateur de la Pentecôte 1999.

Boisakh-Joshti 1406 – Zilkada 1420.

Dayanand – Heureux de la Miséricorde de Dieu

Table des matières

Préface, Noël Cannat	9
Prologue	13
Un Shikari dans la jungle	13
1. Au détour des conversations	19
Chez le marchand de pétrole	20
Autour de la pompe à eau	25
Chez l'usurier	31
Une réunion où les idées fusent... ..	35
2. Au gré des intuitions	39
Sur la piste de toutes détresses	39
Un réseau d'entraide	48
Les potions du bon docteur	61
3. À l'aube des premières structures	69
Les priorités de l'aide	69
Les conseils des ingénieurs	75
Au ras des lotus	86
4. Le centre médico-social	91
Une journée bien ordinaire	92
Laissez-les mourir, par pitié!	102
Aux prises avec la « bombe démographique »	107
5. La dynamique des calamités	117
La danse de vie et de mort	117
Les inondations	121
Retour à Jhikhira	132
Le dispensaire de Chowani	140
1981. À bout de souffle... ..	147

6. Des catastrophes à répétition	151
Jhorkhali 1981-1982	151
Des événements douloureux	162
La réserve des tigres	165
Encore la Vallée des larmes... ..	174
7. Les spirales des autonomies	183
Des infirmières aux pieds nus	183
Un grand projet pour la zone d'Amta	191
Des échecs parfois féconds	195
8. Sur le ghât de Bélari	207
Une longue histoire	207
Marthe et Marie	210
Un village de bandits	213
« Ton enfant, c'est le mien ! »	222
9. La vérité est une, mais les sages lui ont donné des noms différents	227
La fête des pauvres à Jhikira	227
Badam-cacahuète et le compagnon de Gandhi	233
La Présence de Dieu	240
Postlude	247
La tranquille beauté de l'hibiscus	247
Épilogue	253

La Fondation Charles Léopold Mayer pour le progrès de l'Homme (FPH) est une fondation de droit suisse, créée en 1982 et présidée par Françoise Astier. Son action et sa réflexion sont centrées sur les liens entre l'accumulation des savoirs et le progrès de l'humanité dans les domaines suivants : environnement et avenir de la planète ; rencontre des cultures ; sciences, techniques et société ; rapports entre État et Société ; agricultures paysannes ; lutte contre l'exclusion sociale ; construction de la paix. Avec des partenaires d'origines très diverses (associations, administrations, entreprises, chercheurs, journalistes...), la FPH anime un débat sur les conditions de production et de mobilisation des connaissances au service de ceux qui y ont le moins accès. Elle suscite des rencontres et des programmes de travail en commun, un système normalisé d'échange d'informations, soutient des travaux de capitalisation d'expérience et publie ou copublie des ouvrages ou des dossiers.

« **Éditions-Diffusion Charles Léopold Mayer** » est une association constituée selon la loi de 1901, dont l'objectif est d'aider à l'échange et à la diffusion des idées et des expériences de la Fondation et de ses partenaires. Cette association édite des dossiers et des documents de travail et assure leur vente et leur distribution, sur place et par correspondance, ainsi que celle des ouvrages coédités par la Fondation avec des maisons d'édition commerciales.

Vous pouvez vous procurer les ouvrages et les dossiers des Éditions Charles Léopold Mayer, ainsi que les autres publications ou copublications de la Fondation Charles Léopold Mayer pour le progrès de l'Homme (FPH)
auprès de :

Éditions-Diffusion Charles Léopold Mayer

38 rue Saint-Sabin

75011 PARIS (France)

Tél. : 01 48 06 48 86 – Fax : 01 48 06 94 86

Mél : diffusion@fph.fr

Sur place : du mardi au vendredi : 9h30-12h30 – 14h30-17h30

Par correspondance : d'après commande sur catalogue.

Le catalogue propose environ 300 titres sur les thèmes suivants :

Économie, Solidarité, Emploi

Gouvernance

Relations sciences et société

Agricultures et organisations paysannes

Dialogue interculturel

Communication citoyenne

Construction de la paix

Écologie, environnement, avenir de la planète

Prospective, valeurs, mondialisation

Histoires de vie

Méthodologies pour l'action

Pour obtenir le catalogue des éditions et coproductions Charles Léopold Mayer,
envoyez vos coordonnées à :

Éditions-Diffusion Charles Léopold Mayer

38 rue Saint-Sabin

75011 PARIS (France)



Veuillez me faire parvenir le catalogue des éditions et coproductions
Charles Léopold Mayer.

Nom Prénom.....

Société

Adresse

.....

Code postal Ville.....

Pays

